

L'APOTRE



LE LAC DES BAIES, ONT.

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

JUILLET 1929

TEXTE

PAGES

481 — L'agriculture.....	THOMAS POULIN
482 — La part du pauvre.....	R. P. VENANCE GUICHARD, o. f. m., (<i>Écho du Vicariat de Chefoo.</i>)
486 — Un chef de bandits.....	JACQUES DEBOUT
491 — Aux femmes de Ninive.....	X.
495 — Une vente impossible.....	XAVIER MARMIER
496 — Un artiste aveugle.....	M. l'abbé ÉMILIE GAUTHIER
499 — Dollard n'est pas mort !.....	LE VIEUX DOCTEUR
507 — Éphémérides canadiennes : juin 1929.....	JEANNE LE FRANC
510 — La machine humaine et les vacances.....	JEANNE LE FRANC
512 — Un peu de repos.....	FRAGILE
513 — Boîte aux lettres.....	J. HERBÉ (<i>La Maison</i>),
513 — Leçons d'une lutte.....	HERMANCIL DRUOT (<i>Epis et Bleuets</i>)
513 — Comment développer le sentiment de la personnalité chez les enfants.....	M. DELLY
516 — Reste, paysan (<i>poésie</i>).....	
518 — Au coin du feu — Pour s'amuser.....	
519 — Pour des fraises.....	
522 — Anita (<i>feuilleton</i>).....	

ILLUSTRATIONS

490 — Vue d'une partie de St-Damien de Bellechasse.....
494 — Maison-Mère des Sœurs du Perpétuel-Secours de St-Damien.....
498 — Un géant de l'air et un géant des mers.....
508 — Feu l'hon. W. S. Fielding.....
509 — La ville de Boulogne, en France, vue d'un avion.....
517 — Un problème difficile.....
521 — Le couvent des Dames du Sacré-Cœur, au Sault au Récollet, près Montréal, qui vient d'être incendié.....
528 — Le rêve d'un chasseur.....

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

"L'Apôtre," est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, JUILLET 1929

N° 11

L'agriculture

PARMI les événements de ces dernières semaines, nous pouvons compter sans crainte d'erreur le programme de renovation agricole du nouveau ministre d'Agriculture de la province.

Jamais programme agricole, à notre connaissance, n'a reçu un appui aussi unanime de l'opinion publique de la province.

Pas une seule voix ne s'est encore levée pour faire des restrictions, proposer des modifications ou améliorations. La perfection n'est sans doute pas de ce monde, mais devant une telle unanimité il est difficile de croire que, pour le moins, tel qu'il est tracé ce programme n'a pas une très grande valeur.

Il est clair, précis, bien ordonné et apparemment complet. Tout le terrain est couvert comme peut le couvrir un homme renseigné par des gens d'expérience et du métier.

En somme, on peut dire qu'il est le fruit du travail et de l'étude de nos agronomes. La formation de ces techniciens de la culture agricole est donc déjà amplement justifiée, et il semble qu'on ne doit plus avoir de motifs de faire grise mine à ces hommes, ainsi mis à la disposition de l'agriculture pour qu'elle se tienne à date et progresse.

*

* *

Notre agriculture n'est pas à date et notre organisation professionnelle agricole ne fait que de commencer. Nous n'avons encore que peu puisé à la source féconde de la coopération.

Dire cela n'est pas déprécier notre industrie de base, mais simplement voir clair et se donner des moyens d'agir.

D'ailleurs, les faits sont les faits. Nous importons beaucoup trop parce que nous n'avons pas pris la peine de fournir notre marché local, le meilleur qui soit et, normalement, le plus facile à atteindre. Notre production est organisée de telle sorte que nous ne trouvons pas preneur pour les produits que nous avons, et, parce que nous ne savons pas coopérer, nous n'obtenons pas le juste prix des produits que nous vendons.

Avec les méthodes modernes, il n'est pas raisonnable que la moitié de la population soit incapable de nourrir l'autre moitié. Il n'est pas raisonnable que nous importions pour une valeur de \$12,000,000.00 d'œufs, de \$2,000,000.00 de bœuf ; \$5,000,000.00 de porc, \$2,000,000.00 de chevaux, \$15,000,000.00 de grains d'alimentation, \$1,500,000.00 de grains de semence, des milliers de chars de légumes, des milliers de chars de patates, etc.

Ce ne sont donc pas les marchés qui manquent aux produits de chez nous, mais les produits de chez nous à ces marchés.

Le nouveau programme agricole va tenter de faire que l'agriculture suffise à ces besoins premiers, ceux des marchés locaux. Un pays commence à être riche lorsqu'il est indépendant des autres et peut se suffire à lui-même. L'argent que nous envoyons à l'étranger pour assurer notre propre nourriture pourrait faire des merveilles, si nous le gardions chez nous.

Ne songeons pas à asseoir notre indépendance économique tant que nous n'aurons pas réussi à nous nourrir nous-mêmes.

Si les projets du ministre réussissent, nous produirons ce qu'il faut produire aux endroits

où ces choses doivent être produites, nous organiserons cette production de manière à ce qu'elle puisse atteindre le marché.

* * *

Le ministre dit : Nous donnerons à nos officiers des instructions claires et précises. Ces instructions seront ensuite transmises aux cultivateurs qui pourront en faire leur grand profit.

Le cultivateur a besoin d'acheter et surtout de vendre. L'agriculture devenant de plus en plus une industrie et un commerce, on ne fait pas d'argent en s'assurant seulement de grosses récoltes, mais en vendant ces récoltes.

Aussi, les cultivateurs seront-ils invités à se servir de la coopération. Le ministre, d'ailleurs, entend bien ne pas traiter avec les individus, mais avec les groupes, parce que seuls les groupes peuvent parler au nom de l'agriculture et dire exactement ce que l'agriculture demande.

Les individus parlent en leur seul nom, et ce n'est pas toujours, tant s'en faut, dans l'intérêt bien compris de la collectivité.

Pour réussir, il s'agira donc, comme on se le propose, d'étudier et de travailler. Le ministère perfectionnera de toutes manières son service de publicité, mettra à la disposition des cultivateurs des agronomes en plus grand nombre, et demandera que l'on suive les conseils donnés, les leçons apprises dans les revues, les conférences, sur les fermes de démonstration, aux cours abrégés, etc.

Ce programme si complet soit-il, si propre à donner de féconds résultats n'atteindra le but qu'il se propose qu'à la condition d'être accepté par les intéressés. "Le cultivateur sur la terre", dit le Ministre, "est et doit rester le principal artisan du relèvement agricole."

La route est donc tracée maintenant, il reste à la suivre. A cette fin aucune collaboration ne devrait faire défaut, car il s'agit de l'agriculture, l'industrie de base, la véritable et la plus solide richesse d'un pays, la mère nourricière des peuples.

Il s'agit de se mettre à l'œuvre pour donner plus de prospérité à nos campagnes, enrayer l'abandon de la terre et garder bien fécondes à notre peuple ses essentielles sources de vie.

Thomas POULIN.

La part du pauvre



deux lieues de la petite ville de X... , en Franche-Comté, on voit une colline couronnée de bois épais et, au penchant de la colline, une grande et belle maison qui regarde le soleil couchant. On appelle cette colline le Montrond, ce qui s'explique ; et la maison, le *Château du Charbonnier*, ce qui nécessite une explication.

L'explication ressortira de cette histoire.

Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, Pierrin Jaillet était un personnage populaire. Toutes les ménagères des hameaux et des villages groupés autour de Montrond et de la ville de X... le connaissaient et lui faisaient fête. D'où procédait cette popularité ? Pierrin Jaillet était un fort pauvre diable, qui fabriquait du charbon et le vendait. Pour toute fortune, il avait une hutte dans la forêt de Montrond, un petit chariot à quatre roues pour transporter ses produits et un âne pour traîner le chariot.

Mais Pierrin avait ce qui manquait au financier de La Fontaine : la gaieté, une gaieté inaltérable et franche qui était contagieuse. Lorsque Pierrin riait, montrant ses dents blanches au milieu de son masque éternellement noir, chacun riait, et Pierrin riait toujours. Embarras, ennuis, misère, il riait. Son rire déconcertait le sort. Rire n'est pas simplement de la bravoure ; c'est de la force. Pierrin était devenu une espèce d'apôtre du rire. Il avait commencé par convertir sa femme. Souvent, les chasseurs, traversant le soir la forêt de Montrond, entendaient le rire d'un homme et d'une femme se mêler à des rires d'enfants.

"Bon ! disaient-ils, voilà Pierrin et Nanette qui donnent à souper à leurs enfants !"

Ils calomniaient le charbonnier et sa charbonnière. Certes, la table de ces bonnes gens ne valait pas celle du sous-préfet ni du receveur particulier de la ville voisine. Le vin y apparaissait rarement ; mais il suffisait de voir les enfants de Jaillet pour se convaincre qu'on ne les nourrissait pas exclusivement avec des éclats de rire. C'étaient les enfants les plus blonds, les plus frais, les plus ronds de tout le pays.

Donc Pierrin riait ; mais il ne se bornait pas à rire. Il savait des sermons patois ; il les déclamaient avec des mines si bouffonnes, des gestes si extravagants que ses auditeurs se tordaient et se roulaient. Il connaissait, en outre, tous les vieux Noëls bourguignons et franc-comtois, toutes les vieilles chansons naïves d'autrefois.

Aussi, lorsqu'il apparaissait dans les villages, fouettant son âne, tantôt seul, tantôt avec Zizi (Isidore), l'aîné de ses trois enfants, un gros

garçon aux cheveux frisés comme la laine d'un mouton, c'était presque un événement. Pierrin par-ci, Pierrin par-là ! Au père, on offrait un verre de vin ; à Zizi, un morceau de ce gâteau que les paysans franc-comtois *cuisaient* chaque vendredi et qui ne valait pas tout à fait le pain des boulangers. Pierrin prêchait, racontait ou chantait. Il vendait son charbon, entassait sur le chariot, des provisions pour son ménage ; du foin, parfois de l'avoine, pour son âne ; et il regagnait joyeusement sa hutte dans la forêt de Montrond.

Le 5 janvier de l'an de grâce 1847, Pierrin rentra chez lui plus tôt que de coutume. Il grelottait, mais il riait :

“ Ah ! Ah ! Ah ! Quel temps ! De la neige ! De la neige haut comme mon âne ! J'a cru que nous n'en sortirions pas. Polignac, — nous en demandons pardon à nos lecteurs, tous les ânes s'appelaient Polignac sous le gouvernement de Juillet. — Polignac secouait ses oreilles et faisait une grimace comme celle de l'huissier qui mangeait les oignons crus du père Braud. Ah ! Ah ! Ah ! ”

Tout en débarrassant son mari de sa limousine blanche de neige, raide de gelée, Nanette riait aussi :

“ Hi ! Hi ! Hi !... Un huissier !... Je vois sa figure d'ici !

— Enfin, nous nous en sommes tirés. Fais attention au panier, femme ! Voilà Fanchette qui se promène dedans ! ”

Fanchette était le dernier enfant du joyeux ménage. Aux cerises, elle devait atteindre ses quatre ans. Entre elle et Zizi, qui avait neuf ans, s'épanouissait Fanfan qui en avait sept. Fanfan possédait une vocation bien dessinée pour la menuiserie. Avec une bûche d'un demi-pied de tour, il parvenait sans peine à faire des allumettes. Un grand feu flambait sous la cheminée. Fanfan l'alimentait ; Zizi surveillait la marmite. Une forte odeur de bouillon aux choux emplissait la mesure.

La mère prit le panier.

“ Vois ! lui dit son mari.

— Une dame-jeanne de vin ! Un pain blanc ! Un jambon ! Des marrons ! Un gâteau !... ”

— Oui, femme, un festin dont nous nous souviendrons quand nous serons vieux ! C'est la fête des Rois, Nanette. Le roi boira, la reine boiera, nos petits roitelets boiront et nous chanterons au dessert. Maintenant, je vais bouchonner Polignac et lui mettre son couvert. Pendant ce temps, mets le nôtre et dérange les araignées qui sont au fond de nos gobelets.”

Nanette eut un mot mélancolique :

“ Si notre pauvre oncle de Suisse était ici ! dit-elle... ”

— Oui, murmura Pierrin. D'autant mieux qu'on se bat dans ce pays-là, à ce qu'il paraît. Mais bast ! l'oncle Thomas est un homme

avisé qui se moque des Suisses comme la lune se moque d'un chien.”

Il sortit.

Lorsqu'il rentra, la table était mise avec une recherche inusitée. Il n'y avait ni nappe ni serviettes. Ce luxe des civilisations avancées était inconnu au Montrond ; mais Nanette avait tiré de sa crédence de belles assiettes de faïence peinte en rouge et en bleu, au fond desquelles on voyait des coqs vernissés, des fleurs étranges, des arabesques dignes d'orner les murailles d'une mosquée. Une soupière énorme fumait au centre de la table. Pierrin remarqua que le gâteau des Rois était déjà découpé.

“ Ah ! la curiosité ! dit-il. Je parie que tu sais déjà où est la fève !

— Non, papa, répondit Fanfan, le futur menuisier. C'est moi qui ai fait les six parts.

— Comment ! les six parts ? Nous ne sommes que cinq. Tu as donc envie d'inviter Polignac. Ah ! Ah ! Ah ! Si Polignac allait être roi ! Ce serait farce. Nous serions obligés de dire : Le roi boit dans un seau ! ”

Et le bon charbonnier éclata de rire d'une façon tellement immodérée que, du fond du hangar qui lui servait d'écurie, l'âne crut devoir marquer sa stupéfaction par un hihanement prolongé.

La mère et les enfants éclatèrent de rire à leur tour. Quand le spasme fut passé, Nanette dit :

“ C'est moi qui ai recommandé à Fanfan de faire six parts. Nous sommes assez riches aujourd'hui pour faire la part du pauvre.

— Tu as raison, femme ; tu vaud mieux que moi. J'avais oublié, que veux-tu ! Ici, il n'y a guère que les loups qui puissent, à cette saison, nous rendre visite. Encore les reçoit-on si bien qu'ils aiment mieux s'adresser ailleurs. C'est néanmoins une bonne et sainte coutume. Il ne viendra personne, mais... ”

— Chut ! fit Nanette, il me semble que la neige vient de craquer sous un pas d'homme.

— A cette heure et par ce temps, ce serait miraculeux ! ”

On frappe au volet clos de l'unique fenêtre que possédât l'humble cabane.

“ Pour le coup, c'est quelqu'un ! ” fit le charbonnier.

Il se leva de table et ouvrit la porte. Dans l'encadrement apparut un grand vieillard maigre, un peu voûté, rapé dans un manteau de drap gris et coiffé d'un large chapeau de feutre mou. En entrant, il déposa, dans un coin de la hutte, un sac de cuir qu'il portait sur l'épaule et, ôtant son chapeau, fit voir à ses hôtes une longue figure pâle mais énergique, aux traits durs mais francs, envahis par une vaste barbe touffue et grise.

“ L'oncle Thomas ! ” s'écrièrent à la fois le mari et la femme.

Pierrin se mit à gambader comme un garçon de quinze ans.

— Comme ça tombe, oncle Thomas ! Justement nous parlions de vous. Quel bonheur ! J'en pleure comme du bois vert. Asseyez-vous, oncle Thomas, là, près du feu. Serre-toi un peu, Zizi. Voilà de la soupe comme les Suissesses n'en font pas. Allons, finissez toutes ces embrassades ! L'oncle a froid et faim."

Pressé, poussé, presque bousculé, l'oncle s'assit sur une escabelle. On lui enleva son manteau, on lui mit une cuiller à la main, une assiette de soupe sous la main, et, bon gré mal gré, au risque de se brûler, il dut s'exécuter et donner le signal de l'attaque générale.

Cette scène eût inspiré les bons vieux peintres hollandais qui représentent avec un réalisme si original et si puissant les intérieurs rustiques. Ce vieillard courbé par l'âge et le travail, cet homme à la face noire et rieuse, cette femme jeune encore, robuste comme les commères flamandes, ces enfants barbouillés et joyeux, la hutte enfumée, le feu clair attachant de lumineuses paillettes sur un dressoir vermoulu, sur des couchettes de sapin ; une table composée de trois planches clouées sur un billot, des sièges qui étaient des bancs ou des troncs d'arbres mal équarris : devant ce tableau, on se reporte à quelques-unes de ces toiles si vivantes et si chaudes où s'est jouée, avec tant de fantaisie et de verve, l'imagination des deux Téniers.

Lorsque la soupe eut disparu, que le jambon eut été réduit à l'état d'une pièce d'anatomie, et que, par conséquent, les premiers cris de la faim furent éteints, Pierrin posa ses deux coudes sur la table et interrogea discrètement l'oncle Thomas.

— Eh bien ! mon bon oncle, il paraît qu'on fait toujours du tapage dans ce diable de pays qui nous envoie sa neige par les yeux ? Un monsieur, qui lit les papiers publics, m'a raconté qu'on s'était battu à Genève ces temps derniers."

Le vieillard poussa un soupir.

— Oui, répondit-il. Mais depuis le mois d'octobre c'est à peu près fini. Les démocrates ont le dessus.

— Démocrates !... C'est comme qui dirait des Cosaques.

— Non pas. Ce sont des gens comme toi et moi. Mais cela demanderait de trop longues explications. Il suffit que tu saches qu'à Genève deux partis étaient en lutte. La France en soutenait un. C'est précisément ce parti qui a été battu.

— Je comprends. Pour les Français, la position n'est plus tenable à Genève.

— C'est cela. J'ai dû quitter cette ville. Bien que je ne me fusse mêlé de rien, on m'y regardait d'un mauvais œil, à cause de ma nationalité. J'ai feint, pendant quelque temps,

de ne pas m'en apercevoir ; mais j'ai été obligé de me rendre à l'évidence. La maison où était mon atelier d'horlogerie a été incendiée le mois dernier.

— Quelle pitié ! Et l'atelier avec ?

— Tout."

Et le vieillard poussa un nouveau soupir.

Nanette présenta une part du gâteau à l'oncle Thomas.

— Ah ! s'écria le petit Fanfan. C'est la part du pauvre. Maman m'a dit de la faire plus grosse que les autres.

— Alors, dit l'oncle, je l'accepte, non pas parce qu'elle est la plus grosse, mais parce qu'elle est la part du pauvre."

Nanette devint toute rouge ; mais Pierrin n'était pas homme à laisser tomber le mot.

— Eh bien ! tant mieux, mon oncle, puisque vous êtes pauvre ! dit-il. Si vous aviez été riche, je me serais gêné avec vous. Rien que de voir votre grande barbe qui ressemble à celle de saint Antoine de l'église du village, j'étais déjà gêné. Voilà plus d'une heure que je n'ai pas ri. Maintenant, je vais rire comme les trois bossus de Besançon. Ah ! ah ! ah ! Et vous resterez avec nous. Dans une de vos lettres, vous m'aviez promis de prendre mes garçons en apprentissage chez vous. Ils ne me quitteront pas. Tout s'arrange donc pour le mieux. Je vous construirai une cabane deux fois plus grande que celle-ci. En allant vendre mon charbon, je vendrai vos coucoucs et vos horloges, et au moins je saurai l'heure qu'il est. Ça ne m'est jamais arrivé de ma vie. A votre santé, mon oncle, et à dix mille diables les imbéciles qui se battent dans les rues au lieu de laisser l'eau courir et les feuilles pousser !"

Un sourire glissa sur les lèvres du vieillard. Il choqua son verre contre celui de Pierrin et de Nanette et s'adressant à celle-ci :

— Ce serait un trop grand embarras pour vous, ma nièce, qu'un vieux bonhomme quinteux et grondeur comme moi. Quand on arrive à l'âge où je suis, on a mille défauts et mille besoins...

— Ta ! ta ! oncle Thomas, dit vivement la charbonnière. Si vous étiez jeune, nous vous garderions tout de même. Vous êtes vieux, nous devons encore plus vous garder. Vous verrez comme je vous soignerai. Pierrin s'en va presque tous les jours. C'est un service que vous me rendrez de rester avec moi. Vous me raconterez vos voyages. Puis, il y a ici del'ouvrage pour tout le monde. Faire des horloges, il faut des avances et beaucoup d'outils. Pierrin croit qu'on forge une montre comme on forge un fer de hache. Point. Vous nous aiderez à recueillir les feuilles sèches, le gazon, à battre la terre pour nos fours. Ça vous amusera. Vous verrez ; et cela vaudra mieux pour vous, qui avez été patron, que d'aller travailler comme ouvrier chez les autres. Voyez. Nous

nous portons tous ici comme les chênes du Montrond. Dans trente ans, vous mangerez encore avec nous le gâteau des Rois.”

Une grosse larme roula sur la joue du vieillard.

“ Allons ! dit le charbonnier, il ne s'agit pas de cela. Où est la fève ? Qui est-ce qui a la fève ? ”

Personne ne répondit.

“ C'est l'oncle ! fit tout à coup Zizi qui venait d'entrevoir la fève dans la part du pauvre.

— En vérité ! fit le vieillard. C'est moi qui suis roi ! ”

Pierrin lui versa un verre de vin.

“ Buvez sire ! ” lui dit-il.

Et ce fut un tapage qui dut éveiller les corniches endormies dans les arbres. Chacun criait : *Le roi boit !* La voix claire et gaie de la petite Fanchette brochait sur le tout. L'oncle Thomas, dont la mélancolie s'était subitement dissipée, riait d'une telle façon qu'il ne parvenait pas à boire. Mais à chaque fois qu'il portait son verre à sa bouche, le cri n'en éclatait pas moins : *Le roi boit !*

“ Ça, dit-il, puisque je suis le roi, j'ai un privilège dont je dois user : celui de choisir la reine ; voyons, veux-tu être reine, ma petite Fanchette ?

— Oui, mon oncle ”, répondit l'enfant.

L'oncle Thomas se leva, prit son sac de cuir et en tira un de ces jolis coffrets en bois sculpté que les Suisses ont fabriqués de tout temps avec une certaine supériorité.

“ Vois-tu, dit-il, en soulevant le couvercle du coffret il y a là tout ce qu'il faut pour une petite reine de la fève, qui veut devenir une petite reine et une petite fée par le travail. C'est un nécessaire complet.”

Fanchette se penchait, émerveillée, sur le coffret qui contenait des ciseaux, un dé, un étui, le tout proportionné aux doigts mignons d'une fillette de quatre à huit ans.

“ Et ceci ? dit-elle, en montrant deux pendants d'oreilles qui luisaient au fond du coffret.

— Ceci, ce sera pour parer la reine quand elle aura travaillé. Quant à vous, ajouta-t-il, en s'adressant à Zizi et à Fanfan, ne soyez pas jaloux. Vous n'avez pas encore vu le fond du sac du vieil horloger.”

Il en retira successivement deux jolies petites montres en or suspendues à leur chaîne, puis une autre, plus grosse, du même métal, puis un superbe chronomètre qu'il désigna du doigt à Pierrin :

“ Tu ne diras plus que tu ne sais jamais l'heure qu'il est.”

Le charbonnier et sa femme étaient muets de stupéfaction.

“ Voici quelque chose de plus précieux ! ” reprit l'oncle.

Il déposa sur la table un bloc jaunâtre, qui pouvait peser sept ou huit livres.

“ Cela vaut un peu plus de douze mille francs, dit-il. Eh bien ! c'est loin de valoir ces chiffons de vilain papier. Il y a là pour deux cent vingt mille francs de billets de banque. Puis, cet autre papier plus vilain, dont les huissiers sont si prodigues, c'est la quittance en due forme de la somme de 65,000 francs que j'ai versés avant-hier à Besançon entre les mains de M. le comte de Montrond, lequel m'a cédé, en toute propriété, la forêt où nous sommes.

— Quoi ! dit Nanette. Vous nous avez trompés. Cet incendie...

— Il a eu lieu ; mais tout était assuré.

— Ainsi, je suis chez vous mon oncle ! fit le charbonnier d'une voix étranglée.

— C'est-à-dire que nous sommes chez nous, mon brave Pierrin, ma bonne Nanette. Si vous faites encore du charbon, ce sera pour vous chauffer. Si je fais encore des horloges, ce sera pour me passer le temps et non plus pour le mesurer à autrui.”

Nanette se frottait les yeux et murmurait :

“ Est-ce que je suis bien éveillée ?

— Écoutez-moi, conclut l'oncle Thomas. Vous m'avez donné la part du pauvre, qui était la vôtre. Je vous donne la part du riche qui est la mienne...”

Voilà pourquoi cette belle maison, que l'on voit aujourd'hui sur le versant occidental de la colline du Montrond et qui a été construite par les Jaillet, oncle et neveu, est appelée dans le pays : *le Château du Charbonnier*.

L'HOMME QUI TUE

Un homme armé d'un épieu passe en courant devant Socrate. Il poursuit un autre homme qui détale rapidement.

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le !

Le maître de Platon ne bouge pas.

— Etes-vous sourd ? ... dit l'homme armé ; vous ne pouviez donc pas barrer le chemin à cet assassin ?

— Un assassin ? Qu'entendez-vous par là ?

— Question bizarre ! Un assassin, c'est un homme qui tue.

— Un boucher, alors ?

— Vieux fou ! Je veux dire un homme qui tue un autre homme.

— Ah oui ... un soldat !

— Ignare ! un homme qui tue un autre homme en temps de paix !

— J'y suis ! C'est un bourreau ?

— Ane bête ! un homme qui en tue un autre chez lui.

— J'ai compris ! C'est un médecin ?

L'homme à l'épieu ne crut pas devoir insister ; il s'enfuit en maudissant Socrate.

Un chef de bandit

DANS la ville de Mouping, non loin de ses fortifications, se dresse le "Yamen" du Mandarin.

C'est un lourd bâtiment d'une architecture barbare ; colonnades massives, piliers trapus, murs épais où serpentent des fresques de couleurs voyantes représentant des dragons, des tigres et quelques scènes guerrières des temps antiques, mais que les intempéries des saisons ont décolorées et rendues méconnaissables en maints endroits. Par contre, la pluie a ravivé la couleur vermillon qui orne le bas des murailles, le vernis noir des tuiles et le feuillage qui pousse sur les toits, car les toits sont crevés et de la terre que le vent y porta peu à peu, des arbrisseaux jaillissent, vigoureux et puissants, comme en des jardins suspendus.

Cet énorme édifice élevé d'un seul étage, est de forme quadrangulaire. Un grand portique de bois peint en bleu et étagé sur ses deux faces, donne accès dans une longue cour plantée d'acacias, au bout de laquelle s'élève un mur percé de plusieurs portes. Après en avoir franchi le seuil, une seconde cour apparaît, plus petite que la première, et là, dans un coin se dessine une pagode vermoulue flanquée de deux lions de bronze. Au delà une autre cour frappe encore la vue : ses murs sont recouverts d'affiches, où des caractères de diverses couleurs, tracés par la main des lettrés les plus habiles et les plus renommés, font l'admiration des curieux qui se pressent dans cette enceinte.

Tout au fond trois corps d'habitations sont reliées entre elles par des vérandas aux colonnes de bois sculpté, où ça et là de larges baies aux stores abaissés laissent deviner les arbres d'un minuscule jardin. Une pénombre règne sur toutes ces choses et leur donne un air de sévérité et de grandeur. Au milieu, un escalier de larges pierres conduit à une immense salle très simplement ornée. Sur un des côtés, un lit de repos couvert de peaux de renard étend ses coussins moelleux au-dessous de trois panneaux de soie peinte. De l'autre côté, se voit une rangée de sièges en bois recouverts d'un carré de toile rouge et au centre, une table longue protégée par un tapis vert, à l'extrémité de laquelle un scribe son pinceau à la main se tient prêt à transcrire les questions et les réponses du jugement.

En arrière de la table, sur un fauteuil élevé, au dossier de marbre, est assis le juge du district. Ce mandarin est un homme de taille moyenne, aux cheveux drus et courts, à la moustache clairsemée, grise et tombante, aux yeux très noirs d'une fixité inquiétante et qui brillent d'un éclat presque insoutenable. Ses mains

fines et élégantes sortent, comme des jades, des longues manches de sa robe de soie bleue.

A sa gauche, cinq ou six satellites armés se tiennent debout ; tout près de la barre des témoins, à sa droite, se dresse une sorte de colosse, tenant en mains un gros bambou dont la pointe est légèrement aplatie. Il a le crâne étroit, le nez épaté, une bouche bien fendue hors de laquelle saillent deux dents jaunâtres pareilles à des défenses de sanglier. Il est vêtu d'un pantalon et d'une veste de toile grise aux courtes manches et ouverte sur la poitrine, laissant ainsi apercevoir son torse massif et ses bras musclés terminés par des poings énormes. Impossible de rêver un type plus parfait de brute bestiale et bornée, capable de commettre toutes les cruautés, pour le seul plaisir d'assouvir ses instincts de fauve. C'est le bourreau attitré du mandarin, qui l'apprécie tout particulièrement pour sa force et sa férocité.

Devant le mandarin trois hommes sont à genoux. Le premier est âgé de quarante ans à peine ; son regard loyal est fixé sur le juge, sa figure énergique respire un air de bonté et son maintien est modeste et distingué tout à la fois. Le second... quel âge a-t-il ? On ne saurait le dire à voir son visage parcheminé, dont les traits paraissent sculptés dans du vieil ivoire ; il tient sa tête inclinée, ayant déjà honte, sans nul doute, de se trouver là. Le troisième ressemble beaucoup au premier : même taille et presque même traits, mais le regard est cruel et tout le visage sue par les pores le mensonge et la fourberie...

Le mandarin agite une sonnette, tous les yeux des spectateurs deviennent attentifs... le jugement va commencer.

D'une voix criarde, il s'adresse au plus vieux. "Quel est ton nom ?"

— Je m'appelle Li et voici mes deux fils.

— Que demandes-tu ?...

— "Ta Lao Ye" je viens réclamer justice.

— Contre qui... ? — Contre mon premier fils : je suis âgé et impotent et cet ingrat qui possède de nombreuses maisons et presque cent "mou" (1) de terre, ne veut plus s'occuper de moi ni de sa mère. Devenu chrétien, il aime mieux prêter quelques travées de maison au Tien tchou tang (2) et dépenser de l'argent pour soutenir une école de la mission...

— Et toi, ajoute le mandarin en interrogeant le deuxième fils, de quoi te plains-tu ?...

— Oh ! Ta Lao Yé, moi le tout petit, j'accuse mon frère aîné ici présent d'avoir mal fait le partage de nos biens et de s'en être réservé la plus large part..."

Le juge, toujours impassible tournant ses regards vers le premier lui dit : "Qu'as-tu à répondre à ces accusations."

(1) Arpent de terrain.

(2) Mission catholique.

— Grand mandarin, répond-t-il, c'est avec la douleur dans l'âme que je viens d'entendre de semblables paroles. Je ne peux oublier que ceux qui m'accusent sont mon père et mon frère... et l'affection qui malgré tout me lie à eux, m'em pêche pour ainsi dire de me justifier... et ne pouvant maîtriser son émotion : ô mon père, s'écrie-t-il que vos paroles sont injustes et viennent briser mon cœur.

Le juge reprend d'un ton adouci. Les mots que tu viens de prononcer plaident en ta faveur, ne crains point de parler, je t'écoute.

— Je suis né d'une famille peu fortunée ; ayant fait de bonnes études, à vingt ans, j'entrai dans une banque ; au bout de quelques années, je devins l'associé de mon patron. Nos affaires furent excellentes et bon an mal an, grâce à mes bénéfiques, je pouvais acheter huit à dix "mous" de terre. Bientôt nos richesses s'évaluèrent à 80 mous ; à cette époque, mon frère et moi nous étions mariés et pères de familles ; après avoir réuni un "Conseil" de parents et d'amis, on décida de faire le partage des biens, Chacun de nous eut 40 mous de terre et la moitié des habitations. Entretenir et nourrir nos parents fut notre charge commune. Heureux et content, je repris mon travail, et la chance continua à me favoriser. Avec mes économies annuelles, je réussis, au bout de dix ans, à agrandir mon patrimoine d'une soixantaine de "mous" de terre et à construire de nouvelles habitations. Je suis devenu chrétien. Est-ce un crime ? Je soutiens une école, n'en ai-je pas le droit ? Ces nouvelles richesses enflammèrent la jalousie de mon frère, et mon père qui, depuis longtemps a donné toute son affection à son second fils, entra complètement dans ses vues.

Mes parents me réclamèrent tout d'abord une vingtaine de mous de terre, voulant, disaient-ils, vivre selon leurs goûts. Mais ce n'était qu'une ruse, leur intention bien arrêtée était de donner ces 20 mous à mon frère. Connaissant tout cela, je répondis à toutes leurs démarches par un refus catégorique. Colère, menaces, malédictions ne me firent point céder, et aujourd'hui, accusé devant ce tribunal, je dois, quoiqu'il m'en coûte, dire toute la vérité.

Le Mandarin qui connaissait déjà tous les dessous de cette affaire fut bien impressionné par cet éloquent plaidoyer et élevant la voix, il cria.

— Toi, vieillard aux cheveux blancs, j'ai pitié de toi, ton affection insensée pour ton second fils a obscurci ton intelligence et annihilé ta volonté, je ne te punirai pas. Quant à toi, frère dénaturé, cruel, hypocrite, menteur et paresseux, je te condamne à cent coups de rotin...

A ces mots, le frère aîné, s'écrie, la voix pleine de sanglots. "Grand Mandarin, ta sagesse est incomparable, ta justice brille

comme le soleil, mais fais-nous voir aussi le resplendissement de ta miséricorde... Remets-lui toute sa peine..."

— Je ne peux satisfaire à ta demande, reprit le juge, car il faut que les arrêts de la justice s'accomplissent, cependant ta supplication ne sera point stérile, je remets à ton frère la moitié de sa peine... Bourreau fais ton office!!..."

Et aussitôt le condamné reçut cinquante coups de bambou sous la plante des pieds.

A la porte de sortie, tous les trois se rencontrèrent, et le cadet montrant le poing à l'aîné, s'écria avec fureur : Désormais, c'est entre nous une haine à mort!!... et prenant le bras de son père, il disparut dans la foule.

* * *

Il est huit heures. Le missionnaire travaille tranquillement à mettre à jour ses registres paroissiaux, quand une main vigoureuse heurte violemment la porte, et une figure rayonnante apparaît brusquement devant son bureau.

— Bonjour Père, je viens tout joyeux t'annoncer une bonne nouvelle ; l'affaire en litige a été réglée par le mandarin selon mes désirs.

— En effet, répondit le Père, j'ai su par la rumeur publique que ton procès avait eu une heureuse issue, la Providence a été clémente à ton égard. Que vas-tu faire maintenant ?

— Mon père et mon frère sont encore sous l'empire de leur furieuse colère, je ne peux songer à rentrer au logis. Mais le catéchiste de la mission doit reprendre chez moi sa place et diriger l'école. Je serais heureux si tu pouvais l'envoyer de suite, je lui remettrai une lettre, avec mes instructions pour donner à ma femme ; pour moi, demain je reprendrai la route de Dalny pour aller m'occuper des affaires de ma banque.

Ce qui fut dit fut fait. Le lendemain, le maître d'école prenait le chemin du Sud, et Mr Li s'acheminait vers le petit port de Shi Saen.

Dans sa lettre, Mr Li avertissait sa femme de le prévenir quand il pourrait rentrer à la maison sans danger.

* * *

Six mois se sont écoulés ; un matin, le banquier reçoit une lettre avec ces mots bien significatifs : Situation tout à fait calme, tu peux donc songer au retour. Rempli de joie, Mr Li s'empresse de répondre : je pars, et dans trois jours, je serais auprès de vous tous.

Le surlendemain, le facteur qui dessert la région rencontre en dehors du village le frère de Mr Li et s'empresse de lui remettre la missive. Ce dernier reconnaissant l'écriture,

cherche un endroit désert et très adroitement arrive à décacheter l'enveloppe. Il en dévore des yeux le contenu. Puis refermant la lettre, il la fait porter par un gamin des environs à l'adresse indiquée, puis il continue sa promenade roulant dans sa tête les plus noirs dessins. Il trépigne de joie, la passion de la haine rougit son visage, ses yeux lancent des éclairs et de ses lèvres sortent ces mots : " L'heure de la vengeance a sonné !! ... A demain !! ... "

* * *

Le mois d'août touche à sa fin : au fond de la vallée, où l'air commence à fraîchir, l'ombre du crépuscule s'allonge et devient de plus en plus dense, tandis que les derniers rayons du soleil dorent encore les cimes des montagnes voisines. L'heure du repos approche, seul dans les taillis, le grillon, caché sous l'herbe, fait entendre son monotone cri-cri, cri-cri...

Et cependant au milieu de cette calme solitude des frôlements légers se perçoivent à travers la futaie de sorghos qui longe la demeure du fils cadet du vieillard Li. Bientôt une tête apparaît parmi les longues feuilles vertes, c'est un adolescent âgé de 12 ans à peine, d'un œil vif, il regarde de tous côtés et ne voyant rien, d'un bond souple, il saute près du mur. Là, il écoute... aucun bruit ne frappe ses oreilles... alors il se dresse sur la pointe des pieds et par une fenêtre ouverte, il jette un coup d'œil dans la pièce ; elle est vide. Aussitôt, il escalade le mur et par l'ouverture saute dans la chambre.

C'est une salle basse, meublée très sommairement : un k'ang ou lit chinois en occupe une bonne partie, dans un coin, se trouve un coffre recouvert d'une toile grise, et au milieu, une table et quelques chaises complètent le mobilier.

Le jeune garçon qui connaît l'endroit, se dirige sans hésiter vers le coffre et s'installe dedans en ayant bien soin de rabattre sur sa tête la couverture de toile.

Là, dans cette cachette, il pourra voir et entendre tout à son aise. Quel est donc cet enfant ? C'est le fils aîné du banquier, Siao Yu ; sa mère ayant questionné le porteur de la lettre, a su le rôle joué par son beau-frère et connaissant sa haine vindicative, elle a eu des soupçons. Et appelant son fils : " Siao Yu, lui dit-elle, ce soir tu iras en cachette au rendez-vous de ton grand-père et de ton oncle : sois bien prudent, écoute leurs paroles... et reviens me prévenir... " Voilà pourquoi Siao Yu, le cœur légèrement ému, se trouve en ce moment fidèle à son poste et prêt à exécuter l'ordre de sa mère.

Un quart d'heure après, le grand-père et l'oncle entrent dans la salle et s'assoient autour de la table. Ce dernier raconte à son père les nouvelles du jour, la lettre interceptée,

la venue de l'aîné et il exulte de joie. Et blasphémant, il ajoute : " Après avoir bu la coupe des humiliations jusqu'à la lie, mon bras vengeur va enfin couronner ma patience, en faisant disparaître " l'abhorré " ... "

— Comment t'y prendras-tu ? répond cyniquement le vieillard...

— Regarde, dit-il !... et ouvrant le tiroir de la table, il en retire un revolver... regarde ce joujou il nous débarrassera de l'obstacle...

— Quel endroit as-tu choisi, pour la rencontre ?

— Oh ! un lieu tout à fait désert, mon frère suivra le grand chemin pour rentrer chez lui, il passera donc par le ravin des loups, situé à 6 lis d'ici et éloigné de toute habitation... alors rien de plus simple pour faire la besogne... et, finit-il en riant... sa mort passera sur le compte des bandits..."

Et après avoir causé quelques instants de choses indifférentes, ils se couchèrent sur le k'iang.

Siao Yu, qui ne perdait pas un mot de cette terrible conversation, fut bien surpris de les voir prendre leur repos dans cette misérable chambre, et ainsi fut obligé de rester dans sa triste position. D'ailleurs, brisé de fatigue, il ne tarda pas à s'endormir.

Quand il se réveilla, le ciel se colorait déjà de teintes roses, et vers l'Orient, un nimbe doré émergeait doucement de l'horizon, annonçant la prochaine apparition du soleil. Un rapide coup d'œil lui apprend qu'il est seul. Vite, il se lève, ouvre la fenêtre et se laisse glisser au milieu des pousses de sorgho où il disparaît entièrement.

Dix minutes après, il est à la maison racontant avec émotion à sa mère les cruelles et sanguinaires menaces de son oncle.

Ainsi prévenu à temps par un courrier spécial, le Banquier a pu regagner sa demeure par une autre route, laissant son frère se morfondre à l'affût dans le ravin des loups.

Quelques jours après, craignant pour sa vie, Mr Li l'aîné, reprenait son bâton de voyage et par le district voisin regagnait la ville de Chefoo.

*
* *

Sur une des montagnes, au sud de Mouping, s'élève une pagode dédiée à Confucius ; elle est surmontée d'une petite tour à deux étages, c'est là, dit-on, que les Bonzes fervents d'astronomie recherchaient dans les astres des secrets que le destin ne daigne révéler qu'à un petit nombre d'initiés. Maintenant ce temple semble abandonné, ses habitants ont fui devant la tourmente révolutionnaire.

Et cependant, cette nuit-là, au premier étage de la tourelle, une faible lueur tremblante

apparaissait à travers les minces fenêtres recouvertes de papier huilé.

Si quelque observateur indiscret se fût hissé jusqu'à l'une de ces ouvertures, il aurait pu voir dans une étroite pièce, sur une pile de coussins, reposer un homme au visage dur et cruel, vêtu de riches habits et dont la ceinture écarlate renfermait un pistolet automatique dernier cri et un poignard à la lame étincelante et soigneusement aiguisée.

Cet étrange personnage tenait à la main une longue pipe d'écaille brune, dont il aspirait avec délices, l'embouchure d'ivoire. Près de lui, un adolescent accroupi à terre plongeait une longue aiguille dans un pot de porcelaine à couvercle d'argent.

Il en retirait une sorte de boulette noirâtre, qu'il malaxait longuement, puis exposait à la flamme d'une petite lampe placée devant lui. La boulette grésillait en crépitant, et lorsqu'elle lui semblait à point, il l'introduisait dans le fourneau d'une seconde pipe, semblable à la première, de façon que son maître put poursuivre sans interruption, les rêves étranges qu'engendre l'opium.

Parfois l'enfant n'arrivait pas à préparer une pipe avant que l'autre fut achevée. Alors l'homme lançait une malédiction, faisait un geste de menace, après quoi, il laissait tomber la main et reprenait le cours de sa rêverie.

La lueur vacillante de la petite lampe à opium faisait danser sur les murs des ombres fantastiques et donnait à cette scène une ambiance mystérieuse et presque terrifiante... ambiance qui convenait bien à l'hôte de cette pièce, dont le nom était prononcé à cent lis à la ronde avec un mélange de terreur et de mépris.

Car l'énigmatique fumeur d'opium n'était autre que Mr Li, le cadet, devenu depuis sept à huit mois chef de brigands et la bête noire de tous les paysans d'alentour.

Tout en fumant sans prononcer un mot, il suivait du regard les légères volutes de fumée qui flottaient dans l'air. Et surexcité par l'influence du poison subtil, sa mémoire lui représentait des scènes vécues.

Sa lutte acharnée pour s'emparer des biens de son frère, l'humiliation atroce subie dans la salle du "Yamen", le projet homicide sur la personne de son aîné qui n'a pu être exécuté, la mort de son père, victime de la variole noire, enfin la vie aventureuse qu'il mène comme maître des bandits... tous ces souvenirs, toutes ces images traversaient son esprit, tandis qu'il aspirait voluptueusement la fumée épaisse de l'opium.

Soudain un coup léger frappé à la porte vint l'arracher à sa rêverie. Il trassaillit, cligna des paupières comme un homme réveillé en sursaut, et jeta un ordre bref.

La porte s'ouvrit, livrant passage à un homme qui demeure immobile sur le seuil, figé dans une attitude déférente.

— Que veux-tu, interrogea rudement le chef des brigands, furieux d'être arraché à l'extase de ses rêves.

— Lo Yang arrive à l'instant et demande à être reçu?...

— Qu'il entre vite... et... laisse-nous seuls...

Alors un Céleste fort simplement vêtu, dont le visage ridé comme celui d'une vieille femme avait un air fourbe et cauteleux, pénétra dans la pièce.

— Chef ! dit-il, je vous salue, je viens vous rendre compte de ma mission : avec mes cinquante hommes, je suis allé dans les deux gros marchés que vous m'avez désignés, aucun de ces villages ne veut verser la rançon exigée : je suis parti en les maudissant et les menaçant de prochaines représailles.

— Ah ! les agneaux se révoltent et ne veulent plus se laisser tondre... s'écria le chef en colère, et se levant il ajouta : Rassemble mes hommes, au nombre de deux cents ; dans une demi-heure nous partirons... et je promets un joli réveil à tous ces ladres qui ne veulent point délier leurs bourses.

L'aurore commençait à peine lorsque les bandits pénétrèrent dans les deux localités. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire une troupe d'hommes au visage noirci par la poussière du chemin, aux habits déchirés firent irruption dans les villages, brandissant leurs armes et poussant des clameurs menaçantes. Les mots : Cha ! Cha ! Tue ! Tue se faisaient entendre de tous les côtés. Les paysans, hommes, femmes et enfants affolés, fuyaient à travers champs, et cherchaient un refuge sur les collines avoisinantes.

Pendant ce temps, les brigands s'en donnaient à cœur joie, le pillage et l'incendie étaient à l'ordre du jour. Quelques heures avaient suffi pour anéantir ces deux villages où les flammes encore élevaient dans les airs leurs sinistres lueurs.

Tout à coup, le son d'un sifflet se fait entendre, c'est le chef qui réunit ses hommes sur la place du grand marché.

— Où est le richard Suin ? s'écrie-t-il.

Deux hommes s'approchent traînant la victime, un vieillard de 70 ans.

— Où se trouve ton magot ? lui demande le chef ?

— Je suis un pauvre homme, dit-il, toute ma fortune réside dans quelques arpents de terre.

— Ah ! tu n'as point d'argent, vocifère Maître Li, c'est bien, on saura te faire parler... puis s'adressant aux bandits : Brûlez-lui les mains.

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co.

R28F

BOITE 50

WINDSOR, ONT.

En vente chez les meilleurs pharmaciens

—

—

* * *

Nous sommes en automne. Dans le jardin de sa résidence, le missionnaire fait les cent pas, en récitant son bréviaire. Tout à coup il relève la tête, un homme est devant lui : Quel bon vent t'amène, s'écrie-t-il tout joyeux, en reconnaissant le banquier Li.

Devant ces préparatifs épouvantables, le riche Suin tremble et bientôt fait connaître la cachette où il a renfermé son argent.

On s'y précipite et peu de temps après, la cassette est remise au chef; le vieillard est laissé libre et la troupe regagne son repaire...

— Une triste nouvelle m'est parvenue, il y a deux jours. Mon frère, le fameux bandit, la terreur de la région, a été trouvé mort dans le ravin des loups; il a été tué de deux balles, l'une à la tête, et l'autre au cœur. C'est sans doute la vengeance des parents d'une de ses victimes.

— Que Dieu ait son âme, s'écria le Père, et après un instant de silence, il ajouta : Maintenant que la sombre menace d'un frère ne plane plus sur ta tête, tu vas aller revoir les tiens.

— Oui, et je serais heureux, si le Père pouvait venir visiter l'école et faire mission.

— C'est entendu, prépare et annonce ma venue, et dans quelques jours, si le temps est propice, c'est par ton village que je commencerai ma tournée de mission.

P. VENANCE GUICHARD, o.f.m.

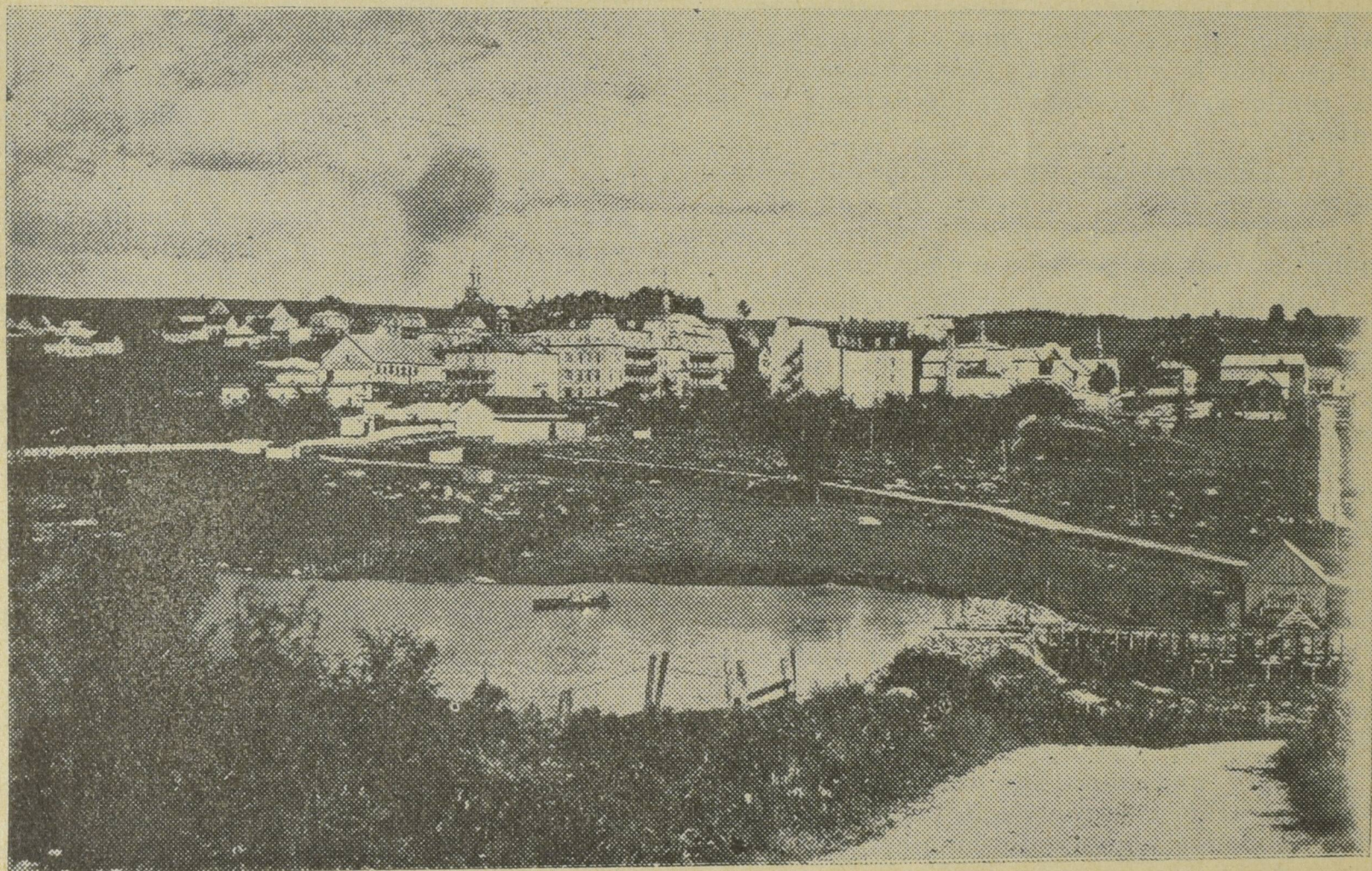
Miss. Apost.

(Echo du Vicariat de Chefoo).

TOILETTES MODERNES

— N'est-ce pas Mme Benoît que j'aperçois là-bas?

— Oui, je crois; mais je ne suis pas sûre si c'est elle, sa fille ou sa mère.



VUE D'UNE PARTIE DE ST-DAMIEN DE BELLECHASSE

Aux femmes de Ninive

(Petit Carême du Chanoine Broussillard)

L'AMBITION

L'Ambition est-elle aussi épidémique chez les femmes que chez les hommes ? La réponse sera plus facile le jour où elles seront éligibles. Ce qui m'intéresse pour l'heure, c'est de montrer aux dames de Ninive—pour qu'elles s'en défendent—comment l'ambition, chez certaines femmes, se soufflète elle-même.

L'ambition chez la femme jusqu'à nos jours est plutôt indirecte. Comme la lune, elle ne cherche pas—généralement—à briller par elle-même. Elle rêve pour celui qu'elle aime un éclat qui satisfera son affection et son orgueil à la fois, les combinant étrangement dans un état exalté et pénombrial où la complexité féminine trouve son compte. Ce jeu lui permet de conseiller, de s'employer, de se faire valoir sous l'apparence dont elle est dupe, d'un désintéressement sublime. Etre une Egérie, c'est la passion de plus d'une chez qui—l'Avril passé—l'amour doit se traduire en action, pour se subsister.

L'ambition est plus léonine chez l'homme, plus reptilienne chez la femme. L'Homme veut triompher, elle lui conseille d'arriver, l'Homme est lutteur, elle le rend diplomate, il veut frapper ses adversaires, elle l'amène à frapper aux portes. Dalila n'a peut-être coupé les cheveux de Samson qu'avec l'espoir de mieux l'adapter et s'il avait voulu se rallier aux Philistins, par quelles savantes et amoureuses intrigues ne l'eût-elle pas poussé au moins jusqu'à la dignité de Satrape.

L'intrigue plaît aux femmes ambitieuses. Leur esprit fin s'y ébat, une certaine revanche de la ruse sur la force chatouille agréablement leur faiblesse, les combinaisons occupent agréablement une intelligence que la théorie, la contemplation ou la méditation ne sollicitent pas. C'est une partie à jouer, comportant des imprévus, des émotions, des risques, des atouts, des manœuvres, des tricheries, une manière de se passionner en s'utilisant, et de se dissimuler en s'infiltrant.

Quand la femme n'est plus surnaturelle, le Serpent ne dort plus que d'un œil.

J'ai connu une femme qui avait adoré son mari. Le mot est excessif, son culte ne l'était pas moins. Cette sponsolatrie changea vers la trentaine. Et la moralité des deux pigeons ne suffisait plus à Florence. Son Florent n'était plus pour elle un monde " toujours divers, toujours nouveau ". Il était beauencore, bon,

serviable, laborieux, intelligent, cultivé comme son jardin qui l'était religieusement. Mais au delà de ses murs tapissés de roses et de glycines, Florence apercevait de vastes horizons. Une fois de plus la femme induisit l'homme en tentation et lui fit lâcher le Paradis pour le *champ de Ronces*. Sans métaphore et pour abrégé cette histoire trop connue, elle jeta son mari dans la politique. Inutile de raconter les péripéties de cette descente vulgaire. Florent eut des hésitations, des peurs, des scrupules. Avec un art consommé, la femme chrétienne qu'était Florence appliquait sur toutes les blessures de conscience et d'amour-propre, les souples cautères d'une casuistique émolliente. Une fois entraîné, Florent alla très vite. Elle sentit qu'il commençait à lui échapper. Mais elle ferma les yeux et ne freina point. Le dénouement fut ce qu'il devait être, tel que la pauvre femme l'avait conditionné malgré elle. Florent arrivé et grisé l'abandonna lâchement et salement pour un quart de mondaine.

Florence est à présent une vieille dame en chambre chez les Augustines de V... Nul ne sait son histoire ni qu'elle est la femme d'un ministre—si ce n'est deux ou trois vieilles filles, ses voisines, auprès de qui elle a déchargé son cœur crevé—lesquelles—par miracle!—ne sont point bavardes!

Ineptie de l'Ambition qui s'est donné tant de mal pour se tarir elle-même et se perdre tout à fait dans le sable!

L'ambition maternelle est plus terrible encore que l'ambition conjugale. Une mère se résigne rarement à donner son enfant. Il est plus elle qu'elle-même. Elle a la sensation de l'avoir créé, elle veut le créer toujours comme Dieu pour qui la conservation des êtres est une création continue. Écoutez-la prononcer l'adjectif possessif et le diminutif "*Mon Petit*". C'est pourquoi l'ambition compliquée des plus purs sentiments et du plus total dévouement s'emparera d'elle sans résistance et ira jusqu'à son terme qui sera de disputer son fils à Dieu.

Sa piété n'osera pas lutter de front, mais l'ambition serpentant dans la subconscience machiavelisera son attitude et son action. Elle fournira les insinuations, les réticences et même, ce qui est plus fort chez une femme, les silences qui douchent et qui glaçant. C'est au nom de la Prudence et de la Sainteté conjuguées, qu'elle arrêtera son fils dans l'élan vers le Sacerdoce. " C'est une responsabilité si grande, il faut être si parfait. " Elle le conjure de réfléchir, d'attendre, de s'éprouver, puis elle se tait, tout se tait autour de l'appelé. En invoquant son avenir, on n'a pas même l'air de se rappeler qu'il y a eu déjà des ouvertures à ce sujet. *Par scrupule*, affirme-t-on, on envisage toutes les hypothèses, excepté une, parce que celle-là est dangereuse et qu'il serait criminel

de peser sur la liberté de l'adolescent — même en la sous-entendant.

La mère chrétienne cependant organise autour de son enfant — à l'âge ingrat et trouble — tout un réseau de distractions, de compagnies, de relations, d'occasions admirablement combinées pour encercler la grâce et la faire capituler. Je ne dis pas — et encore je n'en suis pas sûr — que la sainte femme l'induira ou le fera induire en tentation grave, mais il me semble bien qu'elle se différencie de Blanche de Castille et qu'elle aimerait mieux voir son fils commettre quelques très pardonnables péchés mortels que de le voir lui échapper dans le Sacerdoce. L'imbécile !

C'est dans le Sacerdoce qu'il lui échapperait le moins. Car le Christ ne prend que pour rendre au centuple, car la gloire d'un prêtre rejaillit surtout sur sa mère, car pour un prêtre une mère est beaucoup plus que pour un autre homme.

La femme qui te le prendra, malheureuse, sera plus jalouse que Dieu. Elle ne le partagera pas avec toi qui voulais l'avoir tout entier, elle ne t'en laissera peut-être rien, et si — par miracle — elle lui permet de t'abriter chez eux, ce sera dans un coin, à la condition que tu ne paraisses pas plus qu'une vieille tapisserie — celle qu'on n'exhibe pas même à la curiosité du visiteur — tellement elle est effacée.

Le mieux qui puisse t'arriver, c'est une gratitude cérémonieuse, un respect compassé, la vénération qui n'est pas l'élan, une tendresse de commande qui n'est pas l'amour, heureuse encore si ton fils n'est point un raté, et s'il ne t'en veut pas d'être devenu un bijoutier ou un pharmacien, au lieu d'être un Pasteur d'âmes, et de servir des clients au lieu de diriger des Fidèles !

Ton ambition, l'ambition que tu avais pour le fruit de tes entrailles, en ont fait un fruit sec et tes entrailles sont à présent "un berceau d'éternité silencieuse".

Dans le cas le meilleur et le plus glorieux, ton fils n'est plus à toi, ambitieuse qui avais cru devenir chaque jour plus sa mère.

N'est-ce pas que l'ambition est une énorme naïveté et une mystification féroce ?

Mais, objectent tout bas les femmes de Ninive, vous semblez oublier que la belle-mère n'est pas toujours une sacrifiée.

LA BELLE-MÈRE

Ce titre fatidique m'invite à signaler un autre aspect de l'Orgueil féminin : *L'esprit de domination*.

Par vocation et par tempérament la Femme protège. De protéger à couvrir, de couvrir à étouffer, d'étouffer à diriger, de diriger à dominer, il n'y a que la distance d'un synonyme.

La *Belle-Mère* n'est pas, au début du moins, ce que la représente une littérature trop facile — si facile que c'est un lieu commun, c'est-à-dire une épiluchure d'idée faite pour assaisonner les plus plates conversations des bourgeois obèses et les plus inanes monologues des réunions bien pensantes.

La *Belle-Mère* est souvent une personne très aimante — voire romantique — *qui donne son fils ou sa fille avec la sensation qu'on les lui arrache*. Elle se les laisse extorquer pour leur bonheur, avec la conviction ardente — peut-être fumante — qu'elles les *envoie au Martyre* !

"Il y a deux hommes en moi", disait saint Paul, dans une femme il y a tout un gynécée qui se dispute et qui pleure.

J'entends uniquement parler des femmes orgueilleuses.

Donc la Belle-Mère sourit et s'aigrit, cède et résiste, donne et reprend, se contredit indéfiniment et c'est là le plus clair de sa méchanceté classique.

Ne pouvant plus par décence — ou ne voulant plus par générosité — monopoliser son enfant, elle *l'affirme* — je veux dire elle le marie — mais elle compte bien toucher de lourdes redevances *sous forme de docilité*. Elle se réjouit même à la pensée qu'au lieu de gouverner une seule âme, elle *endoctrinera et tyrannisera un couple*. Son gendre ou sa bru — le gendre surtout — lui semblent destinés à être les déversoirs passifs d'un flot de conseils et de directives — pour employer un barbarisme à la mode — flot qui, à l'instar des autres flots, commence par être moelleux et bleu pour se briser, même sur le sable bonasse, en s'ourlant d'écume.

Si le gendre ou la bru résistent à son emprise, la belle-mère rebondit et rejaillit contre l'obstacle, s'ils ont l'air de s'y prêter elle envahit en soupirant encore. On a beau se laisser faire, elle trouve toujours qu'il reste quelque personnalité et quelques initiatives à engloutir.

Sans avoir le mauvais propos de troubler un ménage, pieusement et sagement elle s'applique à le saccager. Elle persuadera tour à tour à l'un ou l'autre des conjoints que lui ne sait ni la comprendre ni s'y prendre et qu'elle ne peut ni le deviner ni l'aimer. Souvent de l'un des deux elle se fait un complice et ce n'est pas toujours son enfant à qui elle pardonne difficilement d'être moins sien. C'est le gendre ou la bru. Elle épie avec eux les défaillances les plus imperceptibles de l'autre, mûs qu'ils sont par l'honorable et commun désir d'éclairer et *surtout de refréner*. Pluie d'admonitions conjuguées et de vitupérations combinées. La violence et la papelardise s'y donnent rendez-vous.

Ce manège joue fréquemment aussi contre le "ravisseur ou la ravisseuse" qui ont dévalisé

la maman de son petit ou de sa petite. Alors, mettant à profit la moindre désillusion et le soupçon le plus mince, la Belle-Mère trouve le moyen de torturer et, ce qui est beaucoup mieux, de faire torturer son gendre ou sa bru par son fils ou sa fille dont elle a su au préalable attiser les tourments.

Le résultat social est la terreur comique inspirée par le seul nom de belle-mère, le résultat familial est le divorce latent ou avoué, le résultat individuel est la haine.

L'esprit de domination a tout perdu et s'est suicidé. La brute !

LES MÈRES DE L'ÉGLISE

Il y a donc les Belles-Mères. Il y a aussi les *Mères de l'Eglise* que d'irrespectueux lévites appellent les grenouilles de bénitier.

Leur zèle est prolix ou insinuant, melliflue ou amer, donnent incessamment autant qu'éperdument dans les œuvres, les présidences, les démarches. Elles bourdonnent incessamment autant qu'éperdument dans les lanternes qu'on porte aux quatre coins du dais... Sont-elles quelquefois chez elles ? On se le demande, car on ne peut ni entrer au presbytère, ni aller à l'église sans les rencontrer ou les croiser. Elles ont vraiment quelque chose d'ubiquitaire. Du reste il suffit d'arriver dans une paroisse pour apercevoir tout de suite leur profil aigu et pour les reconnaître sans les avoir jamais vues.

Leur signalement atteste qu'elles n'ont point d'âge ni de profession définies. Vieilles filles ou vieilles dames inoccupées, elles se situent hors des catégories, dans un genre et dans un sexe assez vagues. Cependant, non, elles sont bien femmes, car elles ont toujours *leur mot à dire*. C'est une critique sous forme de conseil, une roserie sous forme de prière. Elles gémissent, palombes attardées, sur le malheur des temps et sur le laxisme des Directeurs de conscience, regrettant d'avoir trop vécu et prédisant la fin des fins. La prophétie est un de leurs tics. Du prophète elles ont la fougue et la solennité. A côté du trône de l'Évêque elles dressent fréquemment leur trépied — quand il est d'argent. Dans ce cas, elles financent pour le diocèse, n'oubliant jamais d'ajouter *un mandement au mandat*, omettant parfois de joindre *le mandat au mandement*. Elles accablent l'administration ecclésiastique d'un style pastoral où bêlent les brebis de Mme Deshoulières. Elles ne se cantonnent pas du reste dans leurs prés fleuris ; elles se pendent bientôt aux sonnettes augustes, et, pour n'être pas chanoinesses, elles *n'en chapitrent pas moins* ! Sur le gouvernement épiscopal, sur l'emploi des fonds, sur les nominations, elles sont bardées de propositions qui sont des ordres et de censures qui sont des exécutions.

Lorsque ces dames appartiennent à un parti politique, il est à peine besoin de dire que la violence des plus enragés militants leur paraît presque une capitulation. Elles éventent des pièges, elles reniflent des hérésies. Si le clergé — voire le haut clergé — n'a point leur tension artérielle, elles ont vite fait de décréter sa mise en accusation. Leurs relations deviennent aussitôt des Comités de Salut public. Dans chaque démarche, dans chaque ligne des suspects, elles trouvent la preuve évidente d'une forfaiture doctrinale. La sentence est vite prononcée, et le supplément d'enquête est aussi peu envisagé que le sursis.

On ne coupe pas les têtes, mais *on coupe les vivres*. On se félicite ensuite du service rendu à Dieu, surtout quand on a pu décapiter, sinon les hauts dignitaires, du moins des personnages plus vulnérables, de leur influence, de leurs œuvres, ou même de leur situation. Plus d'un Précurseur a dû à ces Mères de l'Église une précoce et irréparable Décollation.

Celles dont le trépied n'est point en matière précieuse ne sont, elles, que de "*petites mères*" sans empire. Elles ne peuvent guère exercer leurs modestes talents que sur de pauvres et débutants vicaires. Leur trouvant trop de verdeur, elles essaient d'abord de les chamberer. En cas d'insuccès "*les petites mères*" ont l'air de battre en retraite, mais elles se mettent à l'affût. Derrière la stalle du novice abbé, elles sont là, guettant son attitude et ses gestes, épiant et contrôlant la ferveur et la longueur de son action de grâces et notant combien de fois il a paru distrait de son bréviaire ; elles sont là, couleur de muraille, près du confessionnal, tapies, retenant leur haleine ou leur cataracte révélateurs, elles enregistrent méticuleusement le nom ou le signalement des pénitents non moins que la durée des confessions ; elles tiennent du reste très à jour le barème des fréquentations, voire des allées et venues fort inoffensives du prêtre qu'elles ont dans le nez, dans leur nez coriace de vieilles bécassines.

Elles attendent avec une amoureuse patience l'heure de mordre ou de bavarder.

Il n'y a sans doute ni mères ni petites mères de l'Église à Ninive. Mais puisse la peur de le devenir enchaîner chez les femmes chrétiennes l'esprit de domination et l'attachement au sens propre.

Même en des natures supérieures, celui-ci peut se développer au point de devenir une sorte de croyance à son infailibilité.

LA FOI DANS SON INFAILLIBILITÉ

Parce qu'intuitive, la femme a plus de mal que l'homme à reconnaître son erreur. Parce que craintive, elle a plus de peine à l'avouer. Les faits et les idées lui apparaissent sous la forme de l'évidence, ou bien elles les reçoit

d'autrui comme une foi; plus rarement elle les discute et les raisonne, de là une conviction absolue et tenace, même s'il s'agit d'un détail ou d'une chose sans importance. De plus elle a la préoccupation, comme reine ou future reine du foyer, de ne pas laisser diminuer son prestige. Comme tous les faibles, elle redoute que l'apparence ou l'aveu d'une erreur n'entame son autorité. Elle ne comprend pas que d'ergoter avec une bonne foi douteuse sur une affirmation hasardée ou inexacte nuit beaucoup plus à la confiance que de confesser bravement et tout droit son ignorance et sa faillibilité.

Qui donc prétend que la robe de la femme exclut celle de l'avocate? Elle sont nées avocates.

Si elles ne se défient pas de ce génie inné, elle passeront leur temps à plaider et à gagner leur cause, en déformant les faits, en sollicitant les textes, en contournant la réalité, à grands renforts d'interpolations et de restrictions mentales. Le pis, c'est qu'elles seront la dupe de leurs manœuvres et qu'alors elles perdront la vision exacte et des choses et d'elles-mêmes.

Belles-Mères, Mères de l'Église et femmes infaillibles, rien que de vous nommer ou de vous dépeindre tant soit peu vous ridiculise. Vous avez voulu dominer, on vous rejette. Vous ne pouvez que persécuter, on vous fuit. Plus vous voulez imposer votre sentiment, plus votre véracité devient suspecte.

Ici comme ailleurs, l'Orgueil rapetisse les êtres et marche avec des bottes de sept lieues vers le point qu'il a voulu fuir.

Comme il est petit ! Comme il est niais !

Certes, c'est un portrait peu flatteur que celui dont j'ai été le peintre maladroit ou le brutal photographe. Mais que chez la femme l'Humilité remplace l'Orgueil, elle trouvera des concordances merveilleuses dans ce chef-d'œuvre de sentiment et de dévouement que Dieu ajouta à sa création comme le beau paraphe de sa signature.

Que la Femme ressemble à Marie. Alors elle aura des étoiles autour de la tête et, sous ses pieds, le serpent aplati.

Jacques DEBOUT.

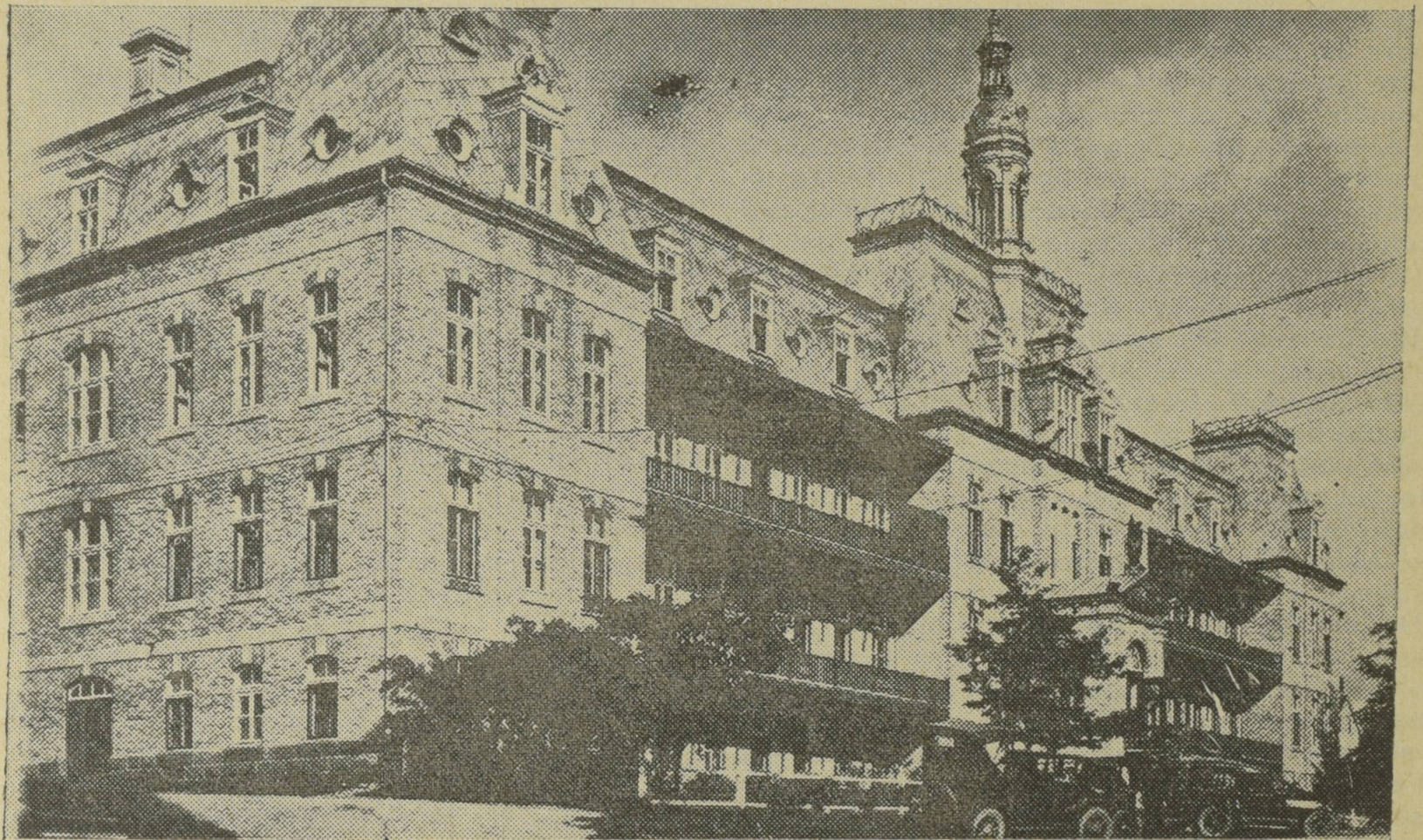
(*Le Chanoine Broussillard à Ninive*, publié aux Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris. Prix : 15 francs).

CHEZ LE BOULANGER

LUCETTE.— Je voudrais une livre de pain sans trous.

LE BOULANGER.— Sans trous !... Pourquoi ?

LUCETTE.— Parce que, quand il y a des trous, la confiture passe au travers.



MAISON-MÈRE DES SŒURS DU PERPÉTUEL-SECOURS DE ST-DAMIEN DE BELLECHASSE

Une vente impossible

III

I



ÉTAIT dans un petit village des Vosges. J'avais remarqué, un soir, en rentrant à mon auberge, un chariot sous des arbres, à la marge d'un pré, et je m'étais bien promis de venir le dessiner le lendemain. Il me semblait que j'en pourrais faire ensuite une charmante eau-forte. Il y aurait d'abord le chariot avec ses lignes naïves et simples ; l'œil se poserait dessus tout de suite ; puis il y aurait au-dessus de lui le fouillis des branches d'arbres sous lesquelles il était remisé ; il y aurait à côté quatre ou cinq grands troncs de sapins qu'il était allé chercher dans la montagne, et qu'il avait apportés là un à un ; il y aurait comme fond la haie du jardin voisin, avec des pièces de linge qui séchaient dessus. Il n'y a plus qu'à joindre à cela deux ou trois poules qui ont passé par les trous de la haie et font l'école buissonnière, et c'est un tableau complet.

J'aurais voulu déjà être au lendemain matin, et je suivais en idée les lignes et les contours de tous ces objets, calculant déjà mes ombres et mes lumières. Je me donnais ainsi un avant-goût des plaisir du lendemain.

II

Le lendemain matin, il pleuvait. Pour tuer le temps et tromper mon impatience, je me mis à dessiner la cuisine de l'auberge, puis les gens qui passaient sur le chemin. Mais le cœur n'y était pas, et je retrouvais toujours dans un coin de mon imagination le groupe d'arbres, le chariot et la haie ; j'en était obsédé.

Enfin, vers midi la pluie cesse ; je pars en courant, mon album sous le bras. C'est singulier ! le coin de mes rêves ne me paraît pas, à beaucoup près, aussi joli que la veille. Est-ce mon imagination qui m'a joué ce tour ? Est-ce la lumière qui est mauvaise ? Est-ce l'éclat de la verdure qui est trop cru après la pluie ? En tout cas, il y a quelque chose qui me déconcerte et dont je ne puis me rendre compte. J'y suis ; le chariot n'est pas tout à fait au plan où il devrait être. Je le voudrais plus rapproché de ce grand arbre du milieu. Les lignes se composeraient mieux, l'ensemble aurait plus d'unité. Je m'approche du chariot, et j'essaye de le mettre au point voulu ; mais il m'est impossible de le faire avancer d'un pouce. Je cherche du secours et je m'avance tout le long de la haie. . . Je tombe à l'improviste au beau milieu d'une vente d'objets mobiliers.

Quelle aubaine ! Il y aura peut-être là quelques vieux bahuts enfumés, quelques vieilles faïences du bon temps, avec des dessins naïfs et des couleurs éclatantes. Je pense tout de suite à ma collection, et j'oublie et le chariot et l'eau-forte. C'est dans le petit verger d'une très modeste cabane que se fait cette vente. Un homme, debout sur une table, s'égosille à crier la mise à prix des objets et les surenchères qui se succèdent lentement. Il prodigue les plaisanteries au gros sel et les clins d'œil pour exciter l'imagination des acheteurs prudents. Assis à une table voisine, un monsieur prend des notes ; c'est le notaire du village, qui fait dans ces occasions office de commissaire-priseur. J'apprends de mes voisins que c'est la vente d'une pauvre vieille femme, morte depuis quelques semaines. Les assistants connaissent, pièce par pièce, tout son pauvre ménage, aussi bien que s'ils en avaient à la main le catalogue imprimé. Elle avait ceci et cela depuis plus de soixante ans ; ce meuble lui était venu d'un héritage, cet autre d'une emplette. Il y avait sur un dressoir deux douzaines d'assiettes toutes neuves qui excitaient bien des convoitises. La défunte les avait achetées, il n'y avait pas plus de cinq ou six ans, à cause des images sans doute, car elle s'était contentée de les regarder et ne s'en était jamais servie. C'étaient de ces horribles faïences avec impressions en noir, où l'on voit le départ du soldat, les exploits du soldat en Crimée, en Italie et en Cochinchine ; les succès du soldat, ses bons mots et finalement son retour au village.

IV

Les paysans se moquèrent ouvertement de ma naïveté, lorsque, dédaignant les assiettes illustrées, je me fis adjuger, à un sou pièce, une douzaine de vieilles assiettes de Guebwiller, qui datent bien d'un siècle. Elles sont uniformément ornées d'un coq fantastique, qui se tient, une patte en l'air, sur un terrain découpé en tricorne de gendarme. Ce coq, bien entendu, est de profil. Il regarde une demi-douzaine de roseaux verts et raides ; derrière lui on aperçoit une petite barrière rustique en forme de dièze. Ces coqs sont uniformes et évidemment copiés sur un même modèle ; seulement la fantaisie ou l'inattention du faïencier anonyme a disposé l'œil de telle sorte que ces animaux, uniformément posés, offrent les physionomies les plus variées et les plus expressives. Les uns sont sérieux, les autres ricanent. Il y en a un qui louche, un autre qui se pâme, deux qui regardent le ciel d'un air béat fort rare chez les coqs, et un autre dont la prunelle obstinément baissée cherche sur le sol ou un grain de mil ou une

perle imitaire. Je le répète, tout cela est d'une naïveté enfantine ; mais quelle pâte ! quelles vives couleurs ! quelle aubaine pour un véritable amateur de vieilles faïences !

V

Pour trois sous, j'obtiens le saladier. Ce second succès me grise ; je poursuis de mes vœux et de mes enchères une jolie étagère, d'une simplicité monacale, mais d'une grâce de formes et d'une élégance extrêmes. Je sais d'avance dans quel coin de mon cabinet de travail je la placerai. Tout à coup, j'aperçois sur le manteau de la cheminée un petit Christ de cuivre, qui, à vue d'œil, et de la distance où je suis, doit dater de deux siècles au moins. Combien peut-il valoir ? Qui me le disputera ? Et je cherche dans la foule qui est-ce qui pourrait bien me le disputer. J'ai complètement oublié l'étagère ; je regarde le crieur, qui, sur ce simple regard, me fait adjuger... quoi ? l'étagère ? Point du tout ; l'étagère a été vendue pendant que je me laissais fasciner par mon Christ de cuivre. Il me fait adjuger pour la somme de sept sous (sans compter les frais) une petite hotte en bois. L'hilarité des assistants ne connaît plus de bornes. Pris ainsi au dépourvu, j'hésite un instant ; puis, pour changer tous ces rires moqueurs en admiration, et laisser dans le pays une réputation méritée de générosité et de magnificence, j'offre mon emplette à un petit garçon. Le petit garçon me regarde d'un air penaud et croit que je me moque de lui. "Prends-la ! prends-la !" lui crie-t-on de tous côtés. On la lui met sur le dos ; alors il s'enfuit à toutes jambes, de peur de me voir revenir sur ma décision.

VI

Tout, à peu près, est vendu. Il ne reste bientôt plus que le petit Christ de cuivre. Je m'approche du notaire-commissaire-priseur, et je le prie de mettre cet objet aux enchères, afin que je puisse m'en aller. Il me répond brusquement que c'est impossible et recommence à griffonner des notes. Évidemment, il ne m'a pas compris ; je renouvelle ma demande. Il lève les épaules, tout en écrivant, et me répond que "cela ne se fait pas".

"Je vois ce que c'est, lui dis-je d'un ton piqué ; quelque riche amateur vous a prié de lui réserver cet objet ; mais, Dieu merci ! ce n'est pas d'aujourd'hui que je vais dans les ventes ; j'en connais les usages ; j'ai le droit de surenchérir et je surenchérirai." Le brave homme se mit à me regarder en souriant. "Si vous n'étiez pas étranger, me dit-il, vous ne

m'auriez pas proposé de mettre ce Christ en vente ; il ne fait pas partie de la succession !

— Mais alors, à qui appartient-il ?

— A personne, et personne n'a le droit d'en disposer. Dans nos pays, c'est un axiome que "le bon Dieu ne se vend pas", quand même il serait en or massif et enrichi de pierres précieuses. Le bon Dieu est le protecteur de la maison, et il y reste ; celui qui achètera la maison sera protégé par lui, mais il n'en sera pas le possesseur ; il n'aura pas plus le droit de le vendre qu'il n'a eu celui de l'acheter. Quand il mourra à son tour, le Christ en protégera d'autres, sans être jamais la propriété de personne. Si j'essayais de le mettre en vente, les paysans me lapideraient avec vos assiettes !"

VII

Je me le tins pour dit, et, au lieu de me répandre en regrets stériles sur ma mauvaise chance, je cherchai des distractions là où j'étais bien sûr d'en trouver. Un des paysans m'aida à faire avancer le chariot de quelques pas sous les arbres, et je pris immédiatement mon crayon. J'emportai de là un croquis dont la gravure à l'eau-frote, je l'espère, aura quelque succès, si jamais je l'exécute.

X...

Un artiste aveugle

A l'âge de cinq ans, Kleinhans fut atteint d'une petite vérole qui lui rongea les yeux et le rendit complètement aveugle. Avant d'être frappé de cécité, il avait souvent joué avec ces figurines en bois, que l'on fabrique de tous côtés, dans les industrieuses vallées du Tyrol ; il s'était essayé lui-même, d'une main débile, à tenir un couteau, à ébaucher une statue. Quand la lumière lui fut ravie, il songeait sans cesse à ces images de vierges et de saints qu'il avait contemplées avec tant de joie et qu'il aurait voulu imiter. Il les reprenait entre ses mains, les palpait, et se consolait encore de ne plus les voir, en les mesurant du doigt.

A force de les reprendre, de les tourner en tous sens, il en vint peu à peu à pouvoir discerner, par le toucher, les justes proportions d'une figure, à disséquer, pour ainsi dire, sur le bois, sur le marbre, sur le bronze, les traits du visage, les différentes parties du corps humain, et à juger de la délicatesse d'une œuvre d'art. Lorsqu'il eut acquis cette étonnante rectitude de tact, un jour il se demanda s'il ne pourrait pas lui-même parvenir à rempla-

cer, par la fine expression de ses doigts, l'organe dont il était privé.

Son père et sa mère étaient morts. Il se trouvait seul, dénué de toute fortune, de tout secours, et, plutôt que de mendier, il résolut de se créer, par ses propres forces, un moyen d'existence. Il prit une planchette, un ciseau, et se mit à l'œuvre. Ses premiers essais furent bien pénibles et bien tristes. Que de dessins imparfaits ! que de coups de ciseau manqués ! Que de fois le malheureux aveugle détruisit par une entaille trop profonde une œuvre à laquelle il avait déjà consacré de longs jours de travail ! Tout autre que lui aurait été découragé de tant de difficultés, mais il avait l'amour de l'art et la puissance de la volonté. Après tant et tant d'efforts, il arriva enfin à tenir son ciseau d'une main forte, à le faire entrer avec tant de précision dans le bois, à sentir si nettement l'un après l'autre chaque pli du vêtement, chaque contour d'un membre, qu'il voyait, pour ainsi dire, par les doigts la figure qu'il dessinait se former et s'animer. Bien plus, il en était venu, — chose incroyable ! — à se graver par le toucher, dans la mémoire, les traits d'un visage, et à les reproduire avec une ressemblance parfaite. J'ai vu, au musée d'Innsbruck, un buste en bois de l'empereur Ferdinand, qu'il a fait d'après le buste d'un artiste viennois, et qui est tout aussi ressemblant que l'original. J'ai vu chez lui le portrait d'un de ses parents, qu'il a ciselé en lui passant à diverses reprises la main sur le visage, et qui est, dit-on d'une parfaite exactitude.

Kleinhans, à soixante-dix ans, était encore droit et robuste ; sa figure avait une grande expression de douceur et de bonté, et il travaillait chaque jour comme dans sa première jeunesse. Dans le cours de sa longue carrière, il a fait trois cent cinquante Christs de différentes grandeurs, une statue de saint Jean Népomucène et une centaine de têtes de madones ou de saints. Il m'a montré, dans son atelier, un crucifix de trois pieds de haut, auquel il avait pu adapter un mécanisme de son invention, qui relevait graduellement la tête du Christ, ouvrait ses yeux et ses lèvres, puis les refermait peu à peu, et faisait retomber le front pâle du Dieu mourant dans l'agonie de la Passion.

Tant d'œuvres surprenantes n'enrichirent point l'infatigable Kleinhans. Ses compatriotes ne surent pas apprécier le génie laborieux d'un tel homme et ne firent rien pour lui donner une situation meilleure. Moi, je le voyais seul dans sa chambre sombre, où il vivait au jour le jour du produit de ses sculptures.

Mais il avait le cœur gai. Nul vain désir ne l'agitait. Nulle ambition d'honneur ou d'argent ne troublait ses rêves d'artiste. Sa pensée était remplie des images célestes qu'il avait

reproduites et qu'il voulait reproduire encore. Il se mettait à sculpter dès le matin, et à mesure qu'il achevait son travail, son visage s'animaient, son âme se dilatait.

Je pensais, en le regardant ciseler devant moi un groupe de saints d'une grâce remarquable, à l'harmonieux Beethoven frappé de surdité. Mais Kleinhans avait une satisfaction que Beethoven ne pouvait plus trouver.

“ Je sens me disait-il, chaque ouvrage de sculpture qu'on me présente et chaque ouvrage que je fais. Je le sens dans ses plus minutieux détails, et j'en jouis comme si je le voyais.”

Il a lui-même composé les paroles et la musique d'un cantique dans lequel il exprimait avec une touchante résignation ses émotions d'artiste aveugle. Il m'en a chanté toutes les strophes, en s'accompagnant de son mauvais clavecin, et j'ai essayé de les traduire, mais je n'ai pu conserver le naïf caractère de l'original :

“ Voyez le pauvre aveugle dans sa misère. Il faut qu'il s'en aille de par le monde chercher son pain de chaque jour. Nulle plume ne saurait dépeindre ce que l'aveugle doit endurer. Prenez pitié de lui, ô Dieu puissant !

“ Tobie lui-même a attesté le malheur de la cécité. Il eût voulu plutôt souffrir toute autre infortune. Il eût voulu mourir, quand l'hirondelle lui ravit la lumière.

“ Lorsque, par une belle matinée de printemps, les rayons du soleil enchantent tous les regards, l'aveugle seul ne jouit pas de cette douce clarté. Nul tableau, nulle couleur ne sourient à ses yeux. Hélas ! c'est une amère privation.

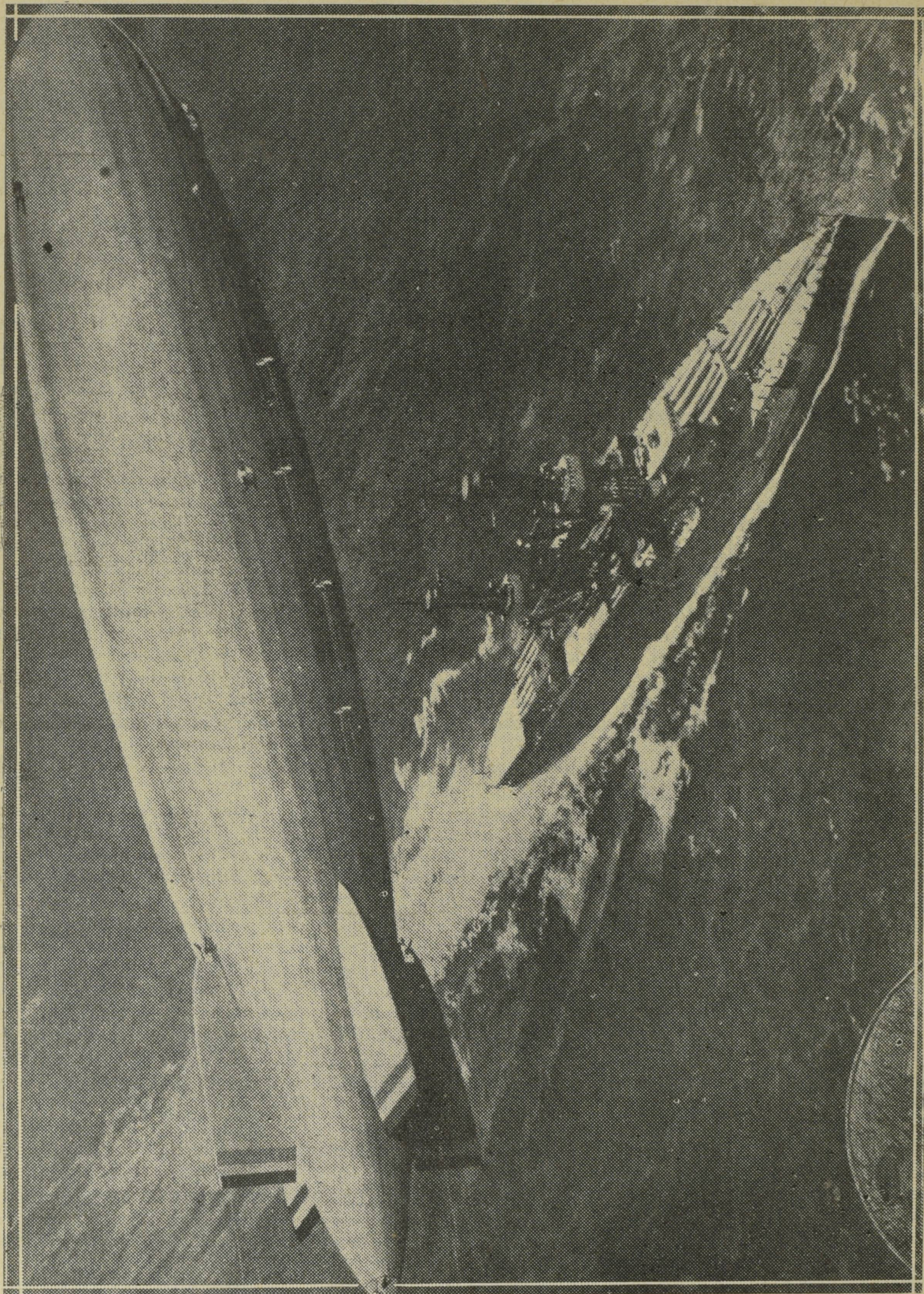
“ Mais je veux louer le Créateur, quoiqu'il m'ait fait aveugle. Je veux lui rendre hommage, quoique je vive dans les ténèbres. Il m'a, dans sa bonté, accordé la grâce de pouvoir ainsi ciseler son image.

“ Un jour aussi, je me réjouirai, quand mes yeux se rouvriront, quand je pourrai contempler la splendeur du Très-Haut. C'est lui qui est le bon Pasteur ; il garde lui-même ses brebis aveugles ; lorsque le fil de la vie mortelle se brise, il leur montre la lumière du ciel.

“ Pauvres aveugles, pauvres sourds et infirmes, adorez la Providence de Dieu. Voyez ; que n'a-t-il pas souffert lui-même sur la croix pour nous ? Notre infirmité n'est-elle pas une faveur qu'il nous a faite ? Sans cela, peut-être, par combien d'erreurs et de péchés nous serions éloignés de lui !”

Quand ce noble artiste eut achevé son religieux cantique, je lui serrai les mains avec une profonde émotion. Je pris, pour la somme modique qu'il me demanda, les deux seules figurines qui lui restaient, et je les emportai comme un souvenir d'une des mes meilleures heures de voyage.

Xavier MARMIER.



UN GÉANT DE L'AIR ET UN GÉANT DES MERS

Dollard n'est pas mort!...

DRAME EN DEUX ACTES TOUT SPÉCIALEMENT
ÉCRIT POUR NOS COLLÉGIENS

par M. L'ABBÉ EMILIEU GAUTHIER

(suite et fin)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ANTOINE, LE PÈRE GRÉGOIRE

ANTOINE

C'est ici, père Grégoire, que Dollard et ses compagnons nous quittaient, il y a à peine un mois.

LE PÈRE GRÉGOIRE

Oui, Antoine... Je reconnais l'endroit où ils se trouvaient... Moi, j'étais ici... Monsieur de Maisonneuve, là... Tous les détails de cette scène resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

ANTOINE

C'est singulier que nous n'ayons pas encore eu de nouvelles d'eux, ni des sauvages qui devaient les accompagner.

LE PÈRE GRÉGOIRE

C'est singulier, en effet, Antoine... Toutefois, tout nous dit que nous devons espérer... Les Iroquois n'ont-ils pas complètement disparu depuis le jour de leur départ ?

ANTOINE

Oui, père Grégoire, et même chez les sauvages, nos alliés, toute crainte s'est évanouie. On se livre avec une ardeur nouvelle au plaisir de la chasse ; et la sécurité est entière.

LE PÈRE GRÉGOIRE

Ah ! Antoine, Dieu ne pouvait pas rester sourd à nos prières !

ANTOINE

Surtout, il ne pouvait pas laisser sans récompense un dévouement aussi sublime.

LE PÈRE GRÉGOIRE

Quels cœurs que ces jeunes gens !

ANTOINE

Oh ! oui, père Grégoire !

LE PÈRE GRÉGOIRE

Trouve-t-on semblable exemple de vertu dans toute l'histoire du monde ?

ANTOINE

Eux-mêmes, cependant, étaient loin de se douter de la grandeur des choses qu'ils accomplissaient.

LE PÈRE GRÉGOIRE

L'héroïsme, en eux, était passé à l'état d'habitude. C'était pour eux chose ordinaire...

ANTOINE

Ah ! Monsieur de Maisonneuve a bien raison de leur porter un amour tout particulier, personne n'en sera jamais froissé. — Il faudrait, père Grégoire, songer sérieusement à leur retour ?

LE PÈRE GRÉGOIRE

Oui, préparons-leur une réception digne de leur grand fait.

ANTOINE

Je suis sûr que nous aurons l'approbation de tout le monde.

LE PÈRE GRÉGOIRE

Nous allons y songer, Antoine... (*Regardant dans la forêt.*) Il y a un indien, là-bas, qui s'avance vers nous.

ANTOINE

Soyons prudents, père Grégoire, entrons dans Ville-Marie.

SCÈNE II

LE RENARD, *seul.*

LE RENARD, *entrant.*

(*Il semble complètement bouleversé. Il s'assied et pendant quelques instants, il demeure muet.*) Ah ! Esprit de mensonge... Esprit horrible de méchanceté ! Te voilà satisfait maintenant ! Avec ton sourire hideux, contemple cette montagne de remords et de honte qui pèse de tout

son poids sur la vie du Renard !... Je te servais dans la sincérité de mon âme. Abusant de mon esprit ignorant, tu t'es servi de moi, comme d'un instrument, pour satisfaire ta haine contre Dollard, Anahotaha et leurs compagnons... Tu les détestais, parce qu'ils étaient bons et généreux ; et parce qu'ils te dépassaient de trop haut !... Esprit jaloux, quel regret remplit mon âme, pour t'avoir servi si longtemps !...

Oui ! Dollard, Anahotaha sont morts ; mon fils est sans vengeance, mort, peut-être, lui aussi !... C'est mon œuvre !... Je verse des larmes comme un enfant... (*Il soupire quelques instants.*)

Ils sont tombés !... J'ai vu les Iroquois, ces monstres avides d'horreur, déchirer leurs entrailles et se disputer les morceaux de leurs cœurs généreux... Scène indescriptible !... C'est là que mes yeux se sont ouverts ; que j'ai compris ta lâche cruauté, Esprit que je servais... C'est là aussi que j'ai compris la noirceur de l'âme de Larouet qui marche de concert avec toi !... Ah ! vous allez bien de pair tous les deux !... Saisi de douleur et de honte, je m'enfuis au loin comme un insensé, sans idée dans ma tête et sans voir où j'allais... Fou, désespéré ! Je courus ainsi jusqu'au moment où mes forces me trahirent. Alors je tombai pour mourir...

Je serais mort !... Oui, je serais mort !... Tout à coup, il me sembla entendre la voix de Dollard qui murmurait à mon oreille : "Re-lève-toi, le Renard, tu es moins coupable que tu ne le crois. Va à Ville-Marie. Fais-toi chrétien. Apprends ce que peuvent l'expiation et la pénitence ; et il y aura encore des jours heureux pour toi..."

Oh ! oui, Dollard ! Je veux le connaître ton Dieu, qui fait les âmes si fortes dans les combats, et si bonnes pour les malheureux !... Je me rends à Ville-Marie et je dirai à ton chef qui est généreux, lui aussi : "Fais-moi connaître le Dieu de Dollard ; verse sur mon front l'eau sainte qui fait les chrétiens, et puis, tue-moi pour me punir de mon crime..." Puisque toi-même, Dollard, tu m'as pardonné ; ton Dieu me pardonnera... Et toi, Esprit que je servais, je ne te crains plus. Dollard par sa mort t'a vaincu ; j'ai trouvé plus fort et plus puissant que toi !

SCÈNE III

LE RENARD, LA PANTHÈRE.

LE RENARD, *apercevant la Panthère qui entre*

Mon fils ! Ah ! mon fils !...

LA PANTHÈRE

C'est toi, mon père !

LE RENARD

Tu n'es donc pas mort avec les autres ?... Ah ! ma joie est grande de te revoir !

LA PANTHÈRE

Père, de tous ceux qui ont combattu jusqu'à la fin, je suis le seul qui vis encore.

LE RENARD

O bonheur ! mon fils est vivant !

LA PANTHÈRE

Pauvre père !

LE RENARD

Ma joie, je ne puis l'exprimer !... Cependant mon fils, il faut que tu t'éloignes de moi... Je suis un misérable !... Je ne suis pas digne que tu me nommes ton père...

LA PANTHÈRE

Qu'avez-vous, mon père ?

LE RENARD

Oui, il faut que je te dise tout, car tu l'apprendrais par d'autres un jour, et ton malheur serait à son comble.

LA PANTHÈRE

Oh ! père, vos paroles me glacent !

LE RENARD

Écoute-moi, mon fils, et ensuite tu auras horreur de ton père.

LA PANTHÈRE

Père !...

LE RENARD

Le Grand-Manitou et Larouet voulaient que Dollard et qu'Anahotaha mourussent. Car ils étaient bons et courageux, eux. Le Grand-Manitou et Larouet sont lâches et cruels...

LA PANTHÈRE

Oh ! père ! je tremble !...

LE RENARD

Ils ont trompé ton père en frappant son esprit de terreur et en lui faisant croire que Dollard était invulnérable. Ils ont donné de l'eau-de-feu à ton père pour qu'il trahisse... C'est ton père qui, le premier sollicité sans cesse par

eux, a murmuré aux oreilles des guerriers de notre nation ces paroles de découragement qui les ont fait passer du côté de l'ennemi.

LA PANTHÈRE

Que me dites-vous, mon père ?...

LE RENARD

Mon fils, quand, à la vue du désastre des nôtres, j'ai compris ce que j'avais fait, mon désespoir fut si grand que je voulus mourir !... N'est-ce pas que tu as horreur de ton père ?

LA PANTHÈRE

Tout ce que vous me dites là, est-il bien vrai, mon père ?

LE RENARD

Ah ! je serais mort maintenant, si Dollard lui-même n'était venu me pardonner ; si le désir de connaître son Dieu si bon et si puissant n'avait enflammé mon cœur... Mon fils, je me rends à Ville-Marie et je dirai tout au grand chef des visages pâles.

LA PANTHÈRE

Non, mon père, restez ! Ne parlons de ces choses à personne, et vivez.

LE RENARD

Quoi ! tu voudrais que je porte le fardeau de ce remords, que j'entende les gémissements des nôtres quand ils apprendront la mort d'Anahotaha, que je voie la désolation de nos frères les visages pâles !... Ah ! non, mon fils !... Laisse-moi passer. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

LA PANTHÈRE, *seul.*

LA PANTHÈRE

Qu'ai-je entendu ?... Le Renard, mon père, trompé par Larouet, est celui qui a trahi !... Il est celui qui a poussé mes frères à se rendre lâchement à l'ennemi !... Il est celui qui, par là, a marqué d'une honte éternelle le front de ma nation !... Ah ! je sens tout mon être se briser !... Vais-je mourir de rage ?... Mon cœur !... Mon cœur ! comme tu me fais mal ! (*Il tombe assis.*)

Ainsi, moi, qui ai combattu jusqu'à la fin, et qui, plein de gloire, retournais vers les miens pour y régner à la place d'Anahotaha ; je rencontre, ici, comme prix de mes travaux et de

mon courage, la honte et le désespoir !... Oh ! douleur amère !...

Je suis le fils du traître !... Ah ! j'aime mieux mourir !... Oui, il ne me reste plus qu'à mourir !...

Mourir !... Mais c'est lâche, cela !... Mourir, c'est impossible quand la vengeance m'appelle... Plus mon malheur est grand ; plus mon âme doit être de roc !... Ma vengeance !... Oui, une vengeance éclatante qui lavera ma honte ; voilà ma seule raison de vivre !... Ah ! Larouet !... Larouet, lâche, traître !... (*Après quelques instants, écoutant.*) Quelqu'un vient ! (*Il se cache dans le bois.*)

SCÈNE V

LAROUET, LA PANTHÈRE, *caché.*

LAROUET

Ce vieux coquin de Renard retarde bien à venir !... Depuis près d'un mois, je l'attends en vain... Aurait-il manqué à sa promesse ?... Se serait-il fait découvrir ?... Dollard est capable de tout !... Et ces Iroquois dont on n'entend plus parler... Je suis dans l'anxiété... Et puis, il y a ces remords qui me torturent ! Le sommeil me fuit ; et je vis dans la terreur !... Il vaut mieux pour moi quitter ces parages... Oui je vais partir, et jamais on n'entendra parler de moi. (*Apercevant la Panthère qui se glisse vers lui.*) Mais que me veut ce sauvage ?

LA PANTHÈRE

C'est lui !... (*Il s'élance sur Larouet, le garrotte avec rage.*) Ah ! traître !... Je te tiens, et tu ne m'échapperas pas !... Dis ! C'est toi qui es Larouet, celui qui possède de l'eau-de-feu ?

LAROUET, *garotté, tremblant.*

Que me veut donc mon frère ?... Pourquoi cette colère contre moi ?... Je crois n'avoir fait que du bien à mes frères, les enfants des bois...

LA PANTHÈRE

Ah ! tais-toi !

LAROUET

En veux-tu de l'eau-de-feu ?... Délivre-moi de ces liens !

LA PANTHÈRE

Garde-là, ton eau-de-feu !... C'est toi qui, en trompant le Renard, le fis traître à sa nation ?... Je suis la Panthère, le fils du Renard !

LAROUET

Grand Dieu !... Je suis perdu ! (*Appelant.*)
A moi !... A moi !...

LA PANTHÈRE, *après l'avoir baillonné.*

Oui ! appelle à ton secours !... Venez, tous les visages pâles du monde !... Viens, toi-même, Esprit qui causait tant de frayeur à mon pauvre père !... Unissez-vous ensemble pour arracher Larouet à la vengeance de la Panthère !... Je vous en défie !...

Ah ! Larouet, lorsque pendant le combat, j'ai vu mon père et une partie des miens abandonner notre nation, ma rage fut telle que j'en fus aveuglé ; et Dollard me crut soudain devenu insensé et furieux... Quand tout à l'heure j'appris que c'était toi qui avais trompé mon père, j'ai voulu alors mourir... Oui, Larouet, je me serais tué, si le désir de me venger ne l'avait soudain emporté sur mon désespoir !... Ah ! je la tiens, ma vengeance, Larouet !... La joie maintenant remplit mon âme !... Ma rage va être satisfaite, et ma honte lavée !... Hâtons-nous !... Cherchons un endroit où personne ne nous troublera... (*Il l'entraîne dans la forêt.*)

SCÈNE VI

MONSIEUR DE MAISONNEUVE, L'ABBÉ SOUART,
LE RENARD, ANTOINE, LE PÈRE GRÉGOIRE,
QUELQUES HABITANTS DE VILLE-MARIE.

MONSIEUR DE MAISONNEUVE, *tout troublé.*

Venez, mon Père !... Venez, mes amis !... Arrêtons-nous ici, nous sommes assez éloignés.

ANTOINE

Qu'avez-vous donc, Monseigneur ?... Pourquoi nous entraînez-vous ainsi loin de Ville-Marie ?

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Ah ! Antoine ce que j'ai à vous dire est affreux !... Je ne veux pas que le peuple s'en doute pour le moment... Toute notre œuvre serait anéantie !

ANTOINE

Monseigneur, nous sommes dans une cruelle anxiété !... Votre trouble... La présence du Renard parmi nous... Tout nous dit qu'il se passe des choses graves...

MONSIEUR DE MAISONNEUVE, *à l'abbé Souart.*

Mon père, j'ai bien besoin aujourd'hui de toute l'aide de votre foi !... (*Aux gens de Vil-*

le-Marie.) Et vous, mes amis, il me faut votre générosité, votre courage et... votre sympathie ?

ANTOINE

Parlez, Monseigneur... Dollard serait-il mort ?

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Hélas ! oui, Antoine... Dollard et tous ses compagnons.

TOUT LE MONDE

Quoi ! Dollard et ses compagnons !... Tous morts !

LE PÈRE GRÉGOIRE

Hélas ! Qu'allons-nous devenir à présent ?

UN HABITANT DE VILLE-MARIE

C'est fini !... Bien fini !... Tout est perdu !

L'ABBÉ SOUART

Mes amis, montrez maintenant ce que vous êtes... Tout est perdu... Oui, si vous n'avez pas le courage d'envisager la situation. Mais cette épreuve, comme les autres, pourra se surmonter si vous savez rester calmes et courageux... si votre confiance en Dieu n'est pas ébranlée...

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Ce qui est horrible, mon Père, c'est que Dollard et ses compagnons sont morts parce qu'il s'est trouvé un traître dans la colonie.

ANTOINE

Quoi ! Monseigneur ! Dollard aurait été trahi ? C'est impossible !

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Le Renard, qui inconsciemment a été mêlé à cette affaire, l'âme bourelée de remords, et converti par l'exemple de Dollard, en me demandant le baptême tout à l'heure, m'a tout raconté.

ANTOINE

C'est incroyable, Monseigneur !

L'ABBÉ SOUART

Non, Antoine, ce n'est pas incroyable qu'au moment où Dollard et ses compagnons se sacrifiaient pour nous, Satan ait soudoyé un

nouveau Judas contre lui... Dans tous les âges Satan en trouvera qui, pour quelques deniers, se prêteront à son œuvre... Cette race des Judas ne s'éteindra jamais...

ANTOINE, *au Renard.*

Quel est donc le nom de ce traître ?

LE RENARD

Mon frère, c'est Larouet, de concert avec le Grand-Manitou.

ANTOINE

Quoi ! Larouet !... Ce misérable qui nous est arrivé ici, personne ne sait trop comment ni pourquoi ; qui fuit la société de ses compatriotes, et qui vit toujours au milieu des sauvages comme un proscrit !... Larouet aurait cette âme perverse !... Ah ! Monseigneur, il ne faut pas qu'un semblable criminel demeure une heure de plus en liberté parmi nous !... (*Au Renard*). Sais-tu où il se trouve maintenant ?

LE RENARD

Larouet doit se trouver aux environs de Ville-Marie... Je connais les endroits où d'habitude il se tient caché.

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Pourrais-tu conduire tes frères vers lui ?

LE RENARD

Mon bonheur est grand de pouvoir rendre service à mes frères.

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Allez, mes amis ! Suivez le Renard !... Efforcez-vous de vous emparer de ce traître... Ne le conduisez pas à Ville-Marie cependant ; car le peuple, qui apprendrait tout, pourrait se livrer sur lui, dans son désespoir, à des actes déplorables... Notre bon Père et moi, nous vous attendrons ici... Allez !

ANTOINE

Viens, le Renard !... Venez, mes amis !

SCÈNE VII

MONSIEUR DE MAISONNEUVE, L'ABBÉ SOUART

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Mon Père, quel coup !... Quelle nouvelle !...

L'ABBÉ SOUART

Tout ceci, Monseigneur, est incroyable.

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

J'avais comme un pressentiment... Moi qui, depuis dix-huit ans, n'ai eu qu'un but, qu'une pensée dans ma vie ; la survivance de Ville-Marie et la prospérité de la Nouvelle-France ; bien que convaincu de la nécessité de nous porter au-devant de l'ennemi, j'hésitais cependant à voir partir Dollard et ses compagnons. Il leur a fallu plaider longtemps leur cause avant que j'y consente ; et vous avez vu ma douleur à leur départ.

L'ABBÉ SOUART

Oui, Monseigneur, vous m'avez paru alors accablé de chagrin.

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Dollard m'avait souvent parlé de ce Larouet, et de l'infâme métier qu'il faisait... Jamais cependant je n'aurais cru qu'il pût se rendre jusque-là.

L'ABBÉ SOUART

Et qui l'aurait pu croire, Monseigneur ?

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Ah ! ce traître !... Il expiera son crime sans doute... Mais sa punition ne nous rendra pas Dollard et ses compagnons... Vous savez, mon Père, qu'ils étaient la fleur de mon peuple... Que faire, maintenant qu'ils sont morts !... Les Iroquois, encouragés par cette première victoire, seront invincibles... Quelle résistance puis-je leur offrir ?...

L'ABBÉ SOUART

Vous restez toujours, vous, Monseigneur... Tant que Maisonneuve sera debout, aucun espoir n'est perdu.

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Ah ! mon Père, je le sens bien, je ne suis plus ce que j'étais. J'ai vieilli... Si mon ardeur est toujours la même, mes forces sont à la veille de me trahir. Je ne peux plus compter sur moi comme autrefois.

L'ABBÉ SOUART

Monseigneur !...

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Ne protestez pas, mon Père, je sais ce que je dis... Hélas ! je vois se briser aujourd'hui l'espérance de ma vie, le fruit de tous mes efforts... Que va devenir Ville-Marie ! la Nouvelle-France tout entière ?... Les Iroquois sans doute, là-bas, se concertent entre eux pour venir nous donner l'assaut suprême... De France, nous n'avons pour le moment aucun espoir de secours...

L'ABBÉ SOUART

C'est pour Dieu que vous avez toujours travaillé, Monseigneur ; mettez votre confiance en lui.

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

C'est-à-dire que j'ai toujours cru travailler pour lui, mon Père... Mes fautes ont fait qu'il me rejette aujourd'hui... J'ai été trouvé indigne de faire son œuvre...

L'ABBÉ SOUART

Je vous en prie, Monseigneur, ne parlez pas ainsi !

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Ah ! sans doute, mon Père, je tomberai les armes à la main... Mais, voyez combien sera affreuse la perspective qui se présentera à moi au moment de la mort : je me serai dévoué toute ma vie à une œuvre qui m'était souverainement chère et que je croyais agréable à Dieu, pour en arriver à un désastre.

L'ABBÉ SOUART

Monseigneur !...

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

De plus, mon Père, j'aurai en mourant le regret amer d'avoir arraché de leur pays et de leur famille une foule de jeunes gens généreux, pour les conduire ici, au supplice...

L'ABBÉ SOUART

Ce que vous dites là, Monseigneur, est très mal... Votre but, ici, n'a-t-il pas toujours été, d'abord, l'évangélisation des sauvages ? S'il y a une œuvre dont Dieu ne peut pas se désintéresser, c'est bien celle-là. Aussi, malgré tous ces malheurs, il nous faut espérer, et espérer toujours !

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Espérer ! mon Père...

L'ABBÉ SOUART

Souvent, lorsque nous travaillons à une œuvre de Dieu, c'est au moment où tout nous semble désespéré que nous sommes le plus près de la victoire. Ainsi, Monseigneur... (*Il s'arrête, Antoine et le Renard entrent.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PLUS ANTOINE ET LE RENARD

ANTOINE, *entrant.*

Monseigneur, nous venons de trouver Larouet non loin d'ici, sur le point d'expirer !...

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Larouet ? Antoine !

ANTOINE

Oui, Monseigneur. Tout son corps n'est plus qu'une plaie horrible, et il baigne dans son sang. Il respire encore cependant, et les nôtres en ce moment cherchent à le ranimer. (*A l'abbé Souart.*) Venez vite, mon Père ! Peut-être aurez-vous le temps de le préparer à bien mourir.

L'ABBÉ SOUART

Courons, Antoine ! Quelque misérable qu'il fût, son âme a été rachetée par le sang d'un Dieu.

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Oui, allons, mon Père !

SCÈNE IX

LE RENARD, *seul.*

LE RENARD

La Panthère, mon fils, a vengé son père !... (*Il s'assied, triste et pensif.*)

SCÈNE X

LE RENARD, LA PANTHÈRE

LA PANTHÈRE, *entrant.*

Ah ! réjouis-toi, mon père !... Que le sombre chagrin quitte ton esprit !... Sois heureux à jamais !... Reviens à présent vers les nôtres, et porte ton front bien haut, car tu es vengé !...

Mon père, Larouet était aussi lâche que pervers... Il n'aurait pas entonné son chant de mort au poteau du supplice ! Il tremblait comme une femme, et ses gémissements réjouissaient mes oreilles. J'aurais voulu que tu fusses là, mon père. Mais j'ai dû me hâter à satisfaire ma rage, car les visages pâles rôdaient autour de moi dans la forêt.

Mon père, maintenant que la mort de Larouet a lavé notre honte, qui pourra l'emporter sur moi en bravoure et en courage et régner sur notre nation à la place d'Anahotaha ?... Ma renommée est établie.

Je serai un grand chef dont on parlera longtemps au conseil des vieillards... Laisse les visages pâles... Suis-moi au milieu des nôtres ; tu y verras ma gloire ; et ensemble, nous y trouverons le bonheur.

LE RENARD

Mon fils, l'âme de ton père est bien changée depuis la mort de Dollard... Je regrette ce que tu as fait...

LA PANTHÈRE

Comment, mon père !... Toi qui fus toujours le premier à te réjouir au supplice des prisonniers !... Toi dont l'esprit était si fertile à trouver de nouveaux tourments : tu regrettes aujourd'hui la mort de Larouet, du traître qui t'a couvert de honte...

LE RENARD

Les visages pâles ont autant de raisons que nous de se venger de Larouet. Cependant, quand ils l'ont trouvé tout à l'heure sur le point d'expirer ils se sont empressés auprès de lui pour soulager ses douleurs.

LA PANTHÈRE

Les visages pâles sont des femmes. Leur âme est incapable de souffrir ; incapable même de voir souffrir...

LE RENARD

Que dis-tu, mon fils ?... Les visages pâles sont incapables de souffrir !... Qui donc plus courageusement que Dollard et ses compagnons a supporté l'ardeur de la soif, la fatigue et les privations de toutes sortes ?... Nous avons failli, nous ; ils se sont rendus jusqu'au bout. Et pourtant, tu sais que c'était toujours la tâche la plus rude qu'ils se réservaient.

LA PANTHÈRE

Oui ! Dollard et ses compagnons étaient des héros !...

LE RENARD

Je vois aujourd'hui, mon fils, qu'il existe une autre loi, supérieure à notre loi de vengeance... Dollard m'a appris que la miséricorde envers les malheureux, que le pardon des injures ne rabaisaient pas une grande âme ; mais, qu'au contraire, cela la relevait plus encore.

LA PANTHÈRE

Ce que vous me dites-là, mon père, me surprend tellement, et est si nouveau pour moi, qu'il faudra que mon esprit y réfléchisse longtemps avant de le comprendre.

LE RENARD

Va, mon fils !... Rejoins les nôtres !... Règne sur eux avec sagesse et courage !... Pour moi, je demeure auprès des visages pâles. La robe noire m'instruira de toutes ces choses qui me paraissent si belles, et que je ne fais qu'entrevoir... Après avoir si longtemps servi l'Esprit de mensonge, je pourrai à mon tour me dévouer au service du Dieu des miséricordes que Dollard servait.

LA PANTHÈRE

Eh bien ! j'irai seul, mon père, et je règnerai sur notre nation. Je vous promets que la robe noire aura toujours auprès de moi un accueil bienveillant... Qui sait ?... Un jour, peut-être, mon esprit s'ouvrira à ces choses... Mais on vient, mon père, je me retire.

LE RENARD

Non, demeure, mon fils... Je veux que tu sois témoin de la grande bonté des visages pâles.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MONSIEUR DE MAISONNEUVE,
L'ABBÉ SQUART, ANTOINE, LE PÈRE GRÉGOIRE,
QUELQUES HABITANTS DE VILLE-MARIE

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Larouet, mort, réconcilié avec Dieu, offrant ses souffrances en expiation de ces crimes, pardonnant même à la Panthère, son bourreau ; le Renard, cet ennemi acharné des chrétiens soupirant maintenant après le baptême ; voilà, dans notre malheur, des consolations bien grandes que Dieu nous envoie.

L'ABBÉ SQUART

C'est là, Monseigneur, la vengeance de Dollard... C'est ainsi que les martyrs se vengent,

**Toute sa force vous est
conservée**

LE THÉ
"SALADA" 532F

Tout frais des plantations

LIVRETS AVEC

ANNEAUX POUR

FEUILLETS MOBILES

L'Action Sociale Limitée

103, Ste Anne, 103

QUEBEC

ANTOINE

Oui, mon Père, eux seuls ont pu obtenir de Dieu de semblables miracles.

LA PANTHÈRE

Mes frères, les visages pâles auraient grand tort de pleurer la mort de Dollard... Dollard n'est pas mort!... Il s'est endormi dans un triomphe éclatant pour vivre pendant les siècles!... Oui, je les ai vu partir, ces fiers envahisseurs de notre pays, et la honte était sur leur front. Ils y étaient entrés, avides de carnages et de victoires; ils en sortaient humiliés à jamais... Le nom de Dollard sera pour l'avenir notre meilleure sauvegarde.

LE RENARD

Oui, mes frères, les visages pâles auraient grand tort de pleurer la mort de Dollard. Par son sacrifice, il a vaincu le Grand-Manitou déchaîné contre eux. Aussi, l'Algonquin mourra; le Huron, hélas! mourra peut-être, lui aussi; mais le peuple de Dollard ne mourra pas!

MONSIEUR DE MAISONNEUVE

Mes amis, vous le voyez: grâce au dévouement de Dollard, tout danger est disparu pour nous. Nous allons nous remettre à notre tâche avec une ardeur nouvelle, car cette terre de la Nouvelle-France a acquis un nouveau droit à notre attachement: elle est devenue la terre de Dollard; et désormais, notre cri de ralliement sera: "Le peuple de Dollard ne meurt pas!"

TOUT LE MONDE

Le peuple de Dollard ne meurt pas!

— FIN —

" C'EST UN CANARD "

Tout le monde sait le sens de cette locution par laquelle on désigne une fausse nouvelle.

Mais nous croyons que l'on sait moins l'origine de cette expression bizarre. La voici:

Son inventeur est un membre de l'Académie de Paris, M. Cornelisen. Mis en veine d'imagination par les journaux auxquels il était abonné, voulant renchérir sur eux tous et peut-être aussi leur donner une leçon, M. Cornelisen communiqua à l'un d'eux l'expérience suivante, bien propre à démontrer la voracité peu commune du canard.

On avait réuni vingt de ces volatiles.

L'un d'eux avait été haché menu avec ses plumes, son bec et ses pattes et servi aux dix-neuf autres qui l'avaient avalé gloutonnement.

L'un de ces derniers à son tour servit de pâture aux dix-huit survivants, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui, dans un temps déterminé et fort court, se trouvait avoir dévoré ses dix-neuf camarades.

Tout cela, spirituellement conté, obtint un succès qui dépassa l'espérance de l'auteur, et l'histoire fit rapidement le tour de la presse de toute l'Europe.

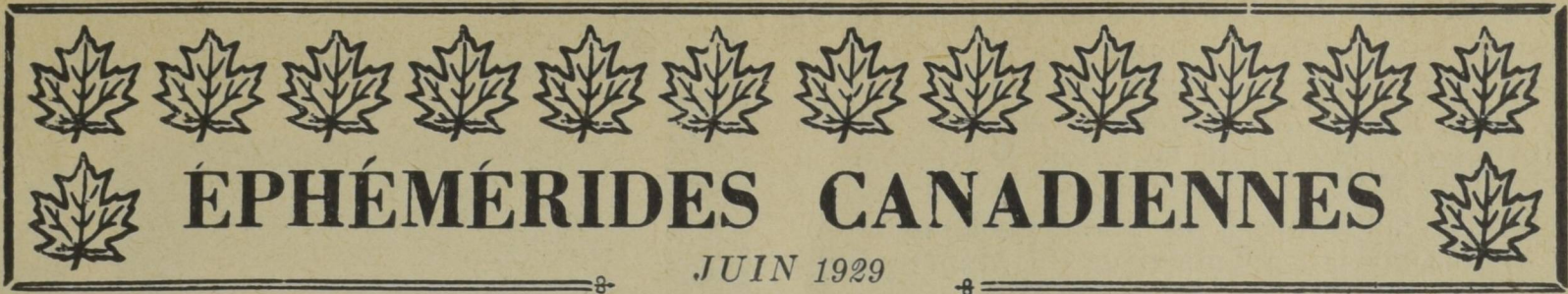
Elle était à peu près oubliée, quand elle revint d'Amérique, flanquée d'un procès verbal d'autopsie du dernier des vingt canards, chez qui on avait constaté de graves lésions de l'œsophage.

Aussi, quand on voulut parler d'une nouvelle fantaisiste, prit-on l'habitude de dire: *Encore un canard!*

DÉCLARATION POUR IMPOTS

MADAME.— Comment allons-nous déclarer ce piano? Instrument d'étude ou d'agrément?

MONSIEUR.— Instrument de torture.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUIN 1929

1 — M. l'avocat Louis Saint-Laurent, de Québec, est élu bâtonnier du Barreau de la Province de Québec.

— Les "Prévoyants du Canada" payent pour la première fois un versement à leurs assurés. Les 1,345 sociétaires de la première heure qui vivent encore, vont recevoir pour chaque part la somme de \$81.86.

2 — La béatification de Don Bosco qui a lieu aujourd'hui même à Rome, réjouit grandement les cœurs canadiens. Le nouveau bienheureux était en effet vénéré depuis longtemps dans nombre de nos institutions charitables.

3 — De grandes fêtes ont lieu au Collège de l'Assomption à l'occasion de la première visite de S. G. Mgr Lamarche, évêque de Chicoutimi, à son Alma Mater, depuis son élévation à l'épiscopat.

— A Hamilton, Ont., décède le brigadier-général Sir John Morrison Gibson, ancien lieutenant-gouverneur de l'Ontario, à l'âge de 87 ans.

4 — A Rimouski a lieu l'ouverture d'un congrès de colonisation sous le bienveillant patronage de S. G. Mgr G. Courchesne, évêque du diocèse.

5 — A Montréal décède M. Louis-Conrad Pelletier, C.R., député de Laprairie au Parlement fédéral de 1891 à 1896, à l'âge de 77 ans.

— M. Paul-Eugène Gosselin, du Collège de Lévis, et Gérard Benoît, du Séminaire de Québec, remportent le prix du Prince de Galles, respectivement en Philosophie et en Rhétorique. M. Gosselin avait déjà gagné ce prix en Rhétorique, en 1927.

— M. le Docteur Arthur Vallée et M. L.-P. Geoffrion, de Québec, reçoivent le titre de Docteurs es-Lettres, "honoris causa", de l'Université Laval.

7 — Une nouvelle unité sanitaire vient d'être créée à Chicoutimi. La direction en a été confiée au Dr El. Potvin. C'est la dixième unité sanitaire de la Province de Québec.

9 — La clôture du triduum marial à N.-D. de Lévis donne lieu à une impressionnante démonstration religieuse. Une procession de 5,000 personnes faisant escorte à onze statues de la Vierge parcourt les rues décorées de la petite ville pour se rassembler finalement sur la place de l'église où se trouvaient massées près de 25,000 personnes. Sur une estrade prenaient place S. E. le Cardinal Rouleau et

les membres du clergé. C'est de là que M. l'abbé E. Carrier, curé de Lévis, fait acclamer la Sainte Vierge par la foule.

10 — On apprend que S. Em. le Cardinal Rouleau a donné aux RR. Pères Jésuites l'autorisation de construire un nouveau collège classique dans la ville de Québec.

11 — On inaugure aujourd'hui à Toronto, le "Royal York", vaste hôtel du Pacifique Canadien, le plus considérable de tout l'Empire Britannique. Ce nouvel hôtel a coûté \$16,000,000.

— La Cour d'Appel de Québec confirme un premier jugement de la Cour des Sessions de la Paix, contre M. Drapeau, propriétaire de théâtres. Il ressort de ce jugement que sont constitutionnelles les lois défendant l'admission aux théâtres des enfants au-dessous de seize ans, et prohibant l'ouverture de ces théâtres le dimanche.

— La Cie "Price Bros" de Québec obtient la permission de construire un immeuble de dix-sept étages sur la rue Ste-Anne, en notre ville.

12 — On apprend le décès du R. P. Chausse, ancien supérieur des Missionnaires du Sacré-Cœur à Québec, arrivé à Fribourg, en Suisse, le 30 mai dernier. Le défunt était âgé de 44 ans et 8 mois.

— MM. Lucien Moraud et Robert Tascheureau, avocats de Québec, sont nommés professeurs agrégés à la Faculté de Droit de l'Université Laval.

— Cet après-midi s'ouvre solennellement le premier congrès marial de Québec, à la salle des Promotions de l'Université Laval. On y remarque la présence de S. Em. le Cardinal Rouleau, Archevêque de Québec, de plusieurs autres membres de notre épiscopat et d'un nombreux clergé.

— La maison bénédictine de Saint-Benoît du Lac, près de Magog, est érigée canoniquement en prieuré. Le prieur sera Dom Fernand Lohier, et le sous-prieur, Dom Léonce Crenier.

13 — Le Congrès marial de Québec se poursuit avec grand succès. Ce matin, à la messe pontificale chantée en la Basilique par S. G. Mgr Brunault, évêque de Nicolet, S. Em. le Cardinal Rouleau bénit une statue de N.-D. de Recouvrance. Cet après-midi, au Manège militaire, a lieu une nombreuse réunion de dames et de jeunes filles. Ce soir, au même

endroit, près de 10,000 hommes et jeunes gens rendent un éclatant hommage à la Ste Vierge, par leurs prières et leurs acclamations.

14 — L'hon. M. Lapointe, ministre de la Justice à Ottawa, fait, en avion, le trajet de la Capitale fédérale à Québec, où il doit ce soir prendre la parole à la séance solennelle du Congrès marial, à l'intérieur du Manège militaire. A cette soirée, prennent aussi la parole, S. G. Mgr Omer Plante, président du Congrès, S. Ém. le Cardinal Rouleau, S. Ex. Mgr Casulo, Délégué Apostolique ; l'hon. M. Taschereau, premier ministre à Québec ; l'hon. sénateur Thomas Chapais, S. H. M. Oscar Auger, maire de Québec, et M. l'abbé Arthur Lacasse, qui lit un poème dédié à N.-D. du Canada.

— Le gouverneur général du Canada, Lord Wellington, proroge la session fédérale.

15 — L'une des cérémonies les plus impressionnantes du Congrès de Québec est la réunion sur la place du Manège militaire de près de 15,000 enfants portant des drapeaux aux couleurs mariales. Toute cette jeunesse rend hommage à notre Mère du ciel par ses chants et ses acclamations. Le spectacle était unique.

16 — Le Congrès marial se termine par une procession triomphale à travers les rues de Québec toutes décorées de banderoles et de drapeaux. Plus de 30,000 personnes figurent dans le cortège, et sur la place de l'Esplanade, où se termine la procession, près de 100,000 personnes acclament les vœux du congrès dont S. Ém. le Cardinal Rouleau donne lecture. C'est en présence de cette foule que S. H. M. Oscar Auger consacre la ville de Québec à la Très Sainte Vierge.

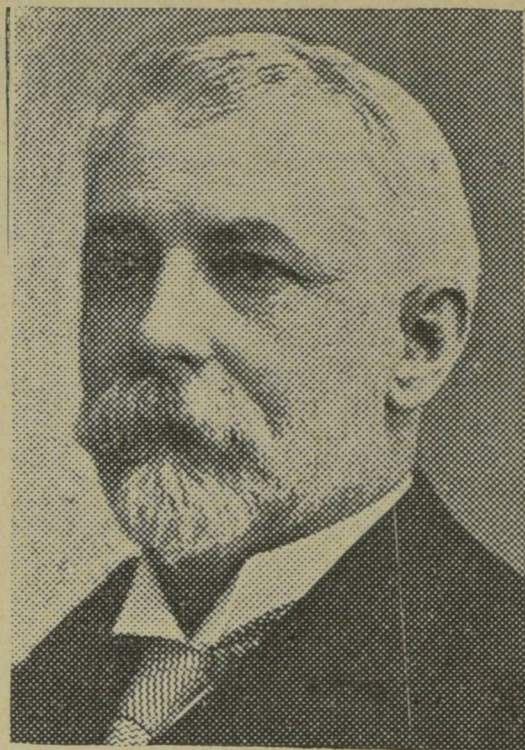
— A Victoriaville on célèbre solennellement le centenaire de l'ouverture des "Bois francs" à la colonisation. A cette occasion a lieu la bénédiction d'une croix lumineuse sur le Mont Saint-Michel où se sont déroulées ces fêtes, auxquelles 15,000 personnes ont pris part.

18 — Aujourd'hui s'ouvrent à Lévis des fêtes religieuses commémorant le cinquantième anniversaire de la fondation de l'Hospice St-Joseph de la Délivrance, que dirigent les RR. SS. de la Charité de Québec. S. Ém. le Cardinal Rouleau assiste à ces fêtes.

19 — M. l'abbé Philéas Fillion est élu supérieur du Séminaire de Québec et Recteur de l'Université Laval.

20 — L'hon. J.-L. Perron, ministre de l'Agriculture à Québec, communique aux représentants de la presse, le programme agricole qu'il entend mettre à exécution. C'est un document volumineux qui annonce de nombreuses améliorations.

— Un avion que l'on était à essayer accroché des fils électriques en plein port de Montréal, et il fait une plongée dans le fleuve. Les trois hommes qui le montaient sont noyés.



FEU L'HON. W.-S. FIELDING

— M. le chanoine J.-E. Duchesne est élu supérieur du Séminaire de Chicoutimi.

21 — M. Jean-Marie Beudet, organiste à Saint-Dominique de Québec, gagne la bourse de \$3,000 donnée par le Gouvernement provincial. Ce prix lui donne droit d'aller étudier deux ans en Europe.

23 — Au milieu d'un violent orage qui s'abat sur la région de Montréal, la foudre tombe sur le couvent des Dames du Sacré-Cœur, au Sault au Récollet, et cette belle institution est complètement détruite par les flammes.

Les pertes sont estimées à \$1,000,000, et les assurances ne sont que de \$200,000.

— A Ottawa décède le T. H. M. W.-S. Fielding, ancien ministre des Finances du Canada, à l'âge de 81 ans.

24 — Le jury chargé d'examiner les ouvrages pour le concours du prix David fait connaître sa décision.

Dans la section littéraire, M. J.-C. Harvey, rédacteur au *Soleil*, remporte le premier prix avec son roman *L'homme qui va !...*, et M. Marius Barbeau, d'Ottawa, le second prix, pour son ouvrage anglais *The downfall of Temlahan*.

Pour les ouvrages en vers, Mlle Simone Routier, de Québec, auteur de *l'Immortel Adolescent*, et Alice Lemieux, de St-Michel, qui a publié un livre intitulé *Poèmes*, arrivent

ex-æquo pour la première place. Il n'y a pas eu de second prix dans cette section.

Nous tenons à avertir nos lectrices que le livre de M. Harvey ne peut être mis entre toutes les mains.

— La traditionnelle procession de la Saint Jean Baptiste a lieu avec grand succès dans la plupart de nos grandes villes canadiennes-françaises.

— A Québec, sur les terrains de l'Exposition provinciale, s'ouvre la "Semaine Nationale."

27 — On apprend que le *Soleil* de Québec serait bientôt vendu à un syndicat dont l'hon. M. Nicol, trésorier de la Province, M. Howard, député de Sherbrooke au Parlement fédéral, M. le Sénateur Paradis et M. Adélarde Raymond seraient membres.

29 — M. Arthur Delorme, du Séminaire de philosophie de Montréal, remporte le prix Collin, pour la section des Sciences au baccalauréat de l'Université de Montréal, et M. Émile Fréchette, du petit Séminaire de Montréal, gagne le même prix dans la section des Lettres. Ils conservent respectivement 79.7 sur 80 et 88.3 sur 100.

— En travaillant à protéger une écluse, cinq hommes se noient à la Rivière du Loup en bas.

30 — A un concours d'éloquence donné à l'occasion de la Semaine Nationale de Québec, M. Jean Lesage, élève de Rhétorique au Séminaire de Québec, remporte le premier prix. M. Pierre Morisset, E. E. M., et M. Roger Ouimet, E. E. D., gagnent respectivement le deuxième et le troisième prix.

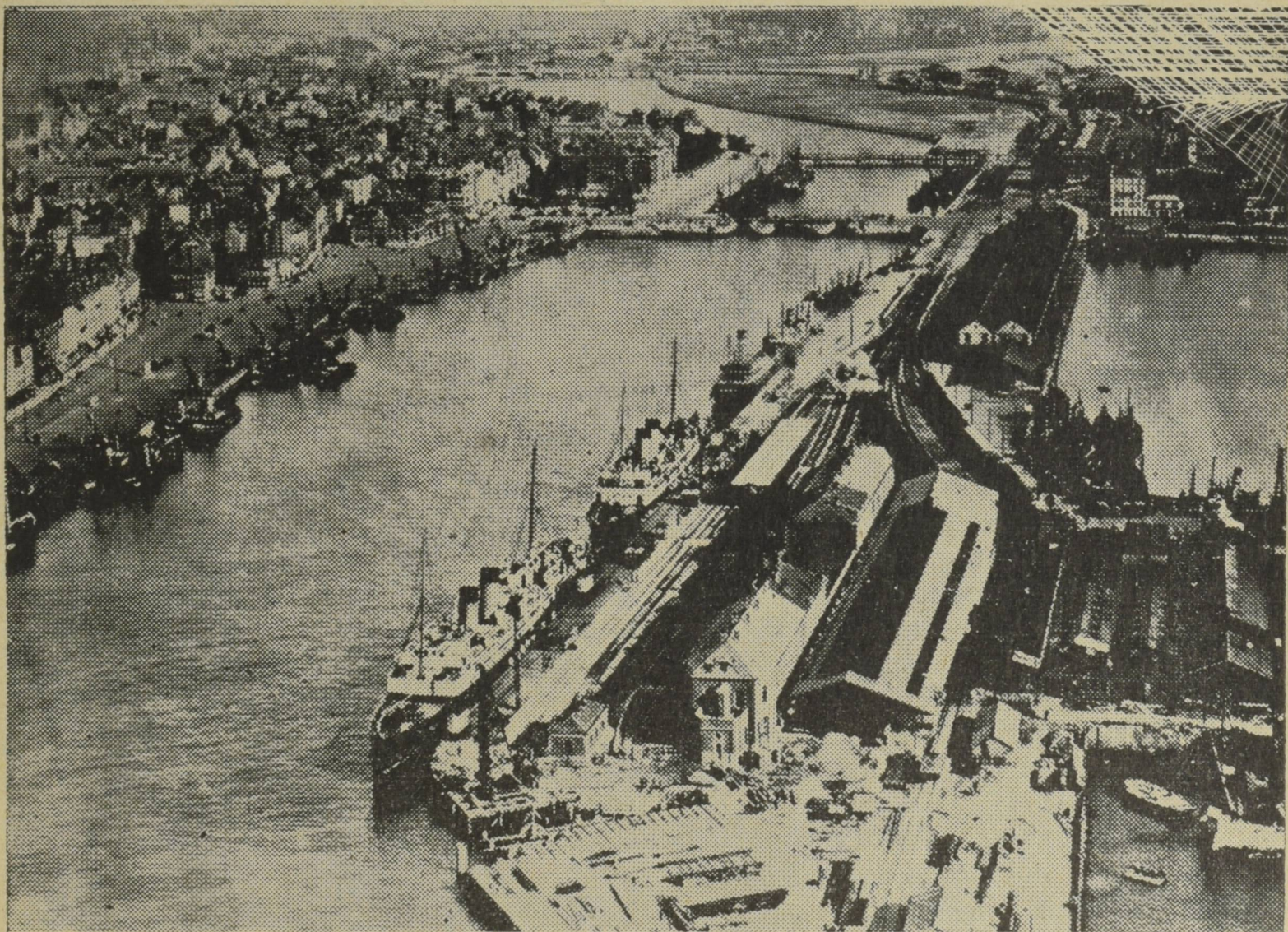
RÊVE D'UNE PETITE FILLE

Dans un riche magasin de jouets, Monique est conduite par sa maman au rayon des poupées.

La vendeuse présente un "bébé marcheur envoyant des baisers" et un "bébé parlant les yeux dormeurs"; elle insiste sur les mérites de celui-ci :

— Il dort et il parle, Mademoiselle.

— Maman, je voudrais un bébé qui dorme vraiment et qui me raconte ses rêves.



LA VILLE DE BOULOGNE, EN FRANCE, vue d'un avion.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

MACHINE HUMAINE ET VACANCES

LA machine humaine est censée au repos durant les vacances, mais en réalité elle y court plus de risques que d'habitude, puisque, à toutes les maladies auxquelles elle est exposée en temps ordinaire, s'ajoutent les accidents qui sont en plus grand nombre qu'aux autres époques de l'année.

J'ai parlé le mois dernier de la submersion, qui a fait encore plus de victimes que d'habitude ces semaines dernières, à cause de la chaleur. Mais il survient bien d'autres choses durant les vacances.

* * *

Il y a par exemple les moustiques ou maringouins dont les légions surgissent soudain on ne sait d'où, au grand ennui de ceux sur lesquels ils s'abattent en nuages.

On sait s'ils sont incommodes, ennuyeux, exaspérants.

En eux-mêmes ils ne sont pas absolument dangereux ; ils provoquent bien de la démangeaison, de la cuisson, des éruptions parfois assez volumineuses pour donner fort mauvaise apparence, surtout lorsqu'elles siègent à la figure ; tout ceci ne va pas jusqu'aux accidents graves, à moins que l'on ne soit affligé d'un tempérament d'une sensibilité particulière au venin de ces incommodes bestioles ; mais leurs piqures présentent un autre danger qui n'est pas à dédaigner. Ce sont des blessures, légères si l'on veut, mais des blessures d'autant plus facile à infecter qu'elles sont multiples, qu'elles portent à un grattage violent et fréquent, et que le derme, partie moyenne de la peau, est bientôt mis à nu sous les coups d'ongle répétés.

Or, le derme est une porte d'entrée facile aux microbes ; et ces derniers pullulent sous les ongles les mieux soignés.

L'infection des piqures de moustiques est donc facile. Et de fait il ne se passe pas d'été,

que des abcès nombreux et parfois assez graves n'ont pas d'autre origine.

Il faut donc ne pas trop négliger les piqures de maringouins, et les traiter à une solution boriquée, teinture d'iode ou autre antiseptique au premier signe d'infection.

* * *

Durant l'été les citadins peu au courant des choses de la campagne, surtout les enfants, sont portés à se mettre sous la dent tout ce qui plaît à leurs yeux.

Il y a d'abord les fruits verts, contre lesquels il importe de les mettre en garde, car ils peuvent être la cause d'indigestions douloureuses, et même mortelles.

Et puis il y a les fruits vénéreux, dont plusieurs ont l'apparence la plus attirante.

Il faut donc avertir les enfants de ne rien manger sans avoir demandé auparavant renseignements et conseils ; et se souvenir ensuite que le lait est le plus banal des contrepoisons, et celui qui peut rendre le plus de services en attendant l'arrivée du médecin, car il est facile de se le procurer.

* * *

Puis il y a les blessures et fractures, que les accidents d'automobile multiplient.

Ici encore, en attendant le médecin, il ne faut pas oublier que, dans les fractures la première chose à faire est d'immobiliser le membre avec ce que l'on a sous la main : cannes, parapluies, bouts de bois, outils d'auto, et maintenir le tout avec des mouchoirs, ceintures, bandes de pneu, etc. La fracture immobilisée n'est pas réduite ; mais on prend le seul moyen de l'empêcher de s'aggraver, de devenir ouverte par exemple, et on diminue la douleur.

* * *

Pour les blessures, il s'agit d'arrêter la trop grande perte de sang, et de prévenir l'infection.

On arrête le sang en comprimant avec le doigt, aussi longtemps qu'il le faut le vaisseau déchiré ou coupé, en appliquant un bandage compressif ou un garrot.

Ce dernier s'établit rapidement avec un mouchoir, un morceau de chemise ou de sous-vêtement, ou mieux une bande élastique que l'on peut tailler facilement dans une chambre à air. Il suffit ensuite de placer au bon endroit un bout de bois approprié, emprunté à une branche d'arbre par exemple, et de tourner pour serrer. Un tampon, petit mouchoir roulé dur, morceau de bois, foin pressé, etc., placé vis-à-vis de l'endroit à comprimer, facilite l'efficacité du garrot.

On sait que l'hémorragie peut se produire par une veine ou une artère. Dans le premier cas, le sang est rouge foncé, et sort en bavant. Dans le second il est rouge plus vif, et sort par saccades. Si l'hémorragie est veineuse, appliquer le garrot entre l'extrémité des membres et la plaie. Si l'hémorragie est artérielle, appliquer le garrot entre le cœur et la plaie.

Un blessé qui a perdu une grande quantité de sang doit être tenu la tête basse, pour éviter la syncope possible.

* * *

Après l'hémorragie, l'autre danger à combattre, moins immédiat mais non moins redoutable, est l'infection.

L'infection est possible aussitôt que la peau, est éraflée, et que sa partie majeure, le derme est mise à nu. La porte est alors ouverte aux microbes contre lesquels l'épiderme fait barrière, et d'autant plus grande que la blessure, ou l'éraflure est plus considérable.

Dieu sait si les microbes pullulent un peu partout, surtout sur le sol des routes, où celui du tétanos, très redoutable, se rencontrent souvent dans le crottin de cheval.

L'air renferme beaucoup moins de microbes que le sol ou les objets usuels.

Si on n'a pas sous la main un liquide antiseptique, eau boricuée, teinture d'iode, peroxyde d'hydrogène ou eau bouillie pour laver

la plaie, il vaut mieux ne pas entreprendre de la nettoyer.

Et si l'on n'a pas à portée des pièces de pansement propres, c'est-à-dire aseptiques parce qu'elles ont bouilli et ont été conservées ensuite à l'abri des souillures, il vaut mieux laisser la blessure à l'air libre. Elle court moins de risques de s'infecter.

* * *

Une précaution dont l'usage devrait se répandre serait de transporter dans la poche de chaque automobile des pièces de pansement.

Il se vend aujourd'hui dans les pharmacies des pansements complets : gaze aseptique, coton absorbant, bandes, mêmes quelques pastilles pour faire rapidement des solutions antiseptiques. Le tout ne représente qu'un tout petit volume, et devrait avoir autant sa place dans une auto que les nécessaires pour la réparation des pneus.

LE VIEUX DOCTEUR.

EXPÉRIENCE REFUSÉE

Le duc de Wellington, qui gagna la bataille de Waterloo, n'aimait pas qu'on le dérangeât inutilement. Les audiences qu'il accordait étaient généralement de courte durée. C'est à peine s'il indiquait un siège à ses visiteurs, quelle que fût leur qualité.

On lui annonça, un jour, vers midi, à l'heure où il allait quitter son bureau, un individu qui insistait vivement pour le voir.

Faites-le entrer ! commanda le duc.

— Qu'est-ce que vous voulez ? interroge brutalement le terrible homme de guerre.

— J'ai l'honneur d'apporter à Votre Grâce une veste à l'épreuve de la balle, balbutia le visiteur.

— C'est bien, fit Wellington ; mettez-la...

L'inventeur rayonnant se dit *in petto* :

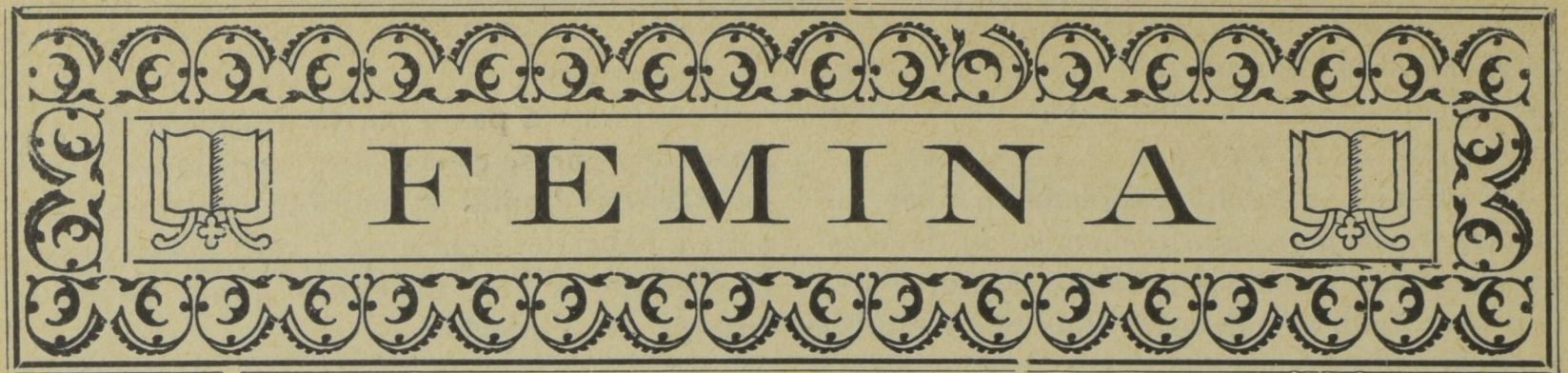
— Ça va... le duc veut voir l'effet que ma veste produit sur le dos de quelqu'un...

Et, tout heureux, il endossa la veste magique.

A ce moment, Wellington sonna. Un soldat parut.

— Va me chercher un fusil chargé ! lui ordonna-t-il.

Alors l'inventeur se rua vers la porte et disparut en courant sans demander son chemin.



Un peu de repos...

LES heureux jours des vacances trop vite passés nous libèrent de mille et une occupations. Les uns font trêve à leurs travaux, les autres à leurs études, l'un s'achemine vers la plage où se renoueront les liens d'anciennes amitiés, l'autre cherche l'air vivifiant de la montagne. Ceux-là feront une courte halte au village natal à la " maison des vieux " où les voisins et les parents seront heureux de les revoir. Ceux-ci s'isoleront dans leur villa afin de jouir plus intensément des beaux jours de l'été qui s'en va.

Cependant tous ne peuvent pas prendre leurs vacances. Combien, à qui les heures de repos sont distribuées d'une manière si parcimonieuse, seraient ravis de visiter des endroits chers à leur souvenir. Combien, dont la santé est chancelante, sentiraient les forces leur revenir après un repos bienfaisant ? Mais la vie a ses exigences et croyons que parmi ceux que la nécessité rive au travail quotidien, le rôle de la mère de famille est pour un grand nombre une tâche des plus lourdes. Celle-ci doit en effet pratiquer constamment l'oubli de son bon plaisir et de ses préférences. Même quand la chaleur se fait accablante, la ménagère doit s'occuper des détails du ménage, de la préparation des repas et du soin de chacun.

Combien parmi ceux qui prennent des vacances chez des parents ou des amis, s'occupent du surcroît de travail qu'apporte leur visite et parmi ceux qui remarquent ce détail, combien ont l'excellente idée de diminuer la tâche en aidant la maîtresse de maison surchargée de besogne...

Nous avons vu à maintes reprises à notre temps où les voyages se font si facilement, des visiteurs se présenter sur la fin d'un repas,

obligeant ainsi la ménagère à recommencer une tâche peu agréable en soi, surtout quand " la visite " composée de cinq ou six personnes n'est pas annoncée et que la cuisine n'est pas pourvue des améliorations électriques modernes.

Ces détails sont bien peu de chose en somme mais ils dénotent le degré d'éducation reçue.

J'avoue franchement que je préférerais " ne pas dîner " ... plutôt que d'obliger quelqu'un à préparer un repas pour toute une famille à une heure où il est préférable de se reposer.

La délicatesse est la fleur de la charité, a-t-on dit, elle est aussi le complément de l'éducation. Ceux qui depuis leur enfance travaillent à acquérir cette demi-virtu souffrent de procédés de ce genre et certes ils ont raison...

Prenons des vacances, visitons nos amis et amusons-nous bien, c'est le mot à l'ordre du jour. Mais soyons délicats et n'arrivons pas à l'improviste à l'heure où nous savons déranger considérablement. Il est toujours facile de prévenir, ne fut-ce que par un coup de téléphone... de cette manière les choses s'organisent, la maîtresse de maison sera prête à vous recevoir... votre plaisir sera augmenté d'autant car il est toujours désagréable de constater que l'on n'arrive pas " au bon moment "...

Jeanne LE FRANC.

PHILOSOPHIE

Un berger commence à se faire vieux.

— Quel âge avez-vous, lui demande-t-on.

— Je n'en sais rien !

— Comment, vous ne savez pas votre âge ?

— Je compte mes brebis et mon argent, répondit-il, comme j'ai peur qu'on me les vole, mais mes années, pas besoin de les compter, je ne risque rien de les perdre.

BOITE AUX LETTRES

Leçons d'une lutte

“ A celle qui est sans force ”.

GRILLON.— Pour ce que vous me dites, je vous remercie, bien que je me sente inférieure à toutes ces jolies choses... et je passe à vos questions.

La Présidente d'une convention d'anciennes doit voir à la perfection de l'organisation et au bon arrangement du programme des fêtes. Ce sont les religieuses qui reçoivent leurs anciennes, le banquet est leur contribution et s'il n'y a pas de soirée ou séance donnée par les élèves actuelles, on devra profiter de la fin du banquet pour remercier les religieuses et les personnages qui auront contribué à l'éclat des fêtes. A la fin du banquet vous aurez à offrir la souscription des anciennes. Si le conventum dure plusieurs jours, la présidente devra s'occuper aussi de procurer de l'accommodation aux anciennes. Je vous souhaite tout le succès possible et je vous remercie de tout cœur de votre gracieuse invitation, qu'il m'est malheureusement impossible d'accepter. N'étant pas une ancienne de votre Alma Mater, j'aurais un peu l'air d'une intruse... je ne vous en chéris pas moins.

MARIA.— Je suis heureuse et fière de vous souhaiter la bienvenue. Ne laissez pas s'éteindre le phare de la divine espérance, c'est à sa lueur qu'il faut vivre car vous savez la chanson “ Sans espérance vaut mieux mourir ”... Toutes les positions sont bonnes car aucune ne nous honore, c'est nous qui les honorons en remplissant bien notre tâche. Donner le meilleur de soi aux jeunes intelligences est une belle part et la plus méritoire assurément, mais il faut aimer les enfants et ne pas craindre ses peines. Vous ferez pour le mieux et suivrez votre chemin car il y a du bien à faire tout le long de la route... Je prie Dieu de vous donner le don de Force et de mettre devant vos yeux le flambeau qui éclaire tout, la Foi qui conduit à l'acceptation.

FRAGILE.— Je remets votre article à la rédaction de la Revue.

Votre joli billet mauve “ couleur de nuit ” m'a révélé toute une myriade de choses vous concernant, inconnues jusqu'à aujourd'hui.

L'Apôtre vous intéresse? J'en suis heureuse et votre affection constante me fait honneur.

Jeanne LE FRANC.

Phébé se rapproche pour lécher mieux la teinte qui s'affaiblit sur l'assiette d'argent ; le premier disque de l'astre nocturne effleure le front livide, et s'estompe en cortège une bande cousue de bijoux luxueux ; ce tissu semble solide mais hélas, nous en connaissons la valeur... Une frange couleur de feu trompe l'œil, prends garde ô âme, ce règne n'est que duperie !...

Entends le choc des armes ; pas même l'épée de Roland n'aurait survécu à celle du vainqueur bleu ! La nuit est d'une force visible ; elle endort tous les maux, comme toutes les gloires et les défaites, c'est elle qui règne maintenant ! Lutte inutile quand elle frappe !

N'as-tu chère âme, l'existence frappante d'une ambition détruite?... Comme le faible vaincu, que te sert-il lutter contre la puissance?... Tu as vu le jour se quereller avec la nuit, tu l'as vu enfin céder, faiblir, mourir... Grave avec le burin cette leçon de résignation !

A l'heure venue, tais-toi et s'il faut briser ton rêve, fais-le dans la vaillance ; pourquoi te cramponner à l'éphémère ? Les derniers vestiges d'une vie rose, t'enlèveront brutalement l'espoir que tu caressais ; ne vaut-il pas mieux le donner vaillamment?...
FRAGILE.

St-Césaire.

Comment développer le sentiment de la personnalité chez les enfants

QN se plaint généralement aujourd'hui, et l'on n'a pas tort, que l'éducation contemporaine ne forme plus de caractères personnels, de volontés indépendantes, d'hommes enfin qui agissent et n'agissent que sur l'ordre de leur conscience à eux, indépendante des oscillations de l'opinion, des changements de la mode, des sarcasmes du qu'en dira-t-on, de l'entraînement moutonnier de la foule. Il semble que l'éducation actuelle ne donne plus que des caractères forgés sur le modèle du “ comme tout le monde ”. Et de fait, ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui ne pensent, n'agissent, ne parlent, ne vivent que comme pense, agit, parle et vit ce monsieur Tout-le-Monde, que chacun méprise en son for intérieur, mais que chacun redoute et n'ose braver. La mode n'est pas seulement un tyran en matière d'habillement : c'est la

Encouragez nos annonceurs

mode qui aiguille et règle l'activité totale de bien des gens. Or, il est absurde de se laisser dominer par elle : la mode, a-t-on dit justement, c'est le goût des autres. Et c'est malheureusement une absurdité dangereuse. Car les caractères impersonnels deviennent des non-valeurs ou des nuisances sociales. L'homme qui n'agit point de lui-même et par lui-même, *de motu proprio*, qui se règle sur les autres, est la proie facile des meneurs et de tous ceux qui pêchent en eaux trouble. Il est sans résistance devant le mal triomphant, comme il est sans conscience devant tout problème moral. C'est un instrument docile dans les mains de qui le domine, c'est une épave que le flot, à son caprice, mène à droite ou à gauche, fait monter ou descendre. Son idéal, c'est de faire "comme les autres", et sa tactique c'est l'à peu près. Soumis à des influences pas trop nocives, il devient le pâle et vulgaire honnête homme au sens strictement légal du mot ; jeté au sein d'une société vicieuse, il est l'homme de toutes les basses besognes qu'il accomplit sans dégoût ni résistance. Car l'homme qui manque de personnalité manque de conscience. L'homme moral ne doit avoir d'autre guide que sa conscience éclairée : il ne se laisse commander que par elle ; il s'obéit à lui-même. L'éducation de la personnalité consistera donc surtout à former aux enfants une conscience droite, claire et indépendante. Nous croyons que les quelques conseils pratiques qui suivent pourront aider un peu les bonnes volontés des parents.

A. CE QU'IL NE FAUT JAMAIS FAIRE

1° *Ne jamais mépriser les préférences raisonnables des enfants, si jeunes soient-ils.*— Tant de parents ne s'arrêtent jamais à ces préférences. Quand elles sont raisonnables, quand l'enfant peut les justifier, et que rien ne s'oppose à leur réalisation, si ce n'est le caprice autoritaire des parents, pourquoi ne pas les accueillir ? Ce serait montrer intuitivement à l'enfant qu'il est "quelqu'un", une unité qui a sa valeur propre dans la famille. On développerait ainsi le sentiment qu'il doit avoir de sa propre personnalité.

2° *Ne jamais brusquer l'enfant.*— La brusquerie qui jette violemment l'enfant dans un état d'âme auquel il n'est pas préparé, le rend craintif à l'excès, défiant à outrance et l'empêche d'exercer son initiative qu'il redoute de voir réprimer avec vivacité. Si nous censurons la brusquerie, à plus forte raison proscrirons-nous la brutalité, qui est toujours néfaste en éducation. Ah ! les parents qui ne savent pas dominer leurs nerfs sont, sans le savoir, la cause de bien des mécomptes qui les attristeront et les étonneront plus tard... trop tard, hélas !

3° *Ne jamais humilier l'enfant.*— Et s'il se révèle orgueilleux ? objectera-t-on. Quand même, nous croyons que ce n'est pas en l'humiliant que d'ordinaire on arrivera à le corriger de ce vice. Amener l'enfant à s'humilier, à la bonne heure, mais l'humilier, jamais ! L'humilier, c'est faire naître en son cœur la source des haines froides, des entêtements, des dissimulations et des vengeances. L'humilier, c'est l'enfoncer plus profondément dans le borborygme d'où l'on veut le tirer. Et, en ce qui regarde particulièrement la personnalité à développer, c'est la tuer dans son germe. L'enfant que l'on humilie, s'il n'entretient dans son cœur les sentiments mauvais que nous venons de signaler, se promet bien, à tout le moins, de ne plus s'exposer à la torture qu'on lui impose : il veillera à réprimer son initiative, à conformer moutonnement son activité à l'activité ambiante, à "singer" tout le monde, à être, en un mot, impersonnel.

4° *Ne jamais faire croire à l'enfant qu'il est incapable.*— Trop de parents pêchent contre cette règle. Combien, lorsqu'ils ont à blâmer, avec raison d'ailleurs, la maladresse de leurs enfants, ne se laissent pas aller à des paroles malheureuses de ce genre : "Ah ! le maladroit ! Il ne sera jamais capable de rien !... On n'en fera jamais rien... Je ne sais pas qui m'a bâti un benêt pareil ! Mais il ne sait rien faire comme il faut !" etc., etc. D'autres se moquent de l'enfant, ridiculisent son inhabileté. Avec de tels procédés, comment voulez-vous qu'un enfant n'en arrive pas à croire réellement qu'il est un *minus habens*, un propre à rien ? Dès lors, il se fait à cette idée, ne songe plus à agir selon son tempérament, son caractère, sa conscience, et se contente de l'à peu près, meurtrier de toute innovation et de toute initiative. Est-ce ainsi que l'on fait jaillir l'étincelle qui allume les énergies personnelles ? Est-ce ainsi que l'on inspire à l'enfant la confiance en soi nécessaire pour agir par conviction propre et indépendante : n'est-ce pas plutôt ainsi que l'on tue toute spontanéité, toute initiative, toute personnalité ?

5° *Ne jamais faire croire à l'enfant qu'il n'est rien dans la famille.*— Il est entendu qu'il est aussi dangereux de lui laisser croire qu'il y est tout : le maître souverain, l'idole. Mais entre les deux extrêmes, il y a l'*in medio* qu'il faut adopter comme règle. Pourquoi dans trop de foyers écarte-t-on systématiquement l'enfant des réunions d'amis, des visites, des promenades parfois ? Nous savons bien qu'il est des choses que les enfants ne doivent point entendre, ne peuvent pas savoir, et que parfois les grandes personnes doivent aborder dans la conversation des sujets qui ne sont pas du domaine des connaissances enfantines. Mais à écarter systématiquement l'enfant de la

vie des parents, on arrive à le convaincre du peu d'importance de sa petite personnalité. S'il se figure être une quantité négligeable, aura-t-il, plus tard, la confiance en soi-même qu'il faut posséder pour oser quelque chose que la conscience commande, alors qu'il semble que tout le monde réproouve ? Nous ne le croyons pas. Mélon, le plus que nous le pouvons, nos enfants à notre vie de famille : associations-les à nos joies, à nos préoccupations, à nos projets, à nos tristesses, même dans la mesure où ils peuvent y prendre part. Ne nous contentons pas de les laisser se développer, haussons-les vers nous et aidons-les dans leurs efforts ascensionnels.

B. CE QU'IL FAUT TOUJOURS FAIRE

1° *Respecter la personnalité de l'enfant.*— L'enfant est le sujet de l'éducation : trop d'éducateurs agissent comme s'il n'en était que l'objet. Il apporte sa petite personnalité en naissant : le " je " existe avec le premier souffle. Il faut compter avec lui, car qui l'ignore ou le veut mépriser s'expose à des surprises désagréables. L'enfant est quelqu'un, il ne faut pas le traiter comme une chose. Sans doute, nous sommes loin de demander que l'on respecte ses caprices, mais nous demandons que l'on tienne compte de ses idées, de ses jugements, de ses conseils, de ses désirs, de ses volontés, de ses répu gnances quand ces manifestations de sa personnalité sont légitimes.

2° *Eviter d'adopter un système d'éducation trop sévère.*— Un tel système n'aboutit à former que des craintifs qui n'osent rien et n'ont d'autre caractère que . . . de n'en pas avoir. Les timorés sont des non valeurs. Ils n'entreprennent rien, hésitent toujours, ne produisent que des demi-efforts. Un enfant qui tremble constamment devant ses parents aura toujours peur de tout : peur de penser par lui-même, de juger selon sa seule conscience, d'agir d'après une libre décision volontaire. Prenons garde toutefois, en voulant éviter une trop rigoureuse sévérité, de tomber dans l'excès opposé et d'adopter la faiblesse comme règle de conduite. L'éducation " dans les jupons " est aussi néfaste que l'éducation tyrannique.

3° *Eviter la multiplicité des défenses et même des ordres positifs.*— Beaucoup de parents n'ont d'autre action éducative que celle qu'ils exercent par des défenses multiples : " Je te défends de faire ceci . . . Tu ne peux pas faire cela . . . N'agis pas ainsi . . . Tiens-toi tranquille." A tout instant, l'enfant se heurte à une nouvelle défense qui paralyse son activité, à moins qu'il ne parvienne à l'éluder par ruse. L'éducation doit tendre non à former des automates mais des activités volontaires et libres. Il faut préparer les enfants pour les inévitables

émancipations futures, et l'éducateur doit chercher surtout à se rendre inutile. Il faut habituer l'enfant à obéir non à un règlement qu'on lui impose, mais à une loi qu'il s'impose lui-même. L'éducation doit avoir pour but de transférer du dehors au dedans le siège de l'activité : " Un homme moral s'obéit à lui-même." Mais il faut mener progressivement l'enfant à cet idéal. Loin de réprimer toujours son activité par des défenses de toutes sortes, éveillons-la, guidons-la, soutenons-la. La profusion d'ordres positifs mêmes est nuisible. L'enfant n'aura pas toujours à sa disposition un mentor qui pense pour lui, et prévoit, et prépare : laissons-le donc le plus tôt possible agir parfois par lui-même et supporter la responsabilité de ses actes. Évidemment, surveillons-le toujours, mais ne nous alarmons pas s'il bâtit parfois de sa conduite déraisonnable dans les choses qui ne sont pas de première importance. Laissons-le, le plus tôt possible, prendre les leçons de la vie et recueillir, dans le domaine où son activité peut s'exercer sans danger, les fruits de l'expérience personnelle. Ces fruits ont parfois une saveur un peu âcre, mais qu'ils sont sains et comme ils fortifient !

4° *Accéder aux désirs de l'enfant quand ils sont raisonnables.*— Cela lui donne conscience de lui-même. Si on le traite toujours comme une quantité négligeable, il finit par croire qu'il n'est pas " comme les autres ", qu'il ne pourra et ne sera jamais rien. Et cela lui enlève toute velléité qu'il pourrait avoir d'exercer sa personnalité.

5° *Suggestionner l'enfant.*— Ah ! la suggestion ! Elle est si puissante sur les jeunes âmes ! On peut corriger tant de vices, créer tant d'heureuses habitudes en suggestionnant intelligemment les enfants ! Montrons-leur donc que nous les croyons capables de ce que nous désirons qu'ils fussent ; prouvons-leur, en rappelant leur passé, en leur donnant conscience de leur force morale, qu'ils ont la possibilité de faire ce que nous leur proposons. Usons avec prudence de l'émulation : signalons-leur les exemples d'enfants qui ont su agir dans le sens que nous leur indiquons. Parfois même, mais avec plus de prudence encore, usons de la force puissante du défi. Ainsi préparé et confiant, l'enfant peut s'exercer à l'action personnelle avec de grandes chances de succès.

6° *Encourager les heureuses manifestations de la personnalité de l'enfant.*— Les encourager et même, pour les premières, les préparer. Mais que l'on prenne garde ici que l'enfant ne surprenne la machination : cela le mettrait en défiance et lui enlèverait des chances de succès. Or, il faut alors de toute nécessité que ces premières louables manifestations soient couronnées de succès. Il faut que les premières expériences que l'enfant fait de sa propre personna-

lité le haussent à ses yeux et lui donnent la conviction qu'il est capable de nouveaux efforts et de nouvelles victoires. Une défaite au début n'est compensée que par de multiples victoires futures.

7° *Confier certaines missions à la responsabilité propre de l'enfant.*— Au début, il convient évidemment d'aider discrètement et de surveiller leur exécution ; mais peu à peu aide et surveillance deviennent inutiles et l'enfant agit seul, a conscience de ce qu'il fait et sait qu'il en assume la responsabilité. Il n'est donc pas une inutilité, un sans valeur ; il peut faire quelque chose. Cette conviction lui est absolument indispensable pour oser, pour tenter, pour agir de façon personnelle, indépendante, et arriver au succès.

8° *Tenir le plus tôt possible l'enfant au courant des affaires de la famille.*— Cette habitude attache davantage au foyer, développe l'esprit de famille, cimente l'affection, donne à l'enfant le sens des responsabilités collectives, et en même temps lui prouve qu'il est quelqu'un, le dépositaire passager d'un héritage dont il n'est pas seul maître de disposer à sa guise, et qu'il devra gérer en conscience.

C. CE QU'IL FAUT FAIRE PARFOIS

1° *Consulter l'enfant sur ses préférences.*— En tenir compte toujours alors si elles sont raisonnables. Si on ne peut les satisfaire, faire comprendre à l'enfant les raisons qui s'y opposent.

2° *Expliquer le pourquoi d'un ordre ou d'une défense avant de l'édicter.*— Ainsi on obtient l'adhésion volontaire de l'enfant sans laquelle à un certain âge l'obéissance est sans valeur. Mais aussi on habitue ainsi l'enfant à prévoir, à se rendre compte, à juger, toutes choses nécessaires pour oser entreprendre avec succès une action personnelle.

3° *Raconter ou lire aux enfants des exemples mettant en relief la valeur d'un caractère personnel.*— L'enfant est amené à se dire alors : " Ce qu'un autre a fait, pourquoi ne pourrais-je pas le faire moi-même ? " Les bons exemples directs ou indirects sont une force qu'il ne faut pas négliger en éducation.

4° *Louer les premières manifestations de la personnalité de l'enfant, afin de l'encourager.*— Mais ne pas établir cette règle comme règle générale, car on risquerait de cultiver alors l'orgueil de l'enfant.

ECUEIL.— Il faut avoir soin, toutefois, en voulant développer la personnalité chez un enfant, de ne point arriver à en faire un téméraire, un fanfaron, un individu baroque à force de vouloir être original et personnel. Prendre

garde aussi de ne point former un misanthrope qui n'est jamais de l'avis de personne, qui critique tout ce que les autres font et n'a d'estime et d'admiration que pour sa seule propre conduite. Le bon sens des parents doit être toujours en éveil, et c'est à ce bon sens de juger l'opportunité de faire profiter l'enfant d'une de ces excellentes leçons de la vie dont on garde mémoire, et qui sont au plus haut point formatrices.

J. HERBÉ.

(*La Maison*).

Reste, paysan

Pourquoi la désertter, ô paysan, mon frère ?
Dis-moi, que cherches-tu loin du vieil horizon ?
Pourquoi la désertter, ton amie et ta mère ?
Quel soleil a rendu ta sueur plus amère,
Ou quel vent de folie a troublé ta raison ?

Es-tu donc amoureux des besognes serviles,
Toi qui sur tous les tons chantais la liberté,
Au point de t'enfermer dans le carcan des villes,
Et de courber au vent de nos guerres civiles
Ce front qui regardait les cieus avec fierté ?

Quoi ! pour avoir soulier plus noir et main plus blanche,
Pour palper un paiement périodique et sûr,
Se faire un horizon d'un mur et d'une planche ;
Comme trésor garder à peine l'humble tranche
Que les toits enfumés découpent dans l'azur !

Quand on avait les champs, les prés, les bois, l'espace,
Sous le firmament bleu les grands monts à genoux ;
Venir chaque matin se clouer à sa place
Avec une vertu sottre que rien ne lasse,
Et trembler à l'aspect d'un homme comme nous !

Pourquoi vous éloigner des antiques rivages ?
Pourquoi donc, excités par de faux appétits,
Donner vos libertés contre tant d'esclavages ?
Paysans, vous étiez si grands dans vos villages,
Et vous voilà dans nos cités les plus petits !

Oh ! reviens, paysan, reviens : c'est le naufrage,
C'est la mort, c'est l'enfer que de rester là-bas !
Pour toi, pour tes enfants, ressaisis ton courage !
Reviens ! Tu peux encor défaire ton ouvrage :
La nature t'appelle : elle t'ouvre ses bras !

Le long de ton chemin les fleurs vont te sourire ;
La brise effleurera ton front d'un frais baiser ;
Ta vue éveillera les oiseaux en délire
Et le vieux seuil dans son amour semblera dire :
" Je t'attendais, viens vite, enfant, te reposer."

Et les vieux jougs luisants pendus à la remise,
Les aiguillons de houx, le harnais, le collier,
Les socs rouillés couverts encor de terre grise,
Dans un tressaillement de joyeuse surprise,
Entre eux murmureront : " Il revient travailler."

" A nous l'écho joyeux, les rayons, les arômes,
Et quand le soleil d'or monte au ciel enchanté,
Les courses du matin par les prés et les chaumes ;
De la plaine et de l'air à nous les deux royaumes !
A nous le clair espace ! A nous la liberté !

Qu'importe du travail des champs le joug austère ?
 Il te fait, celui-là, des muscles et du sang !
 Le ciel a marié, dans un fécond mystère,
 Aux souffles des airs bleus les souffles de la terre,
 Pour créer ta santé superbe, ô paysan !

Tandis qu'en nos cités s'avilissent les plèbes
 Et que tout y naufrage en sombres désarrois,
 Tu t'en vas, escoté de robustes éphèbes,
 Et de filles au sang vif, à travers les glèbes,
 Libre comme l'air libre et plus roi que les rois !

Garde bien, paysan, ton sol et ta chaumière,
 Et quand le bâtiment social croulera,
 Tandis que les renards du mal en leur tanière
 Mourront broyés, tes fils, le front dans la lumière
 Paraîtront, et leur main forte nous sauvera.

Hermancil DRUOT.

(*Epis et Bleuets*).

Sur la grand'route, une dame élégante
 s'adresse à un paysan :

— Y a-t-il loin d'ici au village ? . . .

— Le temps de fumer une bonne pipe, ma
 petite dame.

A QUOI BON ?

Très gravement, auprès d'un petit cimetière
 de village, quelques messieurs discutaient.

— Puis-je, sans indiscretion, connaître l'ob-
 jet de vos conversations ? demanda un de leurs
 amis qui passait.

— Certainement, répondit l'un d'eux.

Et montrant la haie qui clôturait le cimetière :

— Nous songeons à l'abattre et à y élever
 un mur.

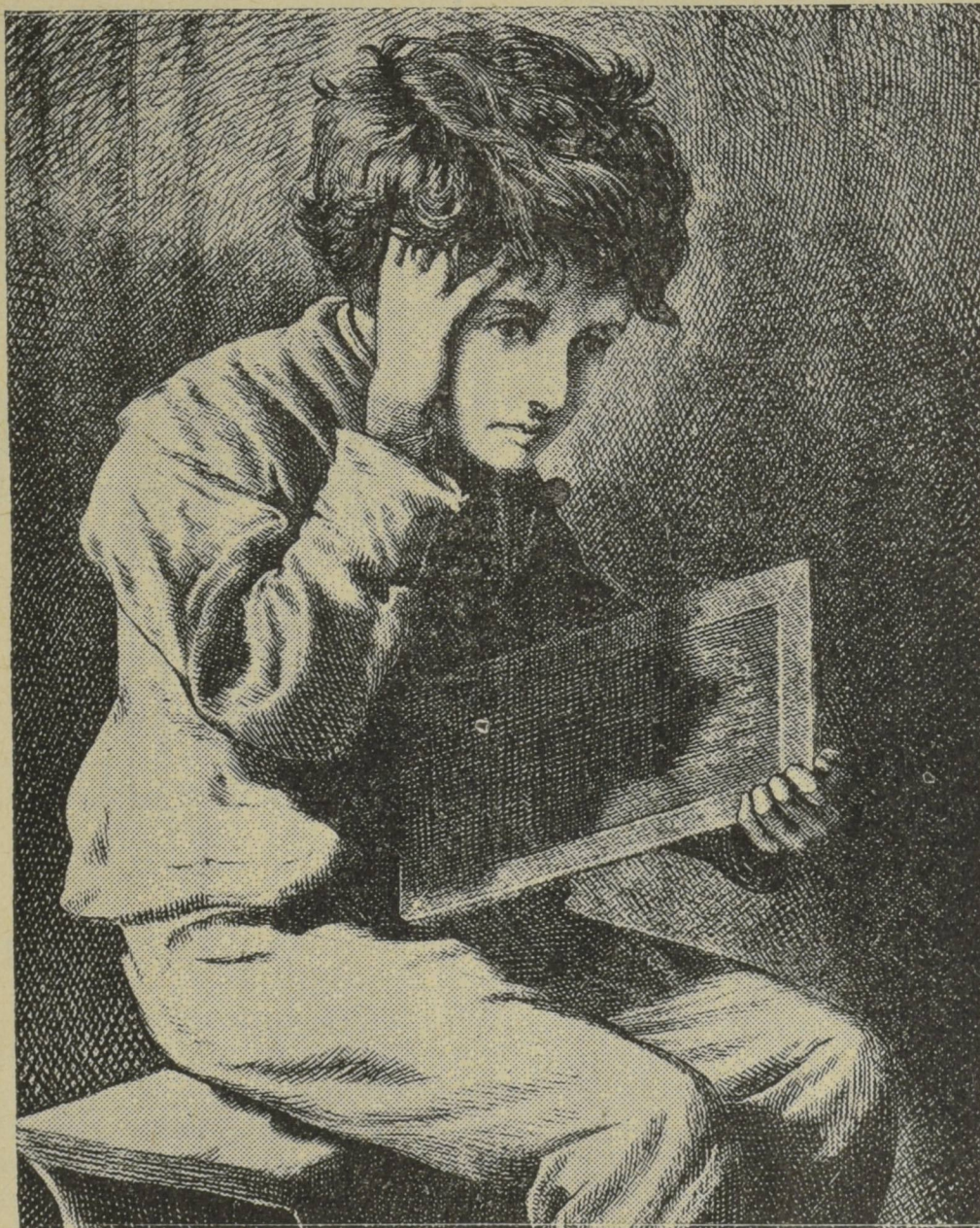
— Un mur ? fit l'ami ; à quoi bon ? Ceux qui
 sont dedans n'ont pas envie d'en sortir, et
 ceux qui sont dehors ne désirent pas y entrer ! . .

Le caractère par l'écriture

Envoyez-nous une page ou plus d'écriture, incluez
 50 cents en bons de poste, timbres, chèques, etc.,
 aussi enveloppe adressée et affranchie:

L'INSTITUT GRAPHOLOGIQUE DEHACEY,

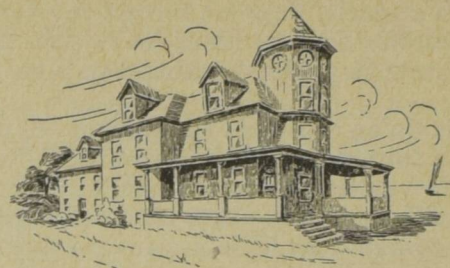
Case postale 42, Haute-Ville, Québec.



UN PROBLÈME DIFFICILE

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUIN

DEVINETTES

1° Le comble de la gourmandise pour un gourmet est de *dévoré un affront*.

2° Le comble de la lésinerie pour un avare c'est de *regarder par dessus ses lunettes* de peur de les user ou de *ne jamais permettre qu'on partage ses opinions* de peur de les diminuer.

ENIGME

L'hameçon.

ANAGRAMME

Dehors, hordes.

RÉBUS

Le courage s'admire jusque dans les ennemis.

Mot à mot : Le cou — rat JE s'admire — JUS queue — dans les N MI.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce ; Mlle Eugénie Viel et M. Sylvio Lévesque, 212, rue Ste-Thérèse, Québec ; M. Ed. Deschênes, 101½, chemin Ste-Foy, Québec ; Mme V.-J. Rochefort, 516, Ave N. D., Manchester ; Mlle Gérardine St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mlle Rose-H. Lalande, Cbute-à-Blondeau, Ont.

A trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Thérèse Lemieux, 8600, rue Berri, Montréal.

Nous avons envoyé un prix à Mlle Lemieux.

JEUX D'ESPRIT N° 122

DEVINETTE

Quelle est la première et la dernière lettre de l'alphabet ?

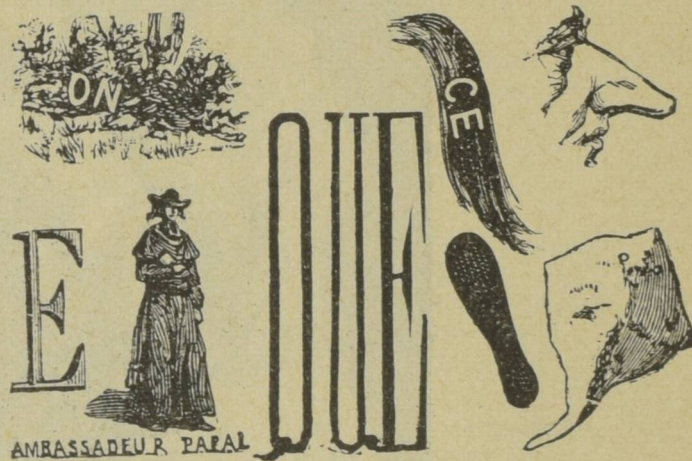
CHARADE

Le vent balance dans les champs
De mon premier la tête blonde.
Mon second sert chez les marchands
Et tient peu de place en ce monde.
Mon entier a des traits méchants,
Mais sa blessure est peu profonde.

MOTS EN TRIANGLE

Fruits très savoureux — Religieux — Petite île — Rongeur — Conjonction — Consonne.

RÉBUS



A L'HOTEL

Un étranger se présente dans une pension de famille et demande l'interprète.

— Il n'y en a pas, Monsieur.

— Pourtant, l'enseigne annonce qu'ici on parle français, anglais, espagnol, etc. Alors, qui parle toutes ces langues.

— Les pensionnaires, Monsieur.

Pour des fraises

POUR LES PETITS



ÉTAIT jeudi, jour de congé pour Maurice.

Aussi avait-il été enchanté en voyant arriver sa petite cousine Lina.

En général, M. Maurice professait une indifférence dédaigneuse pour les petites filles, qu'il accusait d'être poltronnes et poules mouillées ; mais il faisait une exception en faveur de Lina, quoiqu'elle fût bien l'enfant la plus craintive qu'on pût voir.

Le moyen aussi de ne pas aimer une si gentille petite cousine, si douce, si complaisante, qui le suivait comme un petit chien et l'admirait beaucoup ?

Dans sa taille de neuf ans, Maurice lui faisait l'effet d'un homme, à elle qui n'en avait que cinq ; et c'est assez agréable d'être admiré et pris au sérieux.

C'était du moins l'avis de Maurice.

Les deux enfants jouaient au jardin. Ils avaient pris successivement des cerceaux, un ballon.

“ Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Maurice. . . Tiens, la grille est ouverte. Allons donc voir s'il passe du monde sur la route. . . ”

Les deux enfants partirent en courant et s'arrêtèrent devant la grille, qu'il leur était défendu de franchir.

Maurice jetait sur le chemin de regards d'envie.

“ Je sais bien, dit-il, ce qui serait plus amusant que de rester dans ce jardin que nous connaissons par cœur : si nous allions faire une petite promenade ? ”

Lina regarda Maurice, pensant qu'il plaisantait :

“ Oh ! fit-elle, tu sais bien qu'on te défend de sortir seul.

— Seul, oui ; mais si tu viens avec moi, je ne serai pas seul. . . Et puis, continua Maurice, s'échauffant pour ne pas entendre la voix de sa conscience, je n'irai pas loin ; seulement jusqu'au tournant du chemin. . . Viens-tu ?

— Puisque tu le veux ! ” dit Lina, qui glissa sa main dans celle de son cousin.

Ils allèrent ainsi jusqu'au tournant du chemin. Mais, quand on a commencé à mal faire, on a plus de peine à s'arrêter ; un pas entraîne l'autre, et, avant d'y avoir songé, ils étaient dans un champ qu'ils avaient vu plein de fleurs à travers sa barrière.

Lina se mit à faire un bouquet et Maurice grimpa sur le talus. Il aimait tant à grimper !

“ Comme j'ai vite monté ! cria-t-il enchanté. Lina, arrive ici !. . . N'ai pas peur, je t'aiderai ; donne-moi la main. ”

L'exploit ne tentait pas trop la petite fille, qui aurait préféré continuer son bouquet, mais elle avait confiance en Maurice et lui obéit.

“ Là ! fit celui-ci, quand il l'eut hissée près de lui, tu vois, ce n'était pas malin. Maintenant, il faut dégringoler de l'autre côté ; c'est ce qu'il y a de plus amusant. . . On s'assied. . . puis on se laisse glisser, et, pouf ! avant d'y avoir pensé, on est en bas. ”

Il joignait l'action à la parole, et Lina, voyant avec quelle facilité il était descendu, se laissa glisser à son tour. . . et roula dans le fossé, au grand dommage de sa robe blanche.

Maurice l'aida à se relever ; mais il n'avait pas eu le temps de regarder où ils se trouvaient qu'une grose voix les fit tressaillir :

“ Ah ! je vous y prends, petits voleurs ! Vous veniez manger la fin de mes fraises !. . . Vous allez me le payer cher. . . ”

— Oh ! dit Maurice consterné. . . C'est M. Mathieu !. . . Nous sommes chez lui. ”

Cette découverte n'était pas faite pour le réjouir. Monsieur Mathieu passait à bon droit dans le pays pour un homme pas commode, et maints petits rôdeurs avaient gardé le souvenir de ses corrections.

Lina ne savait pas cela, mais la vue du propriétaire qui arrivait à eux ne la rassura pas beaucoup.

Monsieur Mathieu avait l'air féroce avec sa moustache et ses favoris ; une casquette était posée de travers sur ses cheveux en brosse et ses yeux brillaient sous des sourcils très épais.

Il paraissait tout à fait en colère.

Lina commença à trembler ; pour être véridique, je dois dire que Maurice eut l'idée d'en faire autant ; mais, comme il était déjà un brave petit homme, il vint avec résolution se camper devant sa cousine, pour la défendre au besoin.

“ Ah ! ah ! répétait monsieur Mathieu, vous veniez manger mes fraises ; mais vous ne m'attendiez pas, hein ? ”

Maurice rougit sous l'accusation.

“ Je ne comprends pas ce que vous dites, Monsieur, répliqua-t-il fièrement. Je ne sais pas où sont vos fraises, et nous ne croyions pas entrer chez vous. . . ”

Le propriétaire se mit à rire :

“ Ta, ta, ta, fit-il ; on sait ce que valent ces assurances-là ! N'empêche que vous avez mangé beaucoup de mes fraises, que je n'avais pas plantées et soignées pour vous. . . Je vous guettais, et j'étais bien sûr que je vous pincerais un jour ou l'autre. En route maintenant. ”

M. Mathieu prit Maurice par l'oreille et emmena Lina qui sanglotait.

— Où allons-nous ? demanda Maurice furieux.

— En prison, mes mignons ; vous aurez le temps d'y réfléchir pour me dire qui a mangé mes fraises.

— Ah ! c'est trop fort, cria Maurice ; nous ne sommes pas des voleurs ! Demandez à papa si j'ai jamais menti."

M. Mathieu grommelait dans sa moustache :

"Oui, oui, nous savons cela ; ils sont tous innocents comme l'enfant qui vient de naître ; les parents le croient... C'est pourquoi j'aime mieux faire mes affaires tout seul."

Maurice pensa à s'enfuir. Il essaya de dégager son oreille, que M. Mathieu serra plus fort.

Une pensée lui vint d'ailleurs : il serait lâche de laisser Lina seule dans les mains de cet affreux homme.

Ils arrivaient à la remise ; le propriétaire poussa les enfants devant lui et, malgré leur résistance, les fit monter par l'échelle dans son grenier à foin.

Il en ferma la porte à double tour ; puis il descendit, criant à ses prisonniers d'un ton narquois :

"Un peu de patience, maintenant ! Dans deux heures, je viendrai vous ouvrir."

Cette voix moqueuse acheva d'exaspérer Maurice ; sans s'occuper de Lina qui s'était jetée sur un tas de foin où elle continuait à pleurer, il tomba sur la porte comme un furieux ; il essaya de l'ébranler avec de violents coups de pied ; mais la porte était solide, il n'y avait rien à faire. Alors il se mit à tourner autour du grenier comme un lion en cage, frappant du pied et disant mille sottises à M. Mathieu.

Enfin, fatigué, il finit, au bout d'une demi-heure, par venir s'asseoir auprès de Lina, qu'il essaya de consoler.

"Écoute, dit-il, ne pleure plus ; c'est un vilain homme ; il est très méchant ; mais papa le punira.

— Oh ! fit la petite, désolée, et s'il nous garde toujours ici ?

— Pas de danger ! répliqua son cousin, affectant une confiance qu'il n'avait pas. Il n'oserait pas. Il a dit qu'il nous ouvrirait dans deux heures ; il faut attendre... Il y a déjà longtemps que nous sommes ici."

Un cri de Lina l'interrompit. Elle se leva affolée, criant :

"Quelque chose a bougé dans le foin !

— Bah ! fit Maurice, tu rêves !"

Il alla prendre un bâton dans le fond du grenier pour soulever le foin et découvrit... un petit chat... puis un second...

"Tiens, dit-il, il y en a toute une nichée... En voilà encore un autre... Voilà la mère maintenant... Quels yeux furieux ! Elle a l'air presque aussi méchant que monsieur Mathieu.

— Laisse-la, conseilla Lina, elle te grifferait.

— C'est vrai qu'elle n'a pas l'air commode. Eh bien ! Madame la chatte, calmez-vous ; nous vous laissons la place."

Et les enfants allèrent s'asseoir plus loin en continuant à échanger leurs réflexions qui n'étaient pas couleur de rose.

Le jour commençait à baisser ; ils pensaient qu'on allait bientôt les appeler pour le dîner.

"Comme maman sera inquiète ! soupira Maurice, y songeant un peu tard. Pourvu qu'il vienne nous ouvrir !

— Et s'il ne vient pas ? Que ferons-nous ?" demanda Lina.

Maurice réfléchit.

"Il faudra alors que nous trouvions moyen de nous en aller. Je suis trop gros pour passer par la lucarne ; mais peut-être que toi, en t'aidant, je pourrais t'envoyer sur le toit. Là, je pense que quelqu'un te verrait, et tu appellerais au secours.

— Oh ! fit Lina, de plus en plus effrayée.

— Il y aurait un autre moyen, continua son cousin... Tu vois ces vieux outils ? Il faudrait en prendre chacun un et démolir la porte.

— Comme ce serait difficile et long !" murmura la petite fille.

Heureusement, pendant ces réflexions le temps passait. M. Mathieu, comme il l'avait promis, arriva au bout des deux heures ; ce qui fut fort heureux, car, avec les beaux moyens de Maurice, ils auraient couru risque de ne pas être libres de sitôt.

Ils ne se firent pas prier pour descendre et ne s'attardèrent pas à causer avec M. Mathieu.

Maurice s'enfuit, entraînant Lina, à laquelle la terreur donnait des ailes. Seulement, quand il se vit à distance du redoutable propriétaire, il lui cria en manière d'adieu :

"Ce n'est pas nous qui avons mangé vos fraises, et papa vous fera punir par le garde-champêtre !"

Ce fut justement dans les jambes de son père qu'il tomba en arrivant chez lui :

"Malheureux ! D'où viens-tu donc ? leur cria-t-il ; ta mère es malade d'inquiétude. Quelle peur vous nous avez faite !

— Papa... c'est... M. Mathieu !"

Et, en courant, ils arrivèrent au salon où était la jeune femme ; à leur vue, elle poussa un cri de joie ; puis on s'expliqua, et au récit des angoisses du coupable, ses parents n'eurent plus le courage de le gronder trop fort.

"Il faudra que j'aille parler à notre voisin, dit son père. Il me semble qu'il a outrepassé ses droits... Mais en attendant, à table ! L'heure du dîner est passée depuis longtemps, et ces émotions m'ont creusé l'estomac."

Le lendemain, le père de Maurice alla, en effet, trouver M. Mathieu ; celui-ci refusa de reconnaître son erreur et persista à soutenir

que les voleurs méritaient une punition qui n'avait été aussi légère qu'en considération de leur famille.

M. L*** le quitta fort mécontent ; mais quelques jours plus tard, on vint le prévenir qu'on le demandait, et il revint bientôt en riant, apportant une belle corbeille de fraises.

“ Devinez qui vous envoie cela ? ” demanda-t-il.

— M. Mathieu peut-être, fit Maurice pour plaisanter.

— Lui-même. Ce matin, il a découvert dans son jardin son voleur, qu'il ne cherchait plus : c'est Gaspard, le fils du boulanger, qui a fini par tout lui avouer. Il lui a donné une fameuse râclée ; je me fie à lui pour cela. Seulement, comme notre voisin est juste à sa manière, il est arrivé aussitôt me porter ses excuses, avec cette corbeille qu'il a remplie pour vous :

“ J'ai enfermé ces enfants pour des fraises qu'ils n'avaient pas mangées, m'a-t-il dit. Maintenant, il faut bien qu'ils en goûtent... ”

— A la bonne heure ! s'écria Maurice, ravi de la conclusion. Il croit donc enfin que je n'avais pas menti !

— Je suis très aise, en effet, qu'il en ait eu la preuve, reprit son père. Notre voisin n'est pas un méchant homme, mais ces vols répétés l'avaient exaspéré. Tu méritais une punition sévère pour être sorti malgré notre défense, en entraînant Lina. M. Mathieu te l'a infligée pour une faute que tu n'avais heureusement pas commise. Maintenant donc, c'est fini ; nous n'en parlerons plus, puisque tu m'as bien promis de ne jamais recommencer.

Exigez — LA VRAIE
LESSIVE GILLETT

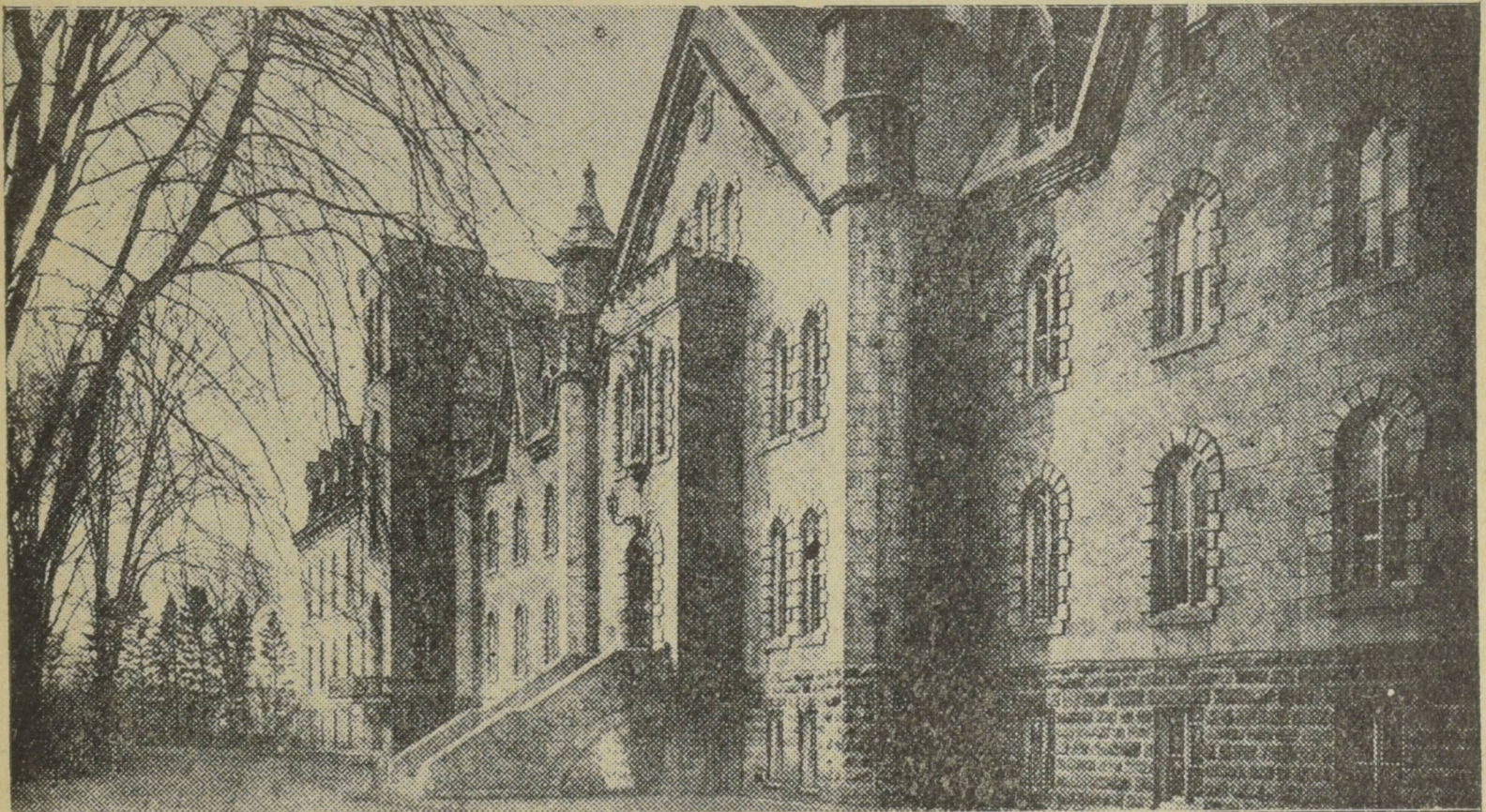
Dégage les tuyaux bouchés,
Nettoie et désinfecte,
Enlève la Vieille Peinture,
Fait du bon Savon.

Conserve toute
chose propre
et sanitaire.

*Mange
la
saleté*



Abonnez-vous à “ l'Action Catholique ”



LE COUVEN DES DAMES DU SACRÉ-CŒUR,
au Sault au Récollet, près Montréal, qui vient d'être incendié.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA } Par M. DELLY

11

XVI

Les prévisions d'Ary s'étaient réalisées : Bettina était fort gravement atteinte, et le docteur dissimulait avec peine son inquiétude... Le pasteur Heffer, arrivé inopinément à M... le lendemain de la soirée, l'apprit de la bouche d'Ary. Mina l'avait fait monter directement dans le cabinet de travail du jeune homme.

— Pauvre petite Bettina ! murmura le pasteur avec tristesse. Et moi qui venais entretenir ta mère d'un projet, bien cher à Ulrich, et lui demander son assentiment ! Elle doit bien être en état de m'entendre, ma pauvre Emma !

— Ma mère ne se doute pas encore de la gravité de la situation ; elle paraît même assez rassurée. S'il s'agit de quelque chose d'important, elle acceptera volontiers de vous écouter.

— C'est égal, il serait peut-être préférable... Cela va sans doute l'émotionner... Mais Ulrich part demain pour prendre possession de sa chaire à H..., et il voudrait tant être fixé auparavant ! Ainsi, Ary, si tu crois que je puisse sans trop d'inconvénient entretenir ta mère ?

— Je le pense, mon oncle, répondit Ary dont le visage s'était soudainement assombri. Voulez-vous vous rendre chez elle et la faire demander par Charlotte, car elle doit se trouver en ce moment près de notre malade ?

— Je voudrais que tu assistes à notre entretien, Ary, car tu as voix au conseil, et je prévois une sérieuse résistance de la part de ma sœur.

Le jeune homme s'inclina en signe d'assentiment et sonna pour faire prévenir Mme Handen. Son visage, très pâle, témoignait d'une douloureuse émotion.

Une demi-heure plus tard, Charlotte entra dans la chambre d'Anita. La jeune fille se reposait ayant passé la nuit près de Bettina qui la réclamait sans cesse. La femme de chambre l'informa qu'Ary la priait de venir quelques instants dans son cabinet de travail, où le pasteur Heffer désirait l'entretenir.

L'oncle et le neveu, silencieux et absorbés, se tenaient debout près du bureau. Le pasteur prit la main que lui tendit Anita, tandis qu'Ary, sans regarder sa cousine, disait d'une voix un peu altérée :

— Anita, je dois d'abord vous prier d'excuser ma mère... C'est elle qui devrait se trouver ici en cet instant... Mais la maladie de ma sœur — et d'ailleurs, Anita, à quoi bon vous le cacher ? — la profonde déception éprouvée par elle, une colère et une rancune passagères la bouleversent et lui

enlèvent la notion de son devoir actuel envers vous...

— Et vous le comprendrez aisément, mon enfant, dit affectueusement le pasteur, quand vous saurez ce qui m'amène ici, ce que je viens de demander à ma sœur... Anita, mon fils Ulrich désire ardemment unir sa vie à la vôtre.

Pâle et saisie, Anita s'appuyait machinalement à un meuble. Ainsi, le conseiller avait vu juste ! Cette idée folle, invraisemblable, avait germé dans le cerveau d'Ulrich. Et elle allait être accusée d'avoir enlevée à Frédérique celui que chacun considérait tacitement comme son fiancé ; elle serait traitée d'hypocrite, d'intrigante...

Et déjà n'y avait-il pas quelqu'un qui pensait tout cela ? Ce front douloureusement plissé, ces yeux qui se détournaient obstinément vers la fenêtre, cette main broyant nerveusement des livres à sa portée, tous ces signes ne disaient-ils pas clairement que l'indignation — peut-être le mépris ! — grondait dans le cœur d'Ary ? Oh ! cette pensée ne se pouvait soutenir !

— Monsieur Heffer, je ne puis croire que vous songiez sérieusement à cela ! dit-elle en essayant de raffermir sa voix très émue. Quoi ! votre fils — le fils d'un ministre protestant ! — souhaite épouser une catholique !... Lui qui occupera un jour une haute position veut s'unir à une orpheline sans fortune, jusqu'ici inconnue, isolée, si souvent méprisée !...

— Oui, il veut tout cela, mon enfant !... Vous serez libre de pratiquer votre religion comme vous l'entendrez, vos enfants seront catholiques... Et pour le reste, je n'ai pas à vous apprendre que vous appartenez, par votre père, à l'une des plus vieilles et des plus honorées familles de notre contrée. D'ailleurs, nous n'avons pas les mêmes scrupules de... eh ! disons le mot, n'est-ce pas, Ary ?... les mêmes scrupules d'orgueil que les Handen. Vous serez parmi nous comme une fille chérie, et pour Ulrich, vous serez l'épouse choisie entre toutes... car vous ne vous doutez pas comme il vous aime, Anita !... C'est en voyant la force de cette affection que j'ai consenti à braver le ressentiment de ma sœur, à encourir le blâme momentané de ma famille et de mes amis. C'est aussi parce que j'ai reconnu qu'il avait mille fois raison de s'assurer un trésor tel que vous...

— Et aussi, sans doute, de briser des projets d'avenir, de détruire des plans depuis longtemps formés ! s'écria-t-elle d'un ton de reproche.

— Mais, mon enfant, il n'y a jamais rien eu de

précis à ce sujet ! C'était un projet vague, bien vu des deux côtés, mais demeuré toujours tel quel... et depuis deux ans ces caractères, si absolument dissemblables, semblent s'éloigner l'un de l'autre. Non, ma chère enfant, ceci ne doit pas vous tourmenter, pas plus que le mécontentement de ma sœur et la brouille probable qui surviendra entre nous. Cela passera, et d'ailleurs, malgré mon affection pour Emma, je ne puis briser le cœur de mon fils et détruire un rêve que j'approuve. Votre cousin, lui, comprend ma démarche et est prêt à l'appuyer... n'est-ce pas, Ary ?

— Évidemment... Je ne vois rien là que de très naturel, je ne trouve rien à redire en tout ceci... non, pourvu que vous soyez heureuse, Anita.

Il avait parlé sans retourner la tête, le regard fixé sur les toits voisins, dorés et miroitants sous l'éclatant soleil d'août. Ces derniers mots furent prononcés d'un ton presque bas, empreint d'une inexprimable émotion qui fit tressaillir Anita.

Combien il était juste et bon, puisque, sans doute pour réparer ses torts passés, il n'hésitait pas à consentir à ce mariage, malgré l'opposition de sa famille, la déception de sa sœur, et, probablement, sa secrète désapprobation à lui-même !

— Je regrette infiniment de vous décevoir, Monsieur Heffer, dit-elle en essayant de raffermir sa voix. J'estime beaucoup M. Ulrich, je lui garderai toujours une vive reconnaissance pour sa bonté compatissante envers l'enfant triste et délaissée que j'ai été ; mais, cher Monsieur Heffer, comment avez-vous pu penser que j'accepterais un époux d'une autre religion que la mienne ! Non, il ne peut jamais être question de cela.

Décidément, ce mariage ne devait pas sembler à Ary aussi naturel qu'il l'avait assuré. Car, autrement, de quelle manière expliquer le rayonnement illuminant le visage tourné soudain vers elle ? Oui, ainsi qu'elle l'avait pensé, il ne donnait son appui au projet du pasteur que par un strict esprit de justice et de réparation, et la déclaration de sa cousine le soulageait évidemment.

— Ne dites pas cela, enfant ? s'écria le pasteur. Vous connaissez assez Ulrich pour avoir en lui toute confiance. Anita, nous faisons nous-mêmes un très grand sacrifice en consentant à créer ainsi une branche d'Heffer catholiques, et cela seul vous prouve quel désir nous avons tous de vous voir entrer dans notre famille. Et pour vous, mon enfant, il s'agit simplement de la religion de votre époux.

— Oui, simplement... et c'est beaucoup. Je ne pourrais souffrir de sentir cette barrière entre lui et moi, entre ses croyances et les miennes... Et comment ne pas appréhender les ennuis, les dissentiments qui peuvent survenir en de semblables circonstances ! Oh ! non, jamais !

— Jamais ?... Quelle parole cruelle, enfant !... Et si Ulrich était catholique, vous l'auriez accepté ?

Elle demeure un instant sans répondre... Là-bas, un regard anxieux se tournait vers elle.

— Je crois que... non, dit-elle enfin d'une voix un peu tremblante. Oh ! pardonnez-moi, cher Monsieur Heffer, mais je dois être sincère et ne pas vous laisser une espérance illusoire. Je ne me marierai jamais...

— J'espère bien le contraire ! répliqua le pasteur dont le bon visage portait la marque d'une profonde déception. Seulement, voilà, vous n'aimez pas assez mon pauvre Ulrich... c'est-à-dire que vous ne l'aimez pas comme il faudrait pour en faire le compagnon de votre vie. Je ne vous en veux nullement, ma chère enfant, vous êtes une droite petite nature. Il vaut mieux qu'Ulrich sache à quoi s'en tenir et ne se berce pas de chimères. Pauvre garçon ! Allons, au revoir, Anita ; nous resterons bons amis comme autrefois. Ne te dérange pas Ary, je vais voir notre malade.

Anita sortit à la suite du pasteur, et, descendant rapidement, gagna l'orangerie. Elle avait besoin de solitude et de silence. Elle se laissa tomber sur une chaise et appuya sa tête sur ses mains enlacées. Un flot de sentiments tumultueux tourbillonnait en elle ; elle ne parvenait pas à se retrouver dans ce chaos. La proposition inopinée du pasteur, les sentiments contradictoires d'Ary, sa réponse à elle, si prompt, si irréfléchi, devant l'offre d'un avenir très inespéré, l'absence totale du moindre regret de cette décision précipitée, il y avait vraiment là de quoi bouleverser un cœur, si ferme et si habituellement calme qu'il pût être.

Elle avait dit vrai au pasteur : Ulrich, même catholique, n'était pas l'époux rêvé. Cependant il possédait les plus belles qualités, il était entièrement désintéressé — sa demande le prouvait assez... Alors, pourquoi ?... Une larme glissa sous les paupières d'Anita. Soudainement, elle comprenait que son jeune cœur s'était déjà inconsciemment donné, qu'elle ne pourrait aimer nul autre comme elle aimait Ary.

— Oh ! pauvre folle que je suis ! murmura-t-elle en joignant les mains. Seigneur, je ne demande pas cette chose impossible, mais seulement qu'il soit heureux, mon Dieu !

Elle essuya ses larmes et revint lentement vers les logis. Mais elle s'arrêta tout à coup en pâlisant légèrement. Ary se promenait en fumant sous les tilleuls. Il aperçut sa cousine et, jetant son cigare, s'avança vers elle.

— Qu'y a-t-il donc, Anita ? Vous avez pleuré... Quelqu'un vous a-t-il causé des ennuis ? Ou bien, peut-être, regrettez-vous votre décision ?

Sa voix exprimait un peu d'angoisse. Anita secoua doucement la tête.

— Non, oh ! non ! je vous assure ! Certes, j'ai regret de causer quelque contrariété à ces excellents cœurs auxquels je dois beaucoup, mais je ne pouvais pas... non, ce n'est pas possible !... Ils oublieront vite...

— Croyez-vous donc que l'on vous oublie ainsi ! murmura-t-il.

Par un geste qui lui était familier dans les moments d'émotion, il passa la main sur son épaisse chevelure.

— Mais, Anita, je pensais que vous auriez peut-être trouvé le bonheur dans cette union. Je ne désire qu'une chose : vous savoir heureuse, fût-ce aux dépens de mon propre bonheur... Car il faut que vous sachiez que j'aspire de toute mon âme à devenir votre époux... Si vous vouliez, Anita, me dire simplement : "Ary, je serai votre femme, malgré tout ce que j'ai souffert par vous !..."

Toute pâle de bonheur, ses grands cils sombres voilant un peu son regard, elle s'appuyait au tronc d'un arbre. Ary se pencha et lui prit la main.

— Dites, Anita, voulez-vous complètement oublier le passé et vous confier à moi ?

— Ary... Non, je ne suis pas dupe de votre générosité, murmura-t-elle d'une voix oppressée. Vous vous croyez obligé de réparer entièrement vos torts passés en donnant un foyer, une vie calme et heureuse à l'orpheline délaissée, en l'associant à la gloire qui couvrira un jour votre nom... et cela, malgré les regrets qui pourront être la suite de cette résolution. Voilà qui est digne de votre grand cœur, Ary, mais moi, je ne puis accepter... Oh ! non, jamais je n'accepterais d'être pour vous une charge, un ennui perpétuel !

— Une charge !... Un ennui !... Oh ! ne répétez pas de semblables paroles, Anita, car, voyez-vous, si vous refusez de me donner pour la vie cette petite main-là, votre cousin en souffrira bien longtemps, il n'oubliera jamais celle qui lui est plus chère que tout au monde !

— Ary !... est-ce vraiment possible ?

Elle lui tendait les mains, et, dans les grands yeux lumineux qui se levaient vers lui, il lut un radieux acquiescement.

— Il y a si longtemps que je renferme ce rêve en moi ! murmura-t-il doucement. Dès le premier jour où je vous ai revue l'année dernière, Anita, j'ai senti quelque chose s'éveiller en moi. Déjà vous n'étiez plus pour moi l'enfant humiliée et dédaignée, hélas ! Quand je me suis aperçu que vous entriez bien avant dans mon cœur, j'ai lutté, j'ai fui. Peine perdue... Un souvenir me poursuivait toujours et m'a ramené cette année ici, malgré mes résolutions. J'étais prêt à renverser les obstacles, à braver toutes les opinions... pourvu que vous m'aimiez un peu. Mais, dès l'abord, j'ai soupçonné le secret d'Ulrich, et j'ai eu peur... oui, véritablement peur, Anita, car lui, l'heureux garçon, n'avait rien à se reprocher envers vous ! Cependant, si vous aviez trouvé là votre bonheur, je me serais tu, je serais parti...

Ils firent quelques pas en silence sous les tilleuls. Les bruits du dehors, le mouvement de la cité ne venaient pas troubler, dans l'enclos retiré et sauvage, la joie intime de ces fiançailles.

— Mais... votre mère ? murmura tout à coup Anita. Jamais elle ne consentira...

— Peut-être pas aussitôt, hélas !... Mais nous attendrons, n'est-ce pas, Anita ? Ce sera un temps

d'épreuve qui nous vaudra ensuite plus de bonheur. Aussitôt que Bettina ira mieux, je parlerai à ma mère... Revenons maintenant, ma fiancée, et pensez que si sous avez manqué d'affection dans cette maison, il s'y trouve désormais un cœur qui donnerait tout pour effacer ces larmes et ces douleurs de votre enfance.

En entrant dans le vestibule, il rencontrèrent Charlotte qui apprit à son jeune maître que M. Ludnach désirait l'entretenir. Ary se dirigea vers son cabinet de travail, tandis qu'Anita entra dans le petit salon.

Félicité faisait la lecture à Maurice, et donna Clelia, assise près de sa tante, parcourait nonchalamment les feuillets d'un volume. Elle tourna brusquement sa petite tête brune vers Anita.

— Vous avez donc communiqué à M. Handen votre goût pour les promenades sentimentales sous les tilleuls, Mademoiselle Anita ? dit-elle d'un ton mordant. Vous vous entreteniez sans doute de quelque austère sujet philosophique ?

— Oui, signorina, il était question des compensations que la Providence accorde à ses humbles créatures, répondit froidement Anita.

Elle alla s'asseoir près de la table à thé. Tout en travaillant, elle pouvait apercevoir donna Clelia qui continuait à couper ses pages et à les parcourir rapidement. De temps à autre un long bâillement entr'ouvrait sa bouche fine, le regard profondément ennuyé de la jeune fille errait un instant autour du salon. Mais tout cela se fondit en un délicieux sourire lorsque la porte s'ouvrit vivement sous la main d'Ary.

Le jeune homme semblait extrêmement soucieux et préoccupé, mais néanmoins une lueur de bonheur traversa le regard qu'il dirigea tout d'abord vers sa fiancée.

— Tu n'amènes pas M. Ludnach ? Je pensais que tu lui offrirais de prendre une tasse de thé, dit Félicité en interrompant sa lecture.

— Non, il est parti, répondit brièvement Ary en prenant un siège près de donna Ottavia.

— Et même, il avait une triste figure ! s'écria Léopold qui était entrée derrière son frère. Je viens de le rencontrer, il semblait absolument consterné, pauvre garçon ! Et mon oncle Heffer était aussi tout pâle, tout affecté quand je l'ai croisé cette après-midi dans l'escalier... Est-ce à toi que sont dues ces mines déconfites, Ary ?

Le jeune homme répondit par un geste dubitatif. Anita avait légèrement rougi, mais deux yeux noirs qui l'observaient ardemment furent les seuls à s'en apercevoir.

La jeune Italienne ferma le livre si prestement parcouru et leva son regard souriant vers Ary.

— Votre frère vous suppose des intentions bien cruelles, Monsieur Handen ! dit-elle avec une gaieté qui semblait quelque peu forcée. Il va bientôt vous accuser d'avoir brisé le cœur de M. Ludnach, de... votre cousin Heffer, avez-vous dit, je crois, Monsieur Léopold ? fit-elle d'un ton naïf.

— Mais non, j'ai parlé de mon oncle, signorina...

— Ah ! je croyais ! murmura-t-elle avec un petit sourire railleur.

Elle rouvrit machinalement son livre et se mit à le feuilleter d'une main un peu nerveuse... Mais en dessous, elle ne cessait de suivre des yeux Anita qui préparait le thé avec ces mouvements doux et gracieux qui étaient un de ses charmes.

— Que lisez-vous donc de si intéressant, Clelia ? demanda Félicité qui s'était rapprochée.

Elle se penchait en même temps pour jeter un coup d'œil sur le titre.

— *L'art musical au XVIII^e siècle*... Ton ouvrage, Ary... Je ne vous croyais pas capable de lectures si sérieuses, ma chère.

— Dites donc que vous me croyez irrémédiablement sotte et frivole, Félicité ! fit l'Italienne d'un petit ton froissé. Mais, heureusement, je sais comprendre et apprécier ce qui est vraiment beau — et tel est le cas pour cette œuvre. Vous avez tous les dons, Monsieur Handen ! Il y a là des choses exquises, des aperçus d'une extrême originalité, des pensées si profondes ! Ce que je ne puis souffrir, ce sont ces doctes livres, bouquins poussiéreux et arides, tels, par exemple, que ceux dont Mlle Anita fait ses délices.

Ici, instinctivement, la voix douce se faisait agressive et dure.

— ... Ces volumes austères me semblent si parfaitement déplacés dans les mains d'une femme ! N'est-ce pas votre avis, Monsieur Handen ?

— C'est selon, signorina. Si cet étalage de science ne produit que le pédantisme, je partage votre opinion. Mais si ces études ont un but déterminé et utile, si elles s'unissent à toutes les vertus féminines, je les considère comme absolument légitimes et fort méritoires. Car vous ne vous doutez peut-être pas de la somme d'énergie, de volonté courageuse, nécessaire pour procéder à l'étude de ces doctes et arides volumes, comme vous dites, alors que tant d'autres s'occupent à parcourir le roman nouveau, alors que ces jeunes intelligences auraient plaisir à goûter quelque délassément intellectuel. Je voudrais que vous lisiez ce livre, Anita. Les critiques sont assez bienveillantes à son égard, mais certains passages ne me satisfont pas pleinement. Je serais heureux d'avoir votre avis.

Et la conversation continua sur ce ton littéraire entre Ary, Anita et Félicité. Clelia avait refusé d'un geste sec la tasse de thé que lui présentait Anita, et peu après elle remonta dans sa chambre, en prétextant une soudaine migraine. Ce malaise semblait peu compatible avec la vivacité de la démarche et des mouvements de la jeune fille, mais ses sourcils durement froncés, son visage contracté donnaient quelque apparence de vérité à son assertion.

— Êtes-vous souffrante donna Clelia ? demanda Mme Handen, qu'elle rencontra sortant de la chambre de Bettina.

— Oh ! très peu, Madame... un simple mal de tête. Ah ! certes, j'accepterais de souffrir mille fois plus si je pouvais parer ainsi le nouveau coup qui

vous menace ! murmura-t-elle d'une voix basse, aux intonations brisées.

— Quoi encore ? demanda Mme Handen.

— Oh ! chère Madame, ce n'est qu'une hypothèse, mais je crains tant que... Oh ! défiez-vous d'Anita, je vous en prie !

— Encore cette intrigante ? dit Mme Handen avec colère. Qu'a-t-elle fait ?

— Madame, ne l'avez-vous pas compris !... Quoi ! dès le premier abord, j'ai deviné son jeu... Je l'ai vu, lui, se laisser prendre à ses mines douces et effacées... Et vous tous, mère, frères et sœurs, êtes demeurés aveugles !

— Que voulez-vous dire ? balbutia Mme Handen.

— Rien... rien pour le moment, du moins... Mais je veille, afin d'écartier de vous cette nouvelle douleur, chère, chère Madame !

Elle saisit la main de la veuve et la baisa ardemment, puis elle s'élança vers sa chambre, laissant Mme Handen stupéfiée et inquiète, mais surtout animée d'une nouvelle colère contre la pauvre Anita.

XVII

Anita monta un peu plus tard près de Bettina. Wilhelm s'y trouvait seul, cachant son angoisse sous un air souriant, car la jeune femme venait de se réveiller. Depuis quelques heures, un léger mieux semblait se manifester dans son état, mais le regard qu'elle tourna vers sa cousine témoignait d'une extrême langueur.

— Comme vous avez été longtemps sans venir me voir ! dit-elle d'un ton de reproche enfantin. J'ai demandé à ma mère d'aller vous chercher... Vous l'avez vue, n'est-ce pas ?

— Mais non... Je suis venue aussitôt que j'ai été libre, chère Bettina, seulement, je n'ai pas vu du tout Mme Handen.

— C'est étonnant ! Elle aura oublié...

Elle s'arrêta et laissa retomber sa tête sur l'oreiller... Anita s'asseyant près du lit, tira de sa poche un ouvrage de broderie.

— Je croyais trouver Frédérique ici, dit-elle à Wilhelm. Elle n'a pas paru au thé, aujourd'hui.

— Elle est restée avec nous une partie de l'après-midi, puis elle nous a quittés brusquement. Elle semblait soucieuse et agitée. Je crois qu'elle travaille trop.

— Peut-être. Cependant, elle paraissait depuis quelque temps un peu plus raisonnable sous ce rapport.

— Moi, je n'ai jamais trop travaillé, dit la voix dolente de Bettina. J'aime à m'amuser, voilà tout. Vous allez bien me soigner, Anita, pour que je puisse aller au bal de la baronne Acker. Vous soignez si bien, vous êtes si bonne, si douce ! dit-elle dans un élan d'affection fort étonnant de la part de cette légère et indifférente nature.

Anita, tout émue, prit la petite main maigre et la serra doucement entre les siennes.

— Que vous avez de beaux yeux, Anita ! reprit la jeune femme d'un ton d'admiration naïve. De les

voir, cela soulage... oui, je vous assure... Ah ! voilà ma mère !

Mme Handen s'était arrêtée sur le seuil. Son regard irrité enveloppa Anita ; elle dit d'un ton dur :

— Il est inutile que vous restiez ici... Nous sommes en nombre suffisant pour soigner Bettina et n'avons aucun besoin de vos services.

Une brûlante rougeur envahit le visage d'Anita. Elle se leva avec vivacité et se dirigea vers la porte sans prononcer une parole.

— Non, non, je veux qu'elle reste ! dit la voix plaintive de Bettina. Je serai bien plus malade si elle n'est pas là... Maman, laissez-la !

Mais Mme Handen serrait les lèvres, signe d'invincible obstination. Et Anita sortit, le cœur battant d'émotion douloureuse, les yeux pleins de larmes amères. C'était là celle dont il s'agissait d'obtenir le consentement à son mariage avec Ary !

Le dîner fut singulièrement triste et silencieux ce soir-là. Frédérique n'y vint pas, et Wilhelm, dont la physionomie trahissait une poignante inquiétude, ne fit qu'une courte apparition pour s'empresser ensuite de remonter près de sa femme. Sur tous, sauf les deux enfants, semblait peser une préoccupation plus ou moins absorbante. Clelia elle-même subissait visiblement l'influence ambiante, et il fallait convenir que, sans son sourire et son entrain brillant, la jolie Italienne perdait une partie de son attrait. Ainsi qu'un superbe papillon aux riches couleurs, elle était destinée à animer les jours heureux de la vie ; mais, dès l'approche des frimas, il ne devait rien demeurer de cette grâce séduisante.

Anita, fatiguée de sa précédente nuit de veille et surtout des émotions de cette journée, quitta le salon peu avant dans la soirée. Ary était remonté aussitôt après le dîner, sous prétexte de lettres à écrire. Comme la jeune fille atteignait le premier étage, la porte de l'appartement de son cousin s'ouvrit, et Ary apparut :

— J'ai été cette après-midi jusqu'au cimetière, Anita, dit-il d'un ton ému. Je voulais mettre quelques fleurs sur la tombe de votre père en réparation de... ma faute d'autrefois. Et, chère Anita, puisque je ne puis vous offrir encore un officiel bouquet de fiançailles, permettez-moi de le remplacer par ceci...

Il lui tendit une mince gerbe faite d'odorant lilas blanc et de quelques merveilleuses roses nacrées, le tout réuni par un ruban de moire blanche.

— Oh ! combien vous êtes bon ! dit-elle avec un regard qui le remercia plus que des paroles. Comme mon cher père doit être heureux, là haut, de vous voir entourer sa petite fille de si délicates attentions !

— Ma pauvre petite Anita, ce ne sont là que de légères réparations ! Mais dites-mois qu'y a-t-il encore ce soir ? J'ai remarqué un nuage sur ce front, j'ai lu quelque tristesse dans ces yeux qui ne savent pas dissimuler.

Elle baissa la tête en rougissant. Il était pénible de raconter à un fils les injustices de sa mère.

— Ce n'est pas donna Clelia, au moins ? demanda Ary en lui prenant la main.

Elle fit un signe négatif.

— Alors, c'est ma mère, puisque le conseiller n'est pas venu aujourd'hui, conclut un peu amèrement Ary. J'ai remarqué qu'elle était envers vous plus froide encore qu'à l'ordinaire, ce soir. Prenez courage, ma pauvre Anita, et pardonnez-lui, car elle endure bien de peines en ce moment. Savez-vous ce qu'est venu faire Joël Ludnach ? Eh bien, il m'a demandé la main de Frédérique. Et justement, ce matin même, je venais d'apprendre que son oncle paternel est mort au bain, condamné pour un effroyable abus de confiance. Le malheureux l'ignorait, on avait toujours réussi à lui cacher cette tare de sa famille. Pauvre Joël ! il vit toujours un peu dans le pays des rêves ! Il m'a dit aussitôt : "Je vous prie de m'excuser. Maintenant, je sais que je suis absolument indigne de Mlle Frédérique." Son visible chagrin me serrait le cœur, pauvre garçon !... Eh bien ! Anita, auriez-vous jamais cru que Frédérique, la plus orgueilleuse d'entre nous, eût traité de rien cet obstacle que nous lui présentions comme infranchissable ! Oui, elle veut épouser Ludnach malgré tout, et, devant le refus très net que lui opposait ma mère, elle nous a déclaré qu'elle n'y renoncerait jamais — cela, avec un mélange de passion et de calme qui m'effraye réellement. Anita, priez pour elle, essayez de lui faire entendre raison, car je redoute une révolte complète.

.....

Ce soir-là, Anita alla chercher dans un coin de son armoire la petite gerbe flétrie, si dédaigneusement rejetée autrefois par Ary. A côté, la jeune fille posa son premier bouquet de fiançailles. Souvenir de deuil, exhalant un parfum presque insaisissable de choses vécues, espérance de bonheur, fraîche et embaumée, ruban noir et lien blanc, tristesses et rêves, tout cela était réuni aujourd'hui par la main de la fiancée d'Ary. Et, les yeux humides de larmes d'émotion, elle songeait que celui-là même qui lui avait causé une des plus grandes souffrances de sa vie venait de lui donner le bonheur inconsciemment rêvé.

Lentement, tout en songeant aux événements de cette journée, Anita se mit à dérouler sa belle chevelure et à la natter pour la nuit. Mais un bruit de pas dans la chambre voisine la fit soudain tressaillir. Là était l'appartement de Frédérique. Sans doute souffrait-elle, la malheureuse jeune fille, livrée sans guide — peut-être sans foi, hélas ! — aux caprices d'une nature étrange et tourmentée ! N'était-il pas de son devoir de tenter de lui procurer quelque soulagement moral, tout au moins de lui montrer sa sympathie ?

Elle sortit de sa chambre et alla frapper à la porte voisine... Une main nerveuse l'ouvrit, le visage pâle et contracté de Frédérique apparut...

— Ah ! c'est vous, Anita !... Que désirez-vous ? demanda-t-elle d'un ton bref.

— Je voudrais vous parler, chère Frédérique, dit doucement la jeune fille.

Elle suivit sa cousine qui rentra silencieusement dans la chambre.

— Vous savez ? On vous a dit ce qu'on me refuse ? demanda brusquement Frédérique en enveloppant Anita de son regard sombre. Oui, ma mère, mon frère ne regardent pas à me broyer le cœur en prétendant m'obliger à renoncer à ce mariage... et cela pour une misérable question d'oncle condamné pour vol... ou pour je ne sais quoi ! dit-elle avec un accent de méprisante insouciance. Que m'importe cela ? je vous le demande !

— Mais, Frédérique, c'est une grave question d'honorabilité.

Elle eut un rire sarcastique.

— Cela, c'est pour le monde, et que m'importe le monde, pourvu que je sois heureuse ! Anita, nous avons bien blâmé votre père à cause de son mariage, mais aujourd'hui, comme je le comprends !

— Il n'y avait aucune tache sur la famille de ma mère ! dit fièrement Anita.

— Cela est vrai ; mais, en toute justice, l'infamie de son parent peut-elle être imputée à Joël ? Non, ce serait injuste, car il est l'être le plus noble, le plus délicat qui existe. Et puis, eût-il été lui-même coupable, Anita, je deviendrais quand même sa femme !

Anita recula, en proie à une intense stupeur. Des grands yeux gris, si souvent impénétrables, témoignaient de sentiments ardents dont nul n'aurait cru capable la froide Frédérique.

— Vous... c'est vous qui dites cela, Frédérique !

— Oui, je le dis, je le répète ! fit-elle avec violence. Et je vous déclare aussi que jamais... jamais, je ne céderai... J'ai tant souffert ! Oh ! vous ne savez pas ce que j'ai enduré ! On m'a toujours crue indifférente à tout, sans cœur et sans désirs ; pour ma famille, comme pour les étrangers, j'ai été pendant longtemps un "amas de ronces", selon l'aimable expression du conseiller Handen. J'étais laide et peu agréable de caractère, c'est vrai, mais l'affection m'eût peu à peu transformée. Seul mon père m'avait entièrement comprise et aimée... mais il est parti si tôt, mon cher, mon bien-aimé père ! murmura-t-elle d'une voix altérée. Ary, si bon pour moi toujours, était trop jeune pour avoir sur moi son influence. Et ce cœur qui semblait de pierre, incapable de souffrir et d'aimer, ce cœur a saigné maintes fois. Et cependant, je cherchais toujours le bonheur... Enfin, je le trouve, rien ne m'en sépare... rien !

Haletante, les yeux étincelants, elle se redressait.

— Non, rien qu'un préjugé, un ridicule sentiment d'orgueil... Et, pour y complaire, il faudrait renoncer à tout, me plier aux volontés de ma mère et d'Ary... Ary ! lui qui s'est montré pour moi le meilleur des frères !... Qui sait cependant si lui-même n'aura pas un jour à lutter comme moi, à supporter ces contradictions, ces refus !

— Hélas ! cela est fort probable ! murmura Anita. Chère Frédérique, je vais vous apprendre un secret que vous serez seule à connaître : Ary et moi sommes fiancés.

— Ah ! tant mieux, dit spontanément Frédérique en lui tendant les mains. Je me doutais bien que cela arriverait. Mais vous verrez l'accueil que fera ma mère à cette révélation ! Jamais elle ne donnera son consentement, Anita.

— Nous attendrons, dit simplement Anita.

— Vous attendrez !...

Frédérique avait un peu sursauté... puis une expression de pitié ironique passa sur son visage altéré.

— Ainsi, vous laisserez peut-être s'écouler vos plus belles années, vous vous meurtrirez tous deux le cœur pour obéir à une affreuse injustice !

— Ary ne peut passer sur la volonté maternelle, Frédérique.

— Ah ! par exemple ! Eh bien ! j'y passerai, moi ! Ma mère n'a jamais pu me rendre heureuse ; je dois lui préférer celui qui aura ce pouvoir.

Elle se tut et alla s'accouder à la fenêtre. Dans le ciel, de lourds nuages sombres passaient. Du sol montaient, avec des senteurs de roses, les émanations humides et chaudes de la terre mouillée par une pluie d'orage. Là-bas, dans les ténèbres épaisses de cette nuit pleine de menaces, brillaient les quelques rares lumières parsemant ce quartier solitaire.

Frédérique se retourna tout à coup vers sa cousine.

— Tenez, Anita, nous ne pouvons nous comprendre, nos natures diffèrent trop. On ne peut mieux vous comparer qu'à un beau ciel d'été, idéalement bleu, traversé quelquefois par de légers nuages blancs qui disparaissent bientôt et ne peuvent troubler sa sérénité. Moi, je suis le ciel d'orage, calme et sombre, mais renfermant en lui la foudre. Oh ! oui, je la sens gronder en moi, et rien ne pourra l'empêcher d'éclater ! fit-elle avec exaltation. Ah ! on a cru avoir ainsi raison de moi ! on a cru que j'accepterais, comme vous, de souffrir en silence !

Sa belle tête eut un mouvement de défi altier.

— C'est qu'on ne me connaît pas ! J'épouserai Joël Ludnach, fallût-il rompre à jamais avec ma famille, fuir cette demeure, vivre toute mon existence à l'étranger !

— Frédérique, vous ne ferez pas cela ! s'écria Anita, effrayée de la sombre résolution dont témoignait la physionomie de sa cousine.

— Si, je le ferai, et sans tarder !

— Frédérique, je vous en supplie ! Songez à la faute que vous commettrez, aux malédictions que vous amasserez sur votre tête !

— Une faute !... Parce que je veux avoir, coûte que coûte, ma petite part de bonheur ? Vous divaguez, Anita ! dit Frédérique avec ironie. Et quant aux malédictions, je vous avoue que je m'en soucie peu. Ma mère ne peut rien sur moi.

— Mais Dieu, Frédérique !

Une fugitive contraction passa sur le visage de la jeune fille.

— Vous êtes heureuse de croire en lui, dit-elle

avec une soudaine émotion en se penchant vers sa cousine. Moi, je ne crois plus... et c'est pour cela que je ne veux pas laisser échapper le bonheur terrestre qui passe à ma portée.

— Réfléchissez encore, ma pauvre Frédérique, dit doucement Anita. Songez aux difficultés sans nombre, aux douleurs que vous vous préparez.

— J'ai tout pesé et calculé, ma décision est prise, dit-elle froidement. Bonsoir, Anita.

Elle lui tendit la main. Anita la serra silencieusement et se dirigea vers la porte. Sur le seuil, elle se retourna. Frédérique était demeurée debout près de la fenêtre. Sous la clarté de la lampe, elle semblait, dans son long peignoir blanc, une statue admirablement modelée, telle que les plus belles sorties des mains des maîtres d'autrefois. Mais celle-là avait une âme, elle se révoltait et elle souffrait...

— Ne voulez-vous pas me dire que vous réfléchirez un peu, chère Frédérique? murmura Anita d'un ton suppliant.

Mais elle ne reçut pas de réponse. Sombre et empreint de résolution farouche, le visage de Frédérique demeura tourné vers la nuit lugubre, vers les ténèbres intenses recélant l'orage, et où, sans doute, elle trouvait une image de son cœur.

(A suivre)

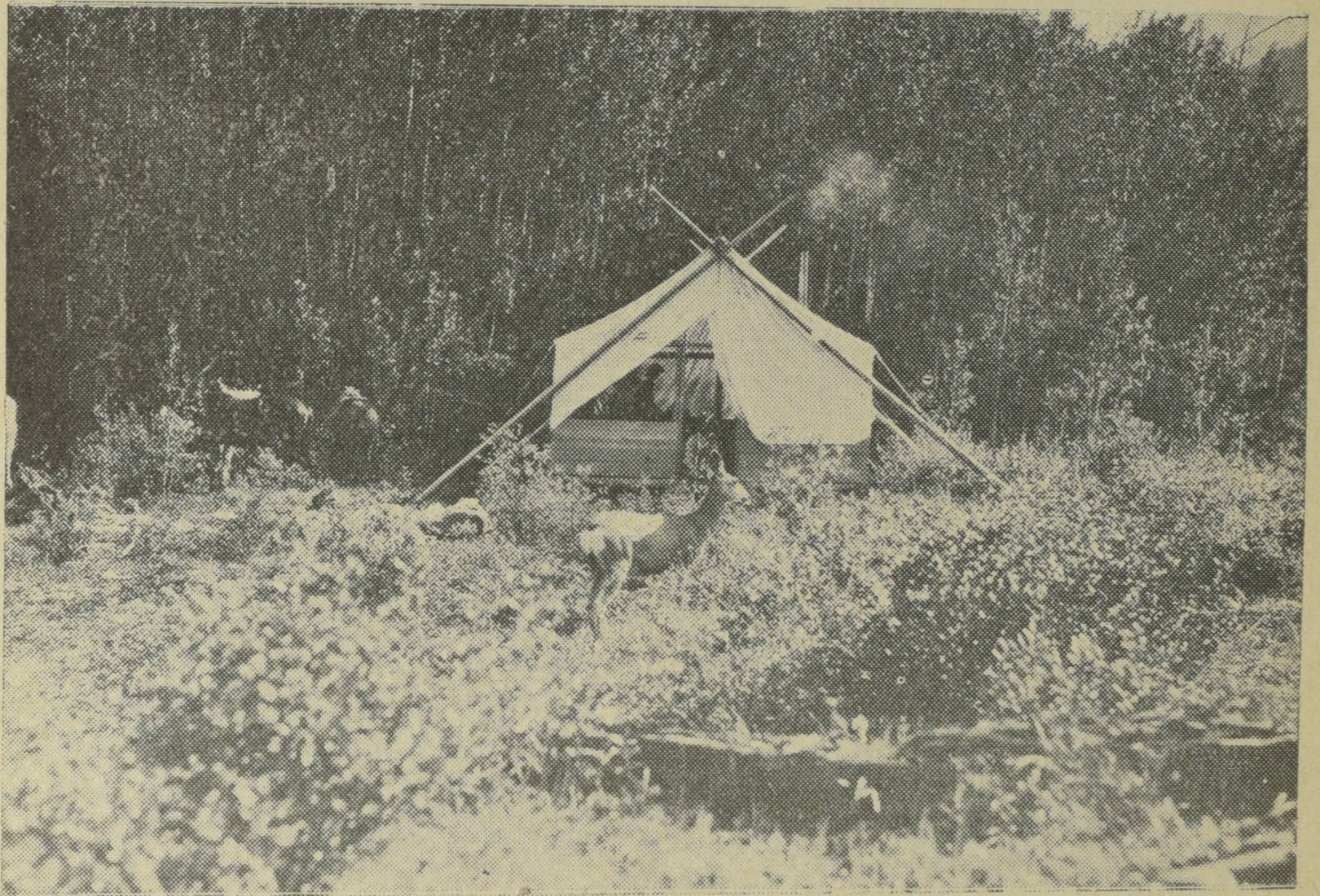
Avis important



Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,
QUÉBEC



LE RÊVE D'UN CHASSEUR